

**L'Exécuteur
[215] – Chicago
Connection**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



CHICAGO CONNECTION

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

Don Pendleton

CHICAGO CONNECTION

L'Exécuteur

Vauvenargues

CHAPITRE PREMIER

Pour la circonstance, le Guerrier avait revêtu un trench-coat bleu marine. Il s'était collé une fausse moustache ainsi que des favoris, portait des lunettes aux verres légèrement teintés et avait passé à son épaule la bretelle d'un sac de voyage.

Arrivé depuis quinze minutes à l'aéroport O'Hare de Chicago, l'Exécuteur devait récupérer un messenger porteur de nouvelles alarmantes, mais le vol spécial, un Falcon en provenance de Washington, avait accumulé les retards.

Il était 11 heures du matin. Une pluie orageuse tombait par intermittence et quelques coups de tonnerre s'étaient déjà fait entendre.

Comme à l'accoutumée, le gigantesque aéroport grouillait d'une foule que les portes d'embarquement absorbaient sans cesse, déversant aussitôt des flots d'arrivants dans un brouhaha confus. Des policiers en uniformes étaient ostensiblement visibles, postés aux points sensibles ou patrouillant le hall par groupes de trois ou quatre. Mack Bolan devinait également les flics en civil, à la façon professionnelle dont ils inspectaient les usagers, mais ils n'étaient pas les seuls à s'intéresser au trafic du Terminal 2.

Deux hommes qui venaient de se planter devant une boutique feignaient de contempler le contenu de la vitrine tout en jetant tour à tour des regards aigus sur la salle des arrivées. L'un d'eux pivota ensuite négligemment pour scruter les alentours avant d'échanger quelques mots avec son compagnon, et l'Exécuteur eut un petit sourire sec. Il avait identifié le type, un certain Lester Kloske – plus connu sous le sobriquet de Bullycat – que *Cosa Nostra* employait épisodiquement comme tueur à gages.

Kloske n'avait rien d'un amateur. Sous une apparence de dandy nonchalant, c'était un *pistolero* froid, méthodique et précis, qui n'avait jamais raté un contrat et s'était toujours arrangé pour échapper aux poursuites policières. Depuis une dizaine d'années, il avait opéré dans la plupart des grandes villes américaines, disparaissant sans laisser de trace, à part les cadavres désignés par le Crime Organisé. Pourtant,

Bolan l'avait aperçu à Miami puis à San Diego et, plus récemment, dans la capitale fédérale(1).

Il avait aussi consulté une fiche électronique éloquentes quant à son passé criminel, bien que Bullycat n'ait été arrêté qu'une seule fois pour le meurtre d'un journaliste, puis relaxé, le principal témoin à charge s'étant prétendument suicidé quelques heures avant l'inculpation de Kloske.

Son compagnon était inconnu du Guerrier, de même qu'un autre type au profil d'oiseau de proie, visible sur la galerie marchande en surplomb. Celui-là était accoudé contre la rambarde, un journal déplié devant lui, mais son regard se portait bien au-delà des nouvelles du jour, attentif aux mouvements de foule, et il avait plusieurs fois échangé des signes de connivence avec Bullycat et un autre homme installé devant le comptoir d'un fast-food. Ce dernier consultait régulièrement un écran vidéo sur lequel s'affichait l'arrivée des vols intérieurs.

Il y avait sans doute d'autres porte-flingues dissimulés parmi la foule, prêts à intervenir. Pour Bolan, ça ne pouvait avoir qu'une signification : il n'était pas seul à attendre Jim Norton, l'agent fédéral envoyé par Harold Brognola. Un nouveau contrat de meurtre avait été ordonné.

D'évidence, il y avait eu une fuite à Washington. Un personnage haut placé dans la hiérarchie du *Justice Department* avait forcément vendu l'information.

Étant donné le renforcement des mesures antiterroristes et la présence nombreuse des policiers dans l'aéroport, il était probable que les buteurs de la mafia ne passeraient pas à l'acte dans l'enceinte du Terminal 2. Plus vraisemblablement, Lester Kloske et son équipe fileraient le train à l'agent fédéral et choisiraient un endroit plus propice pour le liquider.

Le numéro Un du *Justice Department* avait alerté Bolan la veille au soir alors qu'il se trouvait à Bâton Rouge, en Louisiane. « Une énorme saloperie en préparation à Chicago, lui avait-il déclaré sans fournir de détails. Je t'envoie Norton avec les infos. »

Brognola se méfiait à juste titre des écoutes opérées constamment par la *National Security Agency* à travers le réseau Échelon. Même cryptées à haut degré, les conversations téléphoniques ainsi que les messages sur le web pouvaient être déchiffrés en quelques heures par les ordinateurs géants qui tournaient nuit et jour à Fort Mead. Le prétexte de cette constante inquisition électronique était, bien sûr, la recherche et la détection des terroristes partout dans le monde, mais la N.S.A., au cours de ces dernières années, avait trempé dans beaucoup trop de magouilles à haut niveau.

Des marchés financiers colossaux avaient été frauduleusement

détournés à partir de renseignements pompés par l'Agence ; une grande partie du sénat était sur écoute, des sociétés avaient été mises en faillite après avoir été assidûment espionnées, et même le F.B.I. était devenu une cible de prédilection pour les barbouzes de la N.S.A. Bolan le savait, et comprenait la méfiance de son vieil ami Brognola ; ce qui n'avait pourtant pas empêché que l'information tombe dans les oreilles des gros cannibales.

Simultanément, les écrans vidéo affichèrent l'atterrissage du vol INT-2112. Il fallut ensuite un peu plus de cinq minutes pour qu'apparaissent trois hommes en civil derrière les baies vitrées de la salle d'arrivée. Les deux premiers étaient vraisemblablement des agents d'accompagnement. Jim Norton venait derrière eux, sans aucun bagage et l'allure décontractée, tandis que les autres inspectaient le hall à travers les vitres.

Dès qu'ils eurent franchi le seuil, Bolan précéda le petit groupe à travers le hall, marchant sur un cheminement parallèle et se laissant rattraper. Il remarqua immédiatement le mouvement convergeant de Kloske et de son équipe de porte-flingues, mais ceux-ci se maintinrent à distance. C'était bien ce qu'il avait prévu, ils n'attaqueraient pas immédiatement.

Il était initialement convenu qu'il contacterait Norton sur son téléphone portable, mais la situation imprévue changeait la donne. Alors que l'agent fédéral dépassait un attroupement de voyageurs, Bolan se positionna à sa hauteur et lâcha sans le regarder :

— Les dés sont pipés, Jim. Tu es chargé ?

Deux secondes s'écoulèrent avant que le G'man tapote nerveusement sa veste en répliquant :

— Ouais. Quel est le problème ?

— Ils t'ont attendu.

— Merde ! T'es sûr ?

— Descends au niveau 4, parking F-156. Fais gaffe.

— D'accord, fit Norton du coin des lèvres.

Allongeant le pas, l'Exécuteur prit de la distance tandis que l'agent fédéral échangeait quelques paroles avec ses coéquipiers. Un ascenseur bourré de monde le descendit au niveau 4, et il se dirigea rapidement vers l'emplacement F-156 tout en ouvrant son sac de voyage, affermissant sa main sur la crosse d'un petit pistolet-mitrailleur Scorpion. La voiture qu'il avait louée dès son arrivée – une Ford Mustang GT 2004 – était garée capot tourné vers la sortie, prête à quitter rapidement son emplacement.

Actionnant la télécommande pour déverrouiller les portières, il se plaqua ensuite contre un pilier de soutènement, le P-M en main. Il n'eut qu'une trentaine de secondes à attendre. Les portes d'un ascenseur coulissèrent, laissant apparaître Jim Norton et ses

coéquipiers. Ils n'étaient pas seuls à quitter la cabine, derrière eux venaient deux types que Bolan avait repérés dans le hall d'accueil, discutant et paraissant plaisanter. Puis un crissement de pneus se fit entendre, signalant un véhicule en approche rapide dans le parking souterrain.

L'affaire, ensuite, se déroula très vite. Une Porsche déboucha à l'angle d'une allée, à moins de cinquante mètres, et s'immobilisa sèchement tandis que ses deux passagers en jaillissaient. L'Exécuteur enregistra la scène en un quart de seconde, notant le fusil à pompe braqué vers les G'men ainsi que le lance-roquettes LAW – Light Anti-tank Weapon – qui se pointait également dans leur direction.

D'instinct, il aligna le porteur du LAW avec le Scorpion qui se mit aussitôt à cracher une volée de 9 mm Parabellum, balaya ensuite le type au riot-gun qui fit quelques pas à reculons, la poitrine criblée de projectiles. L'instant d'après, il y eut deux détonations isolées près de l'ascenseur, puis trois autres coups de feu tirés en une courte rafale. Bolan eut juste le temps d'apercevoir Norton qui plongeait entre deux véhicules tandis que ses deux compagnons s'affaissaient en gémissant, atteints par les balles des pourris qui s'étaient introduits derrière eux dans la cabine. Ceux-là, ensuite, eurent une courte hésitation qui leur fut fatale. Une dernière rafale du Scorpion les fit danser frénétiquement, les découpant en pointillés dans un multiple giclement de sang. Mais l'affaire, hélas, n'était pas terminée.

À côté de la Porsche, une silhouette venait d'apparaître et braquait dans sa direction le LAW qui avait échappé au premier tireur. Éjectant le chargeur vide du petit P-M, l'Exécuteur regarnit l'arme et rafala aussitôt. Une fraction de seconde plus tard, la roquette gicla dans une stridulation assourdissante. Atteint en pleine poitrine à l'instant où il actionnait la détente électrique, le buteur avait « arraché le coup », faussant la trajectoire, et le missile rata son objectif, percutant un véhicule au fond du parking et le transformant en une boule de feu. Tandis que des morceaux de ferraille volaient en tous sens, l'onde de choc fit basculer plusieurs voitures proches de l'impact et Bolan en ressentit le souffle brûlant.

Les oreilles bourdonnantes, il courut vers l'emplacement où s'était retranché Norton, s'attendant au pire. Mais le fédé était apparemment indemne. Un Glock 9 mm à la main, il s'approcha de ses coéquipiers, leur palpa le cou et grimaça en levant la tête vers Bolan.

— C'est fini pour eux, dit-il, la voix rauque.

— On dégage, renvoya l'Exécuteur, marchant déjà vers son véhicule.

Le moteur ronfla et l'agent fédéral fit claquer la portière de son côté tandis que la Mustang accélérât vers la sortie, effectuant un petit crochet pour contourner un cadavre près de la Porsche arrêtée de guingois dans l'allée.

— Putain de fumiers ! cracha Norton. Comment pouvaient-ils être au courant ?

Bolan eut un petit ricanement.

— Quelqu'un a vendu la mèche.

— Merde ! C'est impossible.

— On en discutera plus tard, coupa l'Exécuteur.

Il pensait à Bullycat qui n'était pas apparu au niveau 4. Bullycat qui devait coordonner par radio d'autres équipes embusquées dans l'aéroport. Il avait étudié la technique du tueur qui opérait systématiquement avec une troupe d'une douzaine d'hommes, des spécialistes recrutés pour la plupart parmi d'anciens Gis, des mercenaires habitués aux coups de main rapides. Il n'était donc pas question de traîner, d'autant plus que les services de sécurité de O'Hare allaient rapidement fermer les accès au parking.

Dans quelques dizaines de secondes, ils allaient se retrouver bloqués dans une chausse-trappe.

CHAPITRE II

Accélérant sur la rampe de dégagement, il atteignit le premier niveau, ralentit pour adopter une allure raisonnable et stoppa doucement devant la barrière de sortie. Il avait payé d'avance un ticket pour une journée de stationnement et n'eut aucune difficulté à quitter l'enceinte du parking, mais il s'aperçut très vite qu'ils n'étaient pas encore tirés d'affaire.

Une grosse Ford noire venait de quitter un emplacement sur le parking extérieur et roulait doucement vers la sortie, tandis qu'un 4 x 4 Bronco convergeait dans cette direction. Les deux véhicules abritaient chacun au moins quatre passagers dont un, assis à côté du chauffeur de la Ford, avait un talkie-walkie plaqué contre la joue. L'allure de ces hommes était sans équivoque, Bolan ne se faisait aucune illusion quant aux consignes qu'ils recevaient par radio.

Il chatouilla l'accélérateur pour distancer les deux véhicules, longea le parking Est et s'engagea ensuite sur le Highway 190. À côté de lui, Norton vérifiait le chargeur de son arme qu'il remit en place d'une petite claque sur la crosse du Glock.

— Moi qui pensais arriver en sourdine, c'est plutôt raté ! lâcha le fédéral avec un petit rictus.

— Qui d'autre que toi et Hal était au courant ? demanda Bolan.

— Personne. Nous avons eu un premier entretien dans sa voiture, après avoir quitté son bureau, et un autre dans son appartement d'Alexandria. Il ne peut pas y avoir eu de fuite.

Bolan jeta un bref coup d'œil à Norton dont le visage s'était tendu. Il l'avait rencontré à Washington, lors d'une série d'assassinats visant les membres d'une commission d'enquête sur les attentats du 11 septembre et, depuis, le G'man vouait une admiration sans bornes à l'Exécuteur. Norton était physiquement l'image même de l'agent fédéral tel qu'on se le représente communément : grand, brun, costaud, avec un visage parfois sérieux, parfois ironique.

— Seul l'homme invisible aurait pu surprendre notre conversation, ajouta ce dernier d'un ton amer. Et pourtant...

— De la sorcellerie ? sourit Bolan.

Norton ricana.

— Dans une certaine mesure, c'est de ça dont il est question, Mack. Quand je t'aurai déballé toute l'histoire, tu auras du mal à y croire.

Le visage de l'Exécuteur devint soudain granitique et ses yeux se plissèrent lorsqu'il aperçut deux voitures déboucher à vive allure de Bessie Coleman Drive. Deux Oldsmobile identiques et bourrées d'occupants, qui s'insérèrent sur le Highway à moins de cinquante mètres en avant de la Mustang. L'agent fédéral grogna :

— Ils veulent nous jouer le coup de la boîte, commenta-t-il. Deux devant, deux derrière.

— Et un au-dessus, dit l'Exécuteur en observant l'hélicoptère sombre qui venait soudain d'apparaître dans le ciel, volant à basse altitude.

— Ouais. Ça n'a rien d'un appareil officiel.

— Rien non plus de civil. Tu vois une immatriculation ?

— Que dalle. Et il est aussi noir que le cul du diable. Nom de Dieu !... Tu penses la même chose que moi ?

— Fencen, répliqua sombrement l'Exécuteur.

Norton jura puis poussa un soupir.

— J'ai l'impression que c'est mal barré, hein ?

— Ça pourrait être pire. Qu'est-ce que tu transportes de si important, Jim ?

— La probabilité d'un nouveau *Ground Zéro*. La nouvelle est arrivée hier après-midi à travers un des informateurs de Hal, un type de la N.S.A., un spécialiste de l'interprétation du décryptage informatique. Hé oui ! Il a réussi à se fabriquer une source de renseignements au sein même de l'agence de Fort Mead, un gus qui lui est redevable et qui n'apprécie pas beaucoup les agissements de sa direction. Le point noir, dans cette affaire, c'est le black-out opéré par la N.S.A. Si cet informateur n'avait pas alerté Hal, personne n'en aurait rien su.

Dans le rétroviseur, Bolan vit le Bronco et la Ford jouer à saute-mouton entre les files des véhicules pour maintenir la distance avec la Mustang. Quelques instants plus tard, Norton grommela :

— Il y a un barrage droit devant, ça sent les bleus.

Le Guerrier avait vu. À moins d'un kilomètre, des gyrophares étincelaient et on entendait le chant lancinant de sirènes de police. Déjà, les files commençaient à se tasser devant la Mustang.

— On pourrait en profiter pour passer à travers et larguer ces flingueurs, dit le fédé.

— Tu as l'intention de montrer ta plaque fédérale ? ricana Bolan.

— Pourquoi pas ?

— Un bon tiers des flics de Chicago palpent les enveloppes de la mafia. Les autres reçoivent leurs ordres de types haut placés dont la plupart sont vendus aux cannibales. Tu y es ?

— Ouais, je vois... Bon, qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Accroche-toi, rétorqua l'Exécuteur, braquant brusquement le volant pour lancer la Mustang sur la bretelle de raccordement à Mannheim Road.

Dans un hurlement de pneus, le petit bolide accéléra brutalement. Surpris par la manœuvre rapide et inattendue, les chauffeurs de la Ford et du Bronco dépassèrent l'embranchement à vive allure, poursuivant leur trajectoire sur le Highway. Bolan vira bientôt sur une chaussée perpendiculaire, changea deux fois de direction pour finalement stopper la Mustang derrière un semi-remorque à l'arrêt le long d'un hangar.

— Coup nul, dit-il en ouvrant sa portière.

Ôtant son trench-coat, il le roula en boule et le jeta sur le plancher arrière du véhicule, fit disparaître moustaches et favoris puis se coiffa d'une casquette de pilote de ligne. Le costume bleu marine qu'il portait allait de pair avec le couvre-chef.

Après avoir rangé le P-M Scorpion dans son sac de voyage, il en passa la bandoulière à son épaule, vérifia le libre jeu du Beretta qu'il portait sous l'aisselle gauche, puis adressa une grimace à Norton.

— Quel est le programme ? fit celui-ci.

— On change de caisse.

Les parkings des sociétés de location de véhicules n'étaient distants que de quelques centaines de mètres. Ils cheminèrent dans une allée et Bolan s'arrêta bientôt devant une Toyota Supra bleu métallisé, sortit une clé de sa poche et déverrouilla les portières.

— Tu piques cette caisse ? s'étonna l'agent fédéral.

— Je l'ai louée. J'en ai réservé deux autres, à Midway Airport et à Chicago Downtown.

— Tu m'étonneras toujours.

— Simple affaire de routine. Les caméléons font mieux que moi.

Quelques instants plus tard, la Supra quitta tranquillement l'aire de garage pour s'insinuer sur la bretelle d'accès au Highway 90. Au passage, Bolan aperçut le Bronco qui roulait sur une allée parallèle, ses occupants scrutant les véhicules en stationnement. Il les devinait tendus et hargneux d'avoir laissé échapper leur gibier. La Ford, elle, était à l'arrêt au début de la chaussée empruntée par la Mustang, filtrant visiblement les allées et venues. Les deux véhicules avaient dû revenir en marche arrière sur la bande d'arrêt d'urgence.

La nouvelle route que suivait à présent l'Exécuteur l'éloignait du barrage de police dans lequel les deux Oldsmobile bourrées de porte-flingues s'étaient plus que probablement empêtrées.

En revanche, l'hélicoptère sombre – un Bell Ranger d'après sa silhouette – décrivait des cercles au-dessus de la zone sensible, à moins de cent mètres de hauteur, tel un oiseau de proie cherchant à repérer sa victime. Mais il n'était pas sur le bon axe et ses occupants ne

repéreraient que tardivement la Mustang.

Pour tout signe distinctif, l'appareil ne portait qu'une petite étoile à huit branches cerclée de blanc sur la queue. Pas d'équivoque, il s'agissait bien d'une équipe du Fencen(2).

Cette milice « multi-juridictionnelle », organisée secrètement par le C.F.R. – Council on Foreign Relations – et la Commission Trilatérale, coûtait annuellement 12.800.000.000 de dollars américains provenant partiellement du F.M.I., mais, surtout, du trafic de stupéfiants contrôlé par la C.I.A. Sans existence légale, sous le contrôle direct de grossiums invisibles qui possédaient secrètement les vrais leviers de commande de la Nation, cette force occulte avait été progressivement constituée dès l'établissement du projet de globalisation mondiale orchestré par des organismes non moins occultes tels que le *Bilderberg Group*, le *Council on Foreign Relations*, et la secte *Skull & Bones* qui en constituait le noyau dirigeant, en relation avec le *Lucis Trust*.

Bolan, à plusieurs occasions, avait eu affaire avec les forces noires du Fencen, notamment à San Diego, Washington et au Nouveau-Mexique(3).

L'apparition d'une de leurs équipes à Chicago n'aurait rien de bon, et c'était sûrement en rapport avec la venue de Jim Norton. Il y avait forcément eu une fuite, quoi que celui-ci semblait en penser.

Le Bell Ranger, pourtant, ne découvrirait qu'un véhicule Ford Mustang abandonné, sans la moindre trace de son conducteur, une voiture louée sous une fausse identité impossible à tracer. Pour l'instant, Mack Bolan bénéficiait d'un répit, il avait hâte de connaître en détail les mauvaises nouvelles apportées par l'agent fédéral.

— Ce n'est pas la route pour le centre-ville, fit remarquer ce dernier alors qu'ils roulaient vers le sud sur le Highway 290.

— On va à DuPage Airport.

— Tu es arrivé avec le C-130 ?

L'Exécuteur acquiesça silencieusement. Il calculait qu'il leur faudrait près de quarante minutes pour franchir la trentaine de kilomètres qui les séparaient de DuPage, mais la circulation était fluide et ils y parvinrent en une demi-heure. Le gros transporteur C-130 était à l'arrêt sur le parking de l'aviation générale, à l'écart des avions de ligne. Prévenu par un bref appel téléphonique, le pilote, Jack Grimaldi, les accueillit dans la carlingue.

— Quels sont les nouveaux cactus ? s'enquit-il, un petit sourire coincé sur les lèvres.

— Jim va nous en parler, dit Bolan. Tu te souviens de lui ?

— Ouais. Ça va, l'ami ?

Le G'man lui rendit son sourire.

— Ça colle pour moi. C'est Chicago qui a du mouroin à se faire.

Ils se dirigèrent vers le TACOM, le char de guerre de l'Exécuteur dont

les roues étaient amarrées au plancher de l'appareil par de gros verrous d'acier, passèrent immédiatement dans le module habitable.

Norton sortit de sa poche un petit étui en plastique dont il tira un minuscule CD-rom qu'il tendit à l'Exécuteur.

— Tu as de quoi visionner ce machin ?

Bolan acquiesça. Suivi du G'man et de Grimaldi, il passa dans le module opérationnel et brancha un ordinateur dans lequel il introduisit le mini disque. Un instant plus tard, l'écran afficha l'image d'une peinture psychédélique où le rouge et le vert étaient les couleurs dominantes ; une sorte de vortex tortueux vraisemblablement issu d'un cerveau perturbé. La mention d'un copyright était portée en bas de la reproduction : © Santa-Lab agency 2004.

— On a fait une recherche internationale, intervint Norton, il n'existe aucune agence de ce nom. Au premier regard, ce document est tout à fait anodin. Mais passe maintenant à la vue suivante.

Immédiatement, le même cliché apparut sur l'écran, agrémenté cette fois de caractères alphanumériques se découpant lisiblement :

« Nous frapperons 415243 – 873811 le 11e jour du 11e mois. Le grand phallus s'illuminera de la lumière de al-ilah. Nadjar. »

— Sur l'image primaire, le texte se confondait avec les couleurs de fond, poursuivit l'agent fédéral, c'est un procédé classique pour transmettre un message clandestin.

— On dirait des coordonnées géographiques, fit observer Grimaldi. Je veux parler des deux séries de chiffres.

— Exact. La première série peut s'interpréter comme 41° 52' 43", même principe pour la seconde. En tout, ça donne une latitude et une longitude.

— Qui correspond à quoi ?

Norton fit une petite pause pour allumer une cigarette avant de répondre :

— À la Sears Tower, la plus haute tour de Chicago et des États-Unis, 443 mètres de haut. La précision à la seconde d'arc près ne laisse aucune marge d'erreur. On pourrait croire à une sale blague ventilée par un esprit dérangé, mais ça n'a rien à voir. Dès que Hal a eu l'info, il est entré en contact avec notre bureau local et des investigations ont été immédiatement lancées. En bref, on a rapidement découvert qu'une douzaine de charges de C-4 avaient été dissimulées dans le sous-sol de la Sears Tower, avec autant de détonateurs. Cent vingt kilos au total, le tout visant les piliers de soutènement. Les recherches ont été menées durant toute la nuit et se poursuivent sans doute encore. On pense que ce qui a été découvert pourrait n'être que la partie émergée de l'iceberg, un leurre pour camoufler d'autres charges.

Bolan alluma lui aussi une cigarette et questionna :

— Par quel canal ce message a-t-il été acheminé ?

— Par le web. Un e-mail comportant une pièce jointe. Cinq envois simultanés ont été interceptés, mais il est probable qu'il y en a eu beaucoup plus.

— À ton avis, pourquoi avoir expédié autant d'avertissements ? questionna le pilote.

— D'évidence pour prévenir les complices locaux, afin qu'ils s'éloignent du crash. C'est ce qui s'est passé le 11 septembre 2001. Des tas de types se sont mis en congé, ce jour-là.

— Le 11e jour du 11e mois, ça correspond au 11 novembre...

— Ouais. Et c'est demain. Le grand phallus confirme qu'il s'agit de la Sears Tower, et al-ilah est un des premiers noms d'Allah. Aucune idée quant au signataire, Nadjar...

Grimaldi se passa une main sur le menton.

— Autrement dit, Al-Qaïda nous prévient gentiment qu'il y aura un attentat demain à Chicago et qu'on doit planquer nos fesses. Ils sont vraiment sympas, ces mecs !

CHAPITRE III

— Ça ne vient pas Al-Qaïda, dit Norton.

Bolan tira une bouffée de sa cigarette avant d'intervenir :

— Pour le World Trade Center, une information beaucoup plus complète avait été également envoyée sur le web à destination de certains pontes de la haute finance et les grosses têtes de *Cosa Nostra*. Par la suite, il a été prouvé que la N.S.A. et certains dirigeants de la C.I.A. étaient parfaitement au courant de ce qui allait se produire le 11 septembre. Des membres du gouvernement étaient également dans le coup, mais aucun communiqué officiel n'a été fait et c'est par accident que le complot a été mis à jour.

Marquant une pause, il poursuivit :

— Cette fois-ci, ça sent la grosse arnaque. Le procédé de camouflage du texte est trop grossier, Al-Qaïda n'utilise plus ce procédé depuis longtemps. Ces gus savent très bien que les ordinateurs de Fort Mead et ceux d'Arlington sont paramétrés pour détecter cette astuce en quelques secondes.

— C'est aussi ce que pense Hal, répliqua Norton, et je suis d'accord avec lui. On dirait que quelqu'un a tenu à ce que l'information soit interceptée et rapidement comprise.

— On nous joue du pipeau ? fit Grimaldi.

— Oui et non. L'alerte est réelle, les charges explosives découvertes dans les soubassements de la tour ne sont pas des pétards pour les gosses. Douze charges de dix kilos chacune...

— Est-ce suffisant pour un crash à la manière du 11 septembre ?

— Non, répliqua le G'man, il aurait fallu dix fois plus de C-4.

— Sauf si un Boeing venait percuter ce grand bastringue. Il y a une théorie selon laquelle seul un impact aérien associé à un minage souterrain a permis l'effondrement du World Trade Center.

— Tout le système de défense est déjà en alerte, même un corbeau se dirigeant vers la Sears Tower serait immédiatement détecté.

— Il y a une énorme différence entre détecter et intercepter, fit remarquer l'Exécuteur. Les responsables du trafic aérien civil ont-ils été prévenus ?

— Négatif. L'info est *top-confidential*. En haut lieu, on veut surtout éviter une panique générale.

— Sais-tu combien il y a d'aéroports à proximité de Chicago, Jim ?

— O'Hare, DuPage, Midway Airport...

— Ajoute Joliet Park et Clow International, sans oublier Merrill C. Meights qui touche pratiquement le centre-ville. Ça signifie, si les vols habituels ne sont pas interrompus, qu'un avion piloté ou guidé par des terroristes pourrait atteindre l'objectif en quelques minutes. Dans le cas improbable d'une interception, imagine les dégâts dus à une destruction de l'appareil au-dessus de la cité...

— Ouais... Je me demande si les tacticiens du Pentagone ont réfléchi à ça.

— À qui l'e-mail était-il destiné ?

— On a trouvé en moins de deux heures. Il s'agit d'un artiste peintre, un type qui s'est fait une petite renommée dans des œuvres soi-disant avant-gardistes. Un certain Aleister Blum qui a des entrées dans le monde du show-biz et de la politique. Il est propriétaire d'une villa à Wilmette, au nord de Chicago.

— Et l'expéditeur ?

Norton eut un petit rire sec.

— Lui-même. Il s'est envoyé la photographie de l'une de ses propres peintures après y avoir inclus le message camouflé. Ça a été expédié à partir d'un fournisseur d'accès de Londres, avec un pseudo et une adresse Internet de départ fraîchement établis. Il n'a pas été obligé de se rendre là-bas, n'importe qui peut ouvrir un compte gratuit sur ces FAI internationaux. Malgré toutes les précautions qu'il a prises, il a été retracé et rapidement localisé, mais Hal Brognola a réclamé le black-out. Pas d'enquête, pas de visite à son domicile. Pas question de l'alerter, il te le laisse. Quant aux autres mails interceptés, ils proviennent de sources non encore identifiées, de même que pour les destinataires dont les adresses ont été créées récemment depuis des cybercafés. Mais tous disposent du même fichier joint... avec le même texte.

— Cet Aleister Blum sert un peu trop ostensiblement de paravent.

— On pense qu'il a été utilisé comme un pion sur l'échiquier, bien qu'il fasse vraisemblablement partie de la combine. Et, sachant que ces messages allaient plus que probablement être interceptés, on peut en déduire que quelqu'un tient beaucoup à ce que la défense nationale et les services de police lancent le branle-bas.

— Dans quel objectif ? fit Grimaldi.

— On peut apporter plusieurs réponses toutes plus hypothétiques les unes que les autres. Rien de précis.

— Si ce gus est utilisé comme paravent, je ne donne pas cher de sa peau.

Bolan grogna.

— A-t-on des renseignements sur lui ?

— J'allais y venir, répondit Norton en hochant la tête. L'année dernière, il a été impliqué dans une affaire de revente d'héroïne, mais aucune preuve suffisante n'a été relevée pour le faire tomber et il s'en est sorti en rigolant. En supplément, il a été accusé de pédophilie, une histoire qui remonte à six ans. Là encore, il s'en est tranquillement sorti. L'un de nos agents locaux est certain que les plaignants ont touché un gros paquet de fric pour abandonner les poursuites. Il s'agissait des parents d'un gosse dont le compte en banque a grossi d'un coup, alimenté depuis un compte numéroté en Europe. Mais évidemment, il n'était pas question de diriger des investigations de ce côté. À part ça, il fréquente des night-clubs huppés, participe à des partouzes et fait plus ou moins partie de la jet-set. Il dépense beaucoup plus que ce que lui rapportent ses peintures, et lorsque deux agents du Trésor ont commencé à faire une enquête sur ses revenus, une pression politique a joué pour qu'on lui foute la paix. C'est à peu près tout ce qu'on connaît de cet Aleister Blum.

— Un sacré coco ! ricana le pilote.

Norton fixa l'Exécuteur.

— Hal suggère que tu rendes visite à un de ses contacts à Chicago, Striker.

— Un flic ?

— Pas vraiment, non ! C'est un ancien journaliste indépendant qui a enquêté pendant près de vingt ans sur le milieu des sociétés occultes et des agences para gouvernementales. Il en connaît un rayon sur les agissements de groupes confidentiels tels que le Skull and Bones, les cercles Bilderberg et bien d'autres cartels pourris.

— Quel est le rapport ?

— Il connaît Chicago comme sa poche. Il y a grandi et y est retourné pour s'y établir depuis qu'il est devenu invalide, c'est-à-dire depuis cinq ans. Il ne s'agit pas d'un accident, il a survécu à une fusillade dirigée contre lui en pleine rue, mais il a perdu l'usage de ses jambes. Sa moelle épinière a été touchée et c'était inopérable.

— Il avait déterré un os trop gros ?

— Plutôt, oui ! Il s'apprêtait à publier des preuves sur la complicité de la C.I.A. avec *Cosa Nostra* dans une série d'assassinats politiques. Depuis cette époque, il ne sort pratiquement plus de chez lui et a bardé sa maison de tout un système de sécurité. Le fait qu'il soit infirme ne l'empêche pas de se tenir au courant des événements souterrains de la cité. Il a des contacts un peu partout, et aussi des informateurs avec lesquels il est en liaison sur Internet. Il pourra t'être utile. Son nom est Mike Callaway, c'est du moins sous cette identité qu'il vit depuis qu'il est devenu infirme.

Tendant un *Post-it* sur lequel était libellée une adresse, le G'man poursuivit :

— Hal l'a prévenu que tu pourrais le contacter. Tu n'auras qu'à annoncer Striker, il comprendra. Il faut que tu saches aussi que Callaway a fait partie du *Marines Corp* durant quatre ans. C'est un battant, un type sur lequel tu peux compter dans la mesure de ses informations.

— O.K., répliqua l'Exécuteur. Donne-moi aussi les coordonnées d'Aleister Blum.

Norton consulta un calepin puis inscrivit les renseignements sur un autre *Post-it*.

— Peut-être Callaway pourra-t-il te parler de ce Blum.

Hochant doucement la tête, Bolan consulta ensuite un plan de la ville et de ses environs, passa quelques minutes à réfléchir en silence. Ce qu'il venait d'entendre ne l'étonnait pas. Il savait de quoi sont capables les gros cannibales qui mènent la danse depuis les coulisses du pouvoir. Une odeur de pourriture se dégageait de Chicago, mais ce n'était pas seulement la grande cité sur le bord du lac Michigan qui était en cause.

Les relents infects des grosses magouilles et des manipulations de masses se faisaient sentir en tout point du monde, s'amplifiaient jusqu'à en devenir intolérables. L'Exécuteur avait éprouvé cette sensation de nombreuses fois, surtout au cours de ses derniers blitz, depuis qu'il avait compris que *Cosa Nostra* n'était qu'une des composantes du Crime Organisé, rien d'autre qu'une armée pourrie, hétéroclite, manœuvrée secrètement par les êtres crépusculaires qui s'étaient appropriés les leviers de commande de la planète.

Ceux-là étaient à tous les postes clés. Dans la société moderne, telle qu'elle était conçue, le terrain leur était particulièrement propice, d'autant plus que ces immondes créatures arrangeaient les lois à leur manière, les édictant parfois, et faisaient continuellement pression sur la plupart des dirigeants nationaux. Ce n'était qu'une affaire de puissance, de fric. Leur ambition démesurée faisait le reste.

De leur côté, les honnêtes gens subissaient en silence, protestaient parfois, relevant la tête et se faisant alors douloureusement rappeler à l'ordre. Il ne leur restait que l'espoir d'un lendemain meilleur pour survivre en acceptant le joug pesant sur eux de plus en plus lourdement.

Les gros cannibales, eux, ne se nourrissent jamais d'espoir. Ils n'en avaient pas besoin, assurés de pouvoir continuer de sucer le sang de leurs victimes, absorbant ainsi leur énergie et les privant de toute initiative de rébellion. Quant à ceux qu'ils ne pouvaient atteindre facilement, ils étaient soumis à un conditionnement à travers les médias dont la plupart obéissaient au pouvoir occulte.

Chicago n'était pas une cible choisie au hasard. Avec ses 443 mètres de hauteur, la Sears Tower était un emblème américain, comme l'avaient été les deux tours de Manhattan – Dans l'esprit des terroristes, elle représentait sans aucun doute le gigantisme prétentieux de l'Occident, un symbole à abattre.

Mais Bolan pensait que, en l'occurrence, Al-Qaïda avait bon dos. L'avertissement était trop ostensible, n'avait rien de commun avec les informations secrètes qui avaient circulé quelques jours avant les attentats du 11 septembre 2001. Pour lui, instinctivement, cela se présentait comme une arnaque de première.

Une immense arnaque qui, pourtant, menaçait de coûter des milliers de vies humaines.

CHAPITRE IV

L'Exécuteur avait jugé plus urgent de cibler Aleister Blum, que de contacter l'ancien journaliste Callaway. Il lui fallut près d'une heure pour franchir les soixante kilomètres qui le séparaient de Wilmette, le long de la côte. La villa de l'artiste peintre était enchâssée dans un grand parc verdoyant, à moins de cinq cents mètres d'une plage de sable fin, voisinant à bonne distance avec d'autres immeubles de standing. C'était une belle bâtisse blanche de style néo-colonial, à laquelle on accédait par une allée goudronnée depuis Sheridan Road.

Bolan dépassa l'endroit en conduisant doucement le Supra pour observer les abords de la propriété. Un seul véhicule était visible dans l'allée, une petite Austin verte, garée contre une haie de fusain, qu'il dépassa d'une cinquantaine de mètres avant d'arrêter son véhicule. Vêtu d'un blouson de cuir léger et d'un jean, chaussé de bottes souples, il mit pied à terre.

Il avait mentalement photographié la topographie des lieux et repéré une petite allée de gravier, qu'il emprunta pour longer la propriété, découvrant bientôt une brèche dans la haie épaisse. Une clôture grillagée était visible au-delà, soutenue de place en place par des piquets métalliques, mais ce ne fut pas un problème. En quelques secondes, il se retrouva sur une pelouse plantée de massifs fleuris, se coula vers l'arrière de la bâtisse où il repéra une véranda dont un panneau vitré était ouvert. Il n'eut ensuite qu'à pousser une porte de bois massif pour entrer dans la maison, découvrant un hall rectangulaire où débouchaient deux couloirs et un escalier.

Une légère odeur de térébenthine flottait dans les lieux, ainsi qu'un vague relent de cuisine. Visitant les pièces du rez-de-chaussée, il ne trouva aucune présence, nota les restes d'un repas inachevé dans la cuisine, et se rendit silencieusement à l'étage, examinant des chambres toutes inoccupées, avant d'aborder une assez grande salle d'où provenait l'odeur d'essence de térébenthine.

L'endroit avait été aménagé en atelier de peinture, avec un plafond vitré laissant passer la lumière naturelle. Plusieurs chevalets supportaient des toiles en cours de travail. Une vingtaine de cadres

étaient accrochés sur deux pans de mur tandis que les deux autres cloisons étaient entièrement recouvertes de barbouillages colorés censés, peut-être, représenter une scène érotique entre un animal et un être humain, ainsi qu'une divinité flamboyante descendant du ciel, accompagnée d'anges noirs aux dents pointues.

Quelqu'un, au moins, était présent dans la grande pièce. Elle était aussi immobile qu'une statue, sa tête blonde baissée, et regardait fixement le carrelage à ses pieds. Elle avait une trentaine d'années, de jolies formes moulées dans une robe turquoise et portait au cou un pendentif triangulaire orné d'une pierre rouge au centre.

Suivant son regard, il fit quelques pas dans sa direction, découvrit aussitôt ce qu'elle fixait. Le type allongé au sol avait un rictus effrayant sur le visage. Il avait aussi un trou bien rond au milieu du front et deux autres de chaque côté de la poitrine.

Bolan était arrivé trop tard. Il regarda pensivement la fille.

— Aleister Blum ? questionna-t-il.

Elle parut sortir d'un rêve. Elle eut un petit spasme, respira par saccades et tourna lentement la tête vers l'arrivant.

— C'est lui ? insista-t-il.

— Aleister ?

— Vous avez bien entendu.

Hochant doucement la tête, elle recula de quelques pas et se laissa tomber dans un fauteuil, le visage décoloré. Bolan s'accroupit près du corps étendu et posa la main sur son front. Le cadavre était encore chaud.

— Depuis quand êtes-vous ici ? demanda-t-il.

Elle ne parut pas comprendre la question et il la réitéra :

— Quand l'avez-vous découvert ?

Les lèvres de la fille remuèrent faiblement mais aucun son n'en sortit. Les pupilles de ses yeux bleu sombre semblaient anormalement dilatées, comme si elle était sous l'emprise d'une drogue. Mais peut-être était-elle sous l'effet du choc.

S'approchant d'elle, il l'obligea à se lever du fauteuil et planta son regard dans les yeux troubles.

— Qui êtes-vous ? dit-il froidement. Que faites-vous ici ?

Cette fois, elle parut prendre conscience de la réalité et son regard s'affermir un peu.

— Il est mort, lâcha-t-elle dans un souffle. Ils l'ont tué.

— De qui parlez-vous ?

— Mais... de lui... Aleister.

— Savez-vous qui l'a tué ?

— Je l'ignore... Peut-être, eux... Les démons.

Bolan pensa un instant qu'elle perdait la raison.

— Remettez-vous ! Faites un effort, vous avez sûrement un nom ?

— Oui, je... C'est Mu...mu...
— Mumu quoi ? renvoya-t-il.
— Mu...Muriel.
— Muriel comment ?
— Sœur Muriel.
— C'est tout ?
— J'appartiens à l'église.
— Vous ne ressemblez pas à une religieuse.
— Mais j'en suis une. Vous ne devez pas vous arrêter à l'apparence.
— O.K. Qu'êtes-vous par rapport à Aleister Blum ?
— Nous sommes... enfin, nous étions devenus des amis. Je lui ai d'abord servi de modèle. Il voulait un sujet mystique...

L'Exécuteur avait remarqué une grande toile accrochée au mur représentant, avec un certain effort d'imagination, le corps d'une femme dévêtue allongée sur un drap noir et portant un médaillon en forme de triangle avec un point rouge, accroché à son cou par une chaîne. C'était ce détail qui lui faisait faire le rapprochement.

— C'est vous ? interrogea-t-il.

Elle acquiesça, ajoutant :

— Il y a quatre ans de cela, nous venions de nous rencontrer.

— Vous vous dites religieuse et vous avez accepté de poser nue devant ce type ?

— La nudité n'est rien, c'est l'âme qui compte. Il n'y avait rien d'équivoque entre lui et moi, nous nous comprenions parfaitement. Comment trouvez-vous cette peinture ? Harmonieuse, n'est-ce pas ?

Il jeta un dernier coup d'œil à l'affreuse toile.

— Il était certainement myope au dernier degré, grinça-t-il en reportant son regard sur les charmantes formes de la fille. Bon, depuis combien de temps étiez-vous ici quand je suis arrivé ?

— Quand vous êtes arrivé ?...

Elle donnait de nouveau l'impression de ne pas saisir la situation, les yeux dans le vague. Il changea de méthode :

— Comment êtes-vous entrée ?

— Comment je suis... Eh bien, par la grande porte, je crois.

— Vous n'en êtes pas certaine ?

— Si... Maintenant que vous me le dites, j'ai sonné à la porte.

— Et il est venu vous ouvrir ?

— Non. Je me suis souvenue qu'il débranche toujours le carillon quand il peint... C'est pour ça qu'il m'avait confié une clé de la maison. Tous ses amis en ont une... Je me souviens... Je l'ai trouvé là, par terre, avec ces affreuses blessures... Vous êtes arrivé moins de cinq minutes après...

S'interrompant, elle respira profondément et déclara :

— J'ai soif. Je voudrais boire un verre d'eau...

— Descendons, suggéra l'Exécuteur, la poussant doucement devant lui.

Il trouva une bouteille d'eau minérale dans le réfrigérateur de la cuisine, lui en versa un verre qu'il lui tendit. Buvant par petits coups, elle le regarda fixement comme si elle cherchait à percer ses pensées.

— Et vous, qui êtes-vous ? demanda-t-elle en reposant le verre sur un plan de travail.

— Peut-être l'ange exterminateur, rétorqua-t-il en grimaçant un sourire.

— Est-ce une énigme ou un symbole ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Vous ne connaissiez pas Aleister ?

— Je ne l'avais encore jamais vu.

— Pourquoi êtes-vous venu chez lui ?

Elle reprenait un peu d'assurance, mais Bolan n'aimait pas le renversement de situation qu'elle s'efforçait d'opérer.

— J'ai échangé des messages avec Aleister, sur Internet.

— Ah !... Oui, quand il était fatigué de peindre, il se mettait devant son ordinateur et y passait des heures. C'était sa deuxième passion. Je sais qu'il a un site où il expose ses œuvres.

— Je n'ai pas vu d'ordinateur.

— Il a un portable qu'il range dans son secrétaire.

Paraissant brusquement rentrer dans ses pensées, elle fit une petite moue et dit nerveusement :

— J'ai oublié mon sac à main, là-haut.

Elle commença à marcher vers le hall, mais Bolan la retint, la devança et se rendit à l'étage, jusqu'à l'atelier. Il y avait bien un minuscule sac de cuir rouge posé à côté du fauteuil où elle s'était assise. En quelques instants, il en inventoria le contenu : un téléphone G.S.M., un passeport dont il mémorisa les pages, ainsi qu'un calepin recouvert du même cuir rouge qu'il glissa dans sa poche après l'avoir rapidement feuilleté.

Allant ensuite ouvrir le meuble secrétaire, il y découvrit un ordinateur portable extra plat voisinant avec plusieurs photos dont une représentant Aleister Blum et la blonde, qui rejoignirent le calepin dans sa poche. Dans un tiroir contigu, il y avait un annuaire téléphonique et plusieurs livres dont deux qui retinrent son attention : *Traité de démonologie – doctrine secrète* et *Théorie et pratique de la magie*.

Au fond du tiroir, il trouva aussi un petit automatique nickelé de calibre .32. Le chargeur prévu pour huit cartouches n'en contenait plus que cinq et l'arme sentait la poudre brûlée.

Remettant le pistolet en place, il attrapa la poignée du portable, puis il redescendit.

— Merci, dit la blonde en tendant la main pour saisir son sac.

Remarquant ensuite la mallette, elle fit remarquer :

— Vous l’emportez ?

— Nous avons des affaires en commun, répliqua-t-il. Vous y voyez un inconvénient ?

— Non. Son esprit ne nécessite plus de support matériel pour communiquer. Nous nous recueillerons ensemble pour lui transmettre des forces.

— Nous ?

— Les membres de mon église. Je...

Après une hésitation, elle enchaîna :

— Maintenant, je dois quitter cette maison. Vous y voyez un inconvénient ?

Il dissimula un sourire. Elle venait de reprendre mot pour mot l’une de ses dernières phrases. Était-ce un défi ?

— Non, aucun, répondit-il en l’accompagnant vers la porte d’entrée, puis dans l’allée goudronnée.

D’un coup, elle parut reprendre ses esprits, comme si elle sortait d’une transe hypnotique. D’une démarche maintenant assurée, elle se dirigea droit vers la petite Austin rangée contre la haie de fusains, actionna une télécommande pour en déverrouiller les portières. Avant de s’installer au volant, elle le regarda avec attention comme si elle venait seulement de le découvrir.

— Peut-être nous reverrons-nous ?

Bolan se tenait contre la carrosserie, une main appuyée sur le capot moteur.

— J’en suis sûr, répliqua-t-il. Vous habitez Chicago ?

— Non. Lake Forest. J’y suis plus au calme pour méditer.

Après un petit hochement de tête, elle referma la portière. Le moteur ronfla. Il observa le départ du véhicule, une ombre de sourire sur les lèvres.

« Sœur Muriel » était une menteuse. Elle était arrivée chez Aleister Blum depuis bien plus longtemps qu’elle le prétendait. De Lake Forest à Wilmette, il y avait près de trente kilomètres, et le moteur de son Austin était froid.

À quelle drôle d’église appartenait-elle ?

CHAPITRE V

Il n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres de la Supra quand son instinct l'alerta. Derrière lui, le bruit d'un gros moteur tournant en sourdine devenait de plus en plus perceptible. Se retranchant aussitôt dans une allée perpendiculaire, il se ménagea un axe de vision, dégaina son Beretta silencieux et attendit, tous ses sens en alerte. Ce ne fut pas long. Une grosse Lincoln noire apparut bientôt au débouché d'une courbe, roulant à faible vitesse. Des vitres fortement teintées interdisaient toute observation à l'intérieur de l'habitacle.

L'imposante caisse s'arrêta un instant à la hauteur de la propriété de l'artiste, larguant deux passagers qui prirent position de chaque côté de l'allée de ceinture, l'un à côté de la grille d'entrée, l'autre contre une haie. L'instant d'après, la Lincoln se remit à rouler lentement, dépassa la position de Bolan et s'immobilisa de nouveau pour permettre à deux autres occupants de mettre pied à terre. Ceux-là se tinrent carrément au milieu de la chaussée comme pour en barrer le passage ; deux types aux visages carrés et aux épaules énormes dont les yeux scrutaient avidement les alentours.

Ensuite, le véhicule s'arrêta à quelques mètres de la Supra et une armoire à glaces en descendit, revolver au poing, s'approcha prudemment du véhicule à l'arrêt, tandis qu'un dernier *mobster* apparaissait par la portière opposée, un P-M Uzi en bandoulière.

Le moment était venu, il n'y avait pas d'équivoque. Déposant le portable le long d'un muret, Bolan se démasqua et aligna l'homme qui tentait d'ouvrir la portière de la Supra, vit ses yeux s'exorbiter tandis qu'il tentait de brandir son arme. D'un coup, son front s'étoila de rouge et il partit à la renverse. Moins d'une seconde plus tard, le porteur de l'Uzi prit une ogive silencieuse dans la gorge, une autre à la racine du nez. La double poussée lui fit réintégrer l'arrière du véhicule dans un flot de sang.

Les deux porte-flingues qui avaient pris position sur la petite chaussée dégainèrent à l'instant où le Beretta toussait de nouveau. Le premier n'eut pas le temps de prendre sa ligne de visée. Son front se disloqua et il s'effondra en battant involontairement l'air de ses bras,

alors que l'autre lâchait nerveusement une balle inefficace qui ricocha sur un pan de mur dans un miaulement aigu. Une fraction de seconde plus tard, il connut le même sort que son comparse et s'affaissa comme une masse.

Voyant la Lincoln s'ébranler dans un bruyant ronflement de moteur, l'Exécuteur largua coup sur coup trois balles Parabellum sur la lunette arrière, sans autre effet que de faire apparaître trois petites taches laiteuses sur la paroi vitrée. Le mastodonte, d'évidence, était à l'épreuve des balles, mais la portière arrière gauche était entrouverte, bloquée par les jambes du porteur de l'Uzi. Se déplaçant d'un bond, Bolan lâcha quatre rafales de trois coups dans l'ouverture et, cette fois, la Lincoln fit une brutale embardée, heurta un lampadaire qui fut arraché comme un fétu de paille, puis s'enfonça dans une haie avant de percuter un mur dans un horrible bruit de tôles disjointes et de béton éclaté.

Bolan s'attendait à voir accourir les deux *mobsters* laissés en faction devant la propriété du peintre, mais ce fut la calandre d'une jeep Cherokee qui surgit d'un coup, débarquant d'une allée contiguë. Les deux guetteurs s'élançèrent aussitôt à la suite, profitant de ce bouclier improvisé. Mal leur en prit car le Cherokee, lui, ne bénéficiait d'aucun blindage. Tirant à la volée les trois balles restant dans le chargeur, Bolan fit tomber celui-ci pour le remplacer par un nouveau et le Beretta se remit immédiatement à crachoter sa mortelle hargne.

Chaque ogive toucha son but, le chauffeur d'abord, dont le buste partit en arrière avant de revenir se coucher sur le volant, maculant le pare-brise de son sang. Le passager avant qui venait de passer un fusil à pompe en dehors du véhicule prit une pastille brûlante dans les dents et s'affaissa contre la portière, tandis que le malabar occupant la banquette arrière eut la poitrine truffée de plusieurs impacts de 9 mm.

Ensuite, le Cherokee entama une série d'embardées qui priva les deux fantassins de leur illusoire protection, les laissant brutalement apparaître dans l'axe de tir du Beretta. Le plus proche tira plusieurs coups de feu au jugé, sans s'arrêter, manière d'intimider son adversaire qui fut infiniment plus rapide et plus précis. Atteint d'une brève rafale de trois ogives, mort instantanément, il parcourut encore quelques mètres sur sa lancée, ses jambes ployèrent sous lui et il s'avachit au milieu de l'allée. En pleine panique, son copain jouait son va-tout en essayant de s'enfoncer dans une haie. Deux balles chuintantes lui disloquèrent la nuque, le projetant pour le compte dans la broussaille où il disparut.

Bolan dut s'écarter d'un bond pour éviter le véhicule fou qui dépassa la Supra dans un petit raclement de tôles avant de s'arrêter, une quinzaine de mètres plus loin, contre un plot en béton.

Et le silence se réinstalla d'un coup. Une odeur de cordite et de mort

imprégnait l'atmosphère. Durant quelques secondes, l'Exécuteur demeura immobile, guettant une possible réaction, l'éventuelle intervention d'une arrière-garde. Mais il n'y en eut pas. Le temps paraissait figé. En moins de trente secondes, ce luxueux quartier résidentiel avait été transformé en un champ de bataille maintenant jonché de cadavres baignant dans leur sang.

Puis il y eut des appels, des exclamations provenant de propriétés voisines, des bruits de portes refermées à la hâte. Bolan alla récupérer le portable et réintégra son véhicule dont le moteur ronronna aussitôt. Après un petit crochet pour dépasser le Cherokee planté contre le plot en béton, il quitta tranquillement la résidence, roula quelques instants dans Sheridan Road qu'il délaissa pour bifurquer dans Lake Avenue à l'instant où il entendit des sirènes de police. Par prudence, il changea trois fois de direction puis dépassa Morton Grove et s'arrêta un kilomètre plus loin le long d'un parc. Il lui fallait faire le point sur la situation avant de poursuivre son trajet.

Le passeport de la fille lui avait appris qu'elle s'appelait Muriel Dixon, qu'elle habitait effectivement Lake Forest et qu'elle s'était rendue plusieurs fois en Europe durant les deux dernières années, notamment en Grande-Bretagne, en France et en Suisse. Mais la consultation du carnet d'adresses qu'il lui avait dérobé le laissa perplexe. À part quelques noms féminins qui pouvaient correspondre à des amies, accompagnés des numéros de téléphone, il n'y avait que des prénoms masculins suivis chacun d'une ou deux lettres, voire de signes incompréhensibles. Aucune adresse, en tout cas.

Il passa ensuite aux photos raflées dans le tiroir. Celle où on la voyait en compagnie d'Aleister Blum avait été prise devant une porte d'immeuble surmontée d'un triangle gravé dans la pierre et comportant un œil stylisé en son centre. D'autres clichés représentaient sœur Muriel en compagnie d'hommes chaque fois différents, lors de réceptions, dans des restaurants ou dans la rue. Ces diverses vues avaient chacune un point commun : l'importance des personnages à côté desquels se tenait la prétendue religieuse.

Sur l'une des photos, Bolan reconnut un ministre en exercice, sur une autre, un ancien président américain, et une autre encore la représentait au bras d'un prince de l'industrie internationale. Il la reconnut aussi en compagnie d'un homme d'âge mur qui la tenait par la taille, dont tout le monde avait pu voir le visage dans la presse et à la télévision ; un personnage immensément riche dont la rumeur disait qu'il pesait très lourdement sur la Maison-Blanche depuis de nombreuses années.

Une haute statue de pierre figurait en flou à l'arrière-plan de cette dernière photo, une sorte de monstre stylisé, avec une tête cornue et un bûcher funéraire à sa base. Le sang puisa plus vite aux tempes de

Bolan. Il avait déjà eu en main un cliché semblable et savait de quoi il s'agissait(4).

La scène avait été photographiée dans un lieu de rassemblement secret fréquenté par les plus hautes personnalités internationales : le Bohemian Grove, situé au nord de San Francisco sur un territoire boisé de mille cinq cents hectares.

La statue était celle du « Grand Hibou », autrement dit le dieu Moloch auquel les païens, autrefois, sacrifiaient des vies humaines et surtout des enfants.

D'inquiétantes rumeurs circulaient au sujet de ce club supra confidentiel réunissant plus de deux mille membres parmi les Grands de ce monde, selon lesquelles on continuait de sacrifier à ce rite païen lors de réunions secrètes.

Dans les années 90, des journalistes avaient publié des témoignages provenant de domestiques du Bohemian Grove, qui venaient confirmer la rumeur, attestant la pratique de tenues orgiaques et de parodies sacrificielles au cours desquelles on brûlait des cadavres. À l'époque, on parlait aussi de viols collectifs, d'enlèvements d'enfants et de meurtres rituels.

Certains journalistes à la plume par trop hardie étaient morts inopinément dans des accidents de la route ou des simulacres de suicide. Mais la police avait refermé le dossier à peine constitué. Même le F.B.I. s'était cassé le nez en voulant enquêter sur ces incidents. Les investigations avaient brusquement été interrompues par un décret ministériel et la trouble affaire était tombée dans l'oubli.

Bolan, pourtant, savait à quoi s'en tenir. Il avait eu en main des documents irréfutables qui en disaient long sur la santé mentale des adeptes de ce club très fermé où de nombreux événements mondiaux avaient été concoctés à huis clos. On y avait décidé notamment la guerre en Afghanistan, stigmatisant Ben Laden comme le responsable des attentats du 11 septembre, oubliant que celui-ci avait été formé par la C.I.A. et que sa famille avait entretenu des relations financières avec le gouvernement américain. C'était aussi aux pieds du dieu Moloch qu'avait été prise la décision d'envahir l'Irak sous le prétexte de détention d'armes de destruction massive, détermination assortie de la juteuse perspective d'appropriation pétrolière.

Les décideurs de ces événements étaient évidemment tous connus du grand public qui était à des années-lumière de se douter des tractations inavouables auxquelles ceux-ci se livraient, eux-mêmes manipulés par d'invisibles marionnettistes dont l'influence se faisait de plus en plus sentir.

Quelques années plus tôt, Bolan avait pensé que l'histoire est un éternel recommencement. Il comprenait à présent qu'il n'en est rien, que ce n'est qu'une apparence visant à entretenir la désillusion, puis la

crainte, et enfin la résignation. L'histoire est sans cesse façonnée dans un but qui ne sert que le pouvoir occulte, pour qui l'âge d'or a commencé depuis des siècles.

Il se souvint d'une citation piochée dans un livre d'histoire, une phrase prononcée au XIX^e siècle par le ministre britannique Benjamin Disraeli, peu de temps avant sa mort : « Le monde est gouverné par de tout autres personnages que ne se l'imaginent ceux dont l'œil ne plonge pas dans les coulisses. »

Sortant de ses réflexions, il ouvrit le portable et l'alluma. La batterie avait encore de l'autonomie, mais il ne put accéder aux données informatiques. Il y avait un code d'accès qu'il se réservait de casser plus tard à l'aide de l'équipement technologique du TACOM.

Quant à l'intervention de deux équipes de *pistoleros*, plusieurs questions se posaient : Lester Kloske l'avait-il retracé depuis la fusillade de l'aéroport ? C'était plus qu'improbable. Par ailleurs, le tueur dirigeait toujours personnellement ses hommes sur le terrain et Bolan n'aurait pas manqué de l'apercevoir.

Que faisaient ces porte-flingues à proximité de la villa d'Aleister Blum ? Les avait-on expédiés sur place pour vérifier que le peintre avait été proprement rectifié ? Là encore, ça ne cadrait pas. On n'envoie pas toute une troupe pour un simple contrôle.

S'étaient-ils tenus en couverture, en cas de coup dur, et avaient-ils été alertés ? Mais par quoi ou par qui ? Une réponse lui parut évidente, mais il décida d'y revenir plus tard.

Relançant le moteur, il mit le cap sur Mount Prospect où habitait Mike Callaway, l'homme recommandé par Hal Brognola. La démarche ne lui occasionnerait qu'un crochet de deux ou trois kilomètres et il avait besoin d'informations sur certains points précis.

Le temps jouait contre l'Exécuteur. Il n'avait encore qu'une vision fragmentaire des tenants et des aboutissants du drame qui couvait à Chicago. S'il voulait avoir quelques chances d'éviter le pire, il lui fallait d'urgence identifier ses cibles puis les localiser avant de les détruire.

CHAPITRE VI

La Supra arrêtée devant une porte à double battant en acier, Bolan composa sur son portable le numéro communiqué par Brognola. Trois sonneries plus tard, une voix masculine répondit d'un ton monocorde :

— Résidence Blue Hawk, je vous écoute.

— Striker, répliqua l'Exécuteur tout aussi sobrement. Devant votre entrée.

— Un instant.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis :

— On vous ouvre. Avancez lentement et restez branché.

Mu par un mécanisme télécommandé, les deux battants coulissèrent sur des rails, libérant le passage sur une allée goudronnée bordée de massifs fleuris. Le Guerrier repéra l'objectif d'une caméra électronique qui pivota à son passage et fit rouler doucement son véhicule jusqu'à un petit parking attenant à une demeure bâtie sur deux niveaux et surmontée de plusieurs antennes paraboliques.

Un grand type au visage marmoréen se tenait devant l'entrée de la maison, debout sur une terrasse couverte. Une quarantaine d'années et un maintien rigide. Peut-être un ancien militaire.

Mettant pied à terre, Bolan s'en approcha tout en le détaillant, nota le léger renflement de sa veste sur le côté gauche. Un garde du corps, bien sûr.

— Vous êtes armé ? questionna le type.

— Oui, répliqua sèchement l'Exécuteur. J'ai un ami commun avec Callaway. À Washington D.C.

L'autre parut hésiter, puis hocha la tête.

— C'est bon. Il vous attend dans le salon.

Il s'effaça ensuite pour le laisser entrer dans la maison. Après un grand hall lambrissé, Bolan franchit la porte vitrée d'un salon meublé avec goût mais sans aucun luxe ostentatoire.

— Striker ? fit une voix venant de l'autre bout de la pièce.

L'homme était assis dans un grand canapé en U entourant une table basse, et l'observait sans sourciller. Près de lui, il y avait une chaise roulante ainsi qu'une paire de béquilles. Il avait une cinquantaine

d'années, des yeux bleu foncé et un visage agréable visiblement marqué par toute sorte de coups durs.

— Mike Callaway ?

— Oui, ou du moins ce qu'il en reste. On vous a mis au courant ?

Le Guerrier jeta un regard à la chaise roulante et hocha la tête.

— Hal m'en a parlé.

— Asseyez-vous, Striker. Je me demandais si vous alliez venir. On dit que vous ne restez jamais longtemps sur un champ de bataille.

— La bataille est à peine entamée, remarqua Bolan.

— J'ai entendu parler d'une fusillade à l'aéroport O'Hare, ce matin.

— J'ai eu affaire à un certain Lester Kloske et à ses spadassins.

— Kloske... Oui, je vois. Un tueur de l'I.O.C., *l'International Organized Crime*. Il était à Washington, il n'y a pas si longtemps.

— Lui non plus ne reste jamais bien longtemps en place.

Callaway eut un bref sourire.

— Je ne vous compare pas à cette ordure, je sais exactement qui il est et ce qu'il fait... Voulez-vous boire quelque chose ?

— Merci, non.

— O.K. Par quoi commençons-nous ?

Bolan posa sur le canapé la photo qui montrait Muriel Dixon et Aleister Blum devant l'entrée d'un immeuble.

— Savez-vous quelque chose sur ces personnes ?

Le journaliste regarda attentivement le cliché avant de déclarer :

— L'homme se nomme Blum. C'est un barbouilleur de toiles dont certains prétendent qu'il a du génie. Il a plusieurs fois été poursuivi pour pédophilie et trafic de came mais n'a jamais été condamné. En outre, il bénéficie de puissantes protections et pas seulement à Chicago. La fille, elle aussi, est intouchable. Pourquoi vous intéressez-vous à ces gens ?

— Aleister Blum est à la fois l'auteur et le destinataire d'un e-mail intercepté hier, répondit Bolan, tendant les deux tirages informatiques qu'il avait faits à bord du TACOM.

— Un fichier joint ?

— Oui. La photo d'une de ses peintures dont j'ai vu l'original chez lui. Le second cliché est le résultat d'un décryptage réalisé à l'aide d'un discriminateur de zones.

Callaway fixait intensément le texte apparaissant en surimpression. Son visage s'était tendu.

— En clair, expliqua l'Exécuteur, il s'agit des coordonnées géographiques précises de la Sears Tower. Je pense que vous avez compris la signification du texte.

— C'est sans équivoque, en effet. Ce Nadjar paraît être le signataire, mais je n'en ai jamais entendu parler. Quant à al-ilah, il s'agit de l'ancien nom d'Allah. Quelle relation pourrait-il y avoir entre Aleister

Blum et Al-Qaïda ?

— Sauf erreur, aucune. Ces gens-là n'auraient pas fait passer un document aussi facilement décryptable. En ce qui concerne le prétendu copyright Santa-Lab Agency, Hal a fait réaliser une recherche poussée. Il n'existe aucune agence de ce nom.

— A-t-on posé la question à Blum ?

— Personne n'obtiendra plus la moindre réponse de sa part. Il a été rayé.

— C'est... heu, vous qui l'avez ?...

— Négatif. Quand je suis arrivé chez lui, il venait d'être refroidi.

Un silence s'installa dans le salon. Puis Callaway se passa une main dans les cheveux et déclara :

— Quand Hal m'a téléphoné, il ne m'a pas donné de détails. Il m'a juste dit que vous alliez peut-être me contacter pour des informations. Cette histoire sent le soufre...

— C'est ce que j'ai ressenti depuis ce matin.

— Je crois que vous êtes loin du compte. En ce qui concerne l'agence Santa-Lab, cette indication apparaît assez fréquemment sur Internet. C'est l'anagramme de Bal-Satan.

— L'agence Bal-Satan ? sourit l'Exécuteur.

— Ça n'a rien d'une plaisanterie. La mention Santa-Lab est une sorte de signature, un signe de reconnaissance entre des illuminés disséminés dans le monde entier. Des types extrêmement dangereux qui tripatouillent dans la magie noire.

— J'ai vu plusieurs livres sur ce sujet chez Blum, notamment *Théorie et pratique de la magie*, d'Aleister Crowley.

Le journaliste eut un petit rire grinçant.

— Crowley a été le plus célèbre des satanistes. Il a écrit ce livre en 1929, dans lequel il prônait les sacrifices rituels. Il prétendait qu'un enfant mâle innocent est la victime la plus satisfaisante pour s'en approprier l'énergie en l'immolant sur un autel noir. Ce n'est pas sans raison que Blum portait le même prénom que Crowley dont il était un disciple inconditionnel. En fait, il a changé d'identité il y a cinq ans de cela. Auparavant, il s'appelait Hascher Blumenthal et était un illustre inconnu, mais j'ai pu retracer une partie de son pedigree. Il était originaire de Biélorussie d'où il a dû s'enfuir, dans les années 80, après avoir escroqué une vingtaine de personnes. Il s'agissait de petites sommes, mais là-bas, ça ne pardonnait pas, surtout à l'époque de l'Union soviétique. Ensuite, aux États-Unis, il a obtenu un permis de travail et a été peintre en bâtiment durant deux années... Oui, il avait déjà choisi d'étaler de la peinture. Puis il s'est débrouillé pour vivre aux crochets d'une veuve richissime mais prudente qui ne lui a laissé à sa mort que quelques milliers de dollars. Il s'était lancé depuis quelques années dans le badigeonnage de toiles, mais ce n'est que lorsqu'il est

devenu membre de la L.C.I. que ses peintures ont commencé à se vendre et qu'il s'est fait un nom.

— La L.C.I. ?

— *Luciferian Church of Illinois*. L'église de Lucifer dont le siège, si l'on peut dire, est à Chicago, et qui contrôle une trentaine de temples noirs dans cet État.

Il fit une courte pause avant de demander :

— De quelle façon a-t-il été supprimé ?

— Une balle dans la tête, deux autres dans la poitrine, les trois impacts formant un triangle.

— Ça confirme ce que je pensais, il a été éliminé selon un rite primaire. Il n'était d'ailleurs pas à un très haut niveau dans cette loge.

Le journaliste reporta son regard sur la photo où l'on voyait Aleister Blum et Muriel Dixon.

— Avez-vous une idée de l'immeuble devant lequel ce cliché a été pris ? questionna-t-il.

— Aucune.

— C'est un temple de la L.C.I., dans Cicero, à une dizaine de kilomètres du centre-ville. La porte d'entrée est surmontée d'un triangle au centre duquel on voit assez nettement un œil stylisé.

Ouvrant un coffret, il en sortit une loupe qu'il plaça au-dessus du cliché et poursuivit :

— La femme qui est à côté de lui porte également ce triangle en sautoir avec, au milieu, un point qui symbolise également un œil. Vous l'avez identifiée ?

— D'après son passeport, elle s'appelle Muriel Dixon et vit à Lake Forest. Mais le passeport ne dit peut-être pas la vérité.

— En effet. Son vrai nom est Brenda Kaiser et elle doit avoir environ trente-cinq ans. Elle aussi est une adepte de la *Luciferian Church*, mais ce n'est pas le plus important. Elle a été un agent de la C.I.A. où elle était chargée d'accompagner des personnalités politiques et militaires. Une sorte d'hôtesse, si l'on peut dire. Il semble que depuis trois ans elle ne fasse plus partie de l'Agence, mais elle continue à se coller à toute sorte de grosses légumes et on la voit dans beaucoup de milieux huppés. D'après mes informations, elle a été formée par un certain Henri Nathanson, un autre sataniste relié à la C.I.A. et ancien agent du Mossad.

— Formée... C'est-à-dire ? fit Bolan.

— Le terme plus juste est programmée.

— Contrôle mental ?

— Exactement. Vous avez entendu parler du projet MK-Ultra ?

CHAPITRE VII

— Le MK-Ultra remonte aux années 60, répliqua Bolan. Les services secrets ont fait beaucoup mieux depuis cette époque.

— Oui. Il a été remplacé par le *Monarch Program*.

L'Exécuteur connaissait bien le sujet. Déjà, pendant la Seconde Guerre mondiale, celui qu'on appelait l'Ange de la Mort – Joseph Mengele – avait jeté les premières bases du conditionnement des cerveaux, utilisant des cobayes humains prélevés dans les camps de concentration de l'Allemagne nazie. À la fin de la guerre, dans le cadre de l'opération *Paperclip* de récupération des scientifiques allemands, il avait été conduit en Amérique latine sous l'identité de Dr Greenbaum, avant d'être amené en Californie pour y poursuivre son sinistre travail. Le MK-Ultra – Manufacturing Killers Utilizing Lethal Tradecraft Requiring Assassinations – fut le premier aboutissement opérationnel de ses recherches, une méthode permettant, en quelques mois, de transformer des individus normaux en tueurs sur commande. Le conditionnement était obtenu par une succession de traumatismes psychologiques assortis d'un endoctrinement sous l'effet de drogues. Replacés ensuite dans leur vie habituelle, ces sujets pouvaient à n'importe quel moment être activés par des « déclencheurs » provoquant une modification brutale de l'état mental. C'étaient en général des ordres précis et codés, que ce soit de vive voix ou par téléphone, ou encore inclus dans un texte. Par la suite, ils oubliaient leurs actes et revenaient à un état mental neutre.

Il y avait eu un pourcentage important d'échecs dans la mise en œuvre de ce conditionnement, mais ce n'était pas un problème pour ses organisateurs qui savaient comment se débarrasser des réfractaires. Pourtant, certaines informations avaient transpiré dans la presse quant aux travaux menés secrètement par la C.I.A. Les activités du MK-Ultra avaient alors été abandonnées au profit du *Monarch Program* beaucoup plus efficace et gardé secret pendant plus de vingt ans. Il ne s'agissait plus seulement de fabriquer des assassins déclenchables à volonté, mais aussi de former des individus capables de s'infiltrer dans tous les milieux, surtout ceux du gouvernement et de

l'armée.

Un département spécial de la C.I.A. produisait ainsi des centaines d'auxiliaires sous contrôle, aussi bien des agents de renseignement que des tueurs et des éléments féminins au service sexuel de personnalités politiques et militaires. Le « mode Alpha » était la base de la programmation qui se ramifiait ensuite en modes Bêta, Delta et Thêta, selon la spécialisation que l'on voulait obtenir.

Mais, là encore, il y avait eu quelques dérapages et plusieurs victimes du *Monarch Program* avaient retrouvé le souvenir de ce qu'on leur avait fait subir durant leur formation, généralement à la suite d'un accident ou d'un choc psychologique. Certains avaient été rapidement éliminés, d'autres s'étaient confiés à la presse qui s'était emparée de l'affaire. La C.I.A. et certains membres du gouvernement eurent tôt fait d'étouffer le scandale naissant, mais l'Exécuteur avait eu en main des documents confidentiels dont la lecture ne laissait nul doute sur les agissements sordides de l'Agence.

Il savait également que le département P3 Orion, une dépendance de la C.I.A. contrôlée par le *Council on Foreign Relations*, continuait de produire en série des agents programmés en utilisant une technique de contrôle mental par ondes modulées à très basses fréquences, voisines des ondes cérébrales, agissant directement sur les centres nerveux. Cette méthodologie hyper sophistiquée était à la base même de la création d'armes psychotroniques testées depuis plusieurs années et qu'utilisaient à présent les troupes secrètes du Fencen.

Bolan avait eu affaire à ce type d'armes dont il avait subi le rayonnement lors de son dernier blitz sur Washington. Durant quelques interminables secondes, il s'était cru perdu et n'avait dû sa survie qu'à ses réflexes de Combattant. Puis, au Nouveau-Mexique, il avait trouvé sur sa route un agent noir du Fencen, une fille qui se faisait passer pour une déléguée de la *Defense Intelligence Agency* dont elle avait pris la place. Il n'avait compris que sur le tard qu'il s'agissait d'un « sujet » programmé par l'agence de Langley et, là encore, s'en était tiré d'extrême justesse.

Il comprenait maintenant qui était Muriel Dixon, mais il lui restait à découvrir le rôle précis qu'elle jouait dans cette sinistre affaire où les services de renseignement s'entremêlaient avec les satanistes et autres esprits dérangés.

— Vous ne paraissez pas convaincu de l'influence de ces individus et de l'impact qu'ils ont sur le gouvernement, remarqua Callaway, tandis que Bolan réfléchissait.

— Vous parlez des satanistes ? répliqua ce dernier avec un vague sourire.

— D'eux et des Lucifériens, ce qui revient au même.

— Mon optique est simplement différente de la vôtre. Mais je suis

parfaitement conscient que ces détraqués jouent un rôle plus qu'important dans les coulisses et que certains d'entre eux n'hésitent pas à tuer pour maintenir leur pouvoir occulte ou simplement pour assouvir leurs besoins morbides. J'ai lu *Doctrines secrètes* d'Helena Blavatsky et aussi plusieurs articles publiés par son groupe de presse *Lucifer Trust* qui a été rebaptisé en *Lucis Press Limited* par Alice Bailey en 1922. C'est particulièrement édifiant. Quand on sait que l'actuel Lucis Trust siège à l'ONU en tant qu'organisation conseillère dans les relations avec les pays membres, on a une idée assez précise des connexions entre tous ces organismes occultes et les décisions majeures qui pourrissent le monde depuis tant d'années.

— Comme vous dites, oui... d'autant plus que cette soi-disant organisation est directement parrainée par l'ordre *Skull and Bones* qui n'est rien d'autre qu'une secte issue de Yale, dont les membres font tous partie de l'establishment.

Bolan alluma une cigarette et objecta :

— Mais ces givrés ne sont pas la cause. Seulement une conséquence.

— Je ne prétends pas que ce sont eux qui tirent les ficelles depuis le sommet invisible, et ne croyez pas que je sois obnubilé par des années de recherches sur la question. Ce ne sont que des déments qui profitent du mécanisme, mais ils font cependant partie de la coalition secrète. Tout en haut, il y a des êtres qui décident.

Tirant de sa poche un billet d'un dollar, Callaway le posa sur la table basse et le lissa de sa main.

— Avez-vous déjà examiné ceci avec attention ? demanda-t-il.

— Vous voulez parler des symboles qu'on trouve sur ce billet ?

— C'en est rempli.

— J'ai eu cette curiosité, oui.

— Malheureusement, ce n'est pas très révélateur pour la plupart des gens. Ce sont à la fois des signes de reconnaissance et des sceaux, les marques d'une autorité suprême qui n'est pourtant pas celle de notre gouvernement. Ces symboles ne figurent que sur le billet d'un dollar et aucune autre monnaie dans le monde ne présente l'un de ces indices. Remarquez tout d'abord la pyramide tronquée et ses treize degrés, avec un pyramidon nettement séparé paraissant flotter au-dessus et comportant l'œil dont nous parlions tout à l'heure.

— L'œil d'Horus, sourit Bolan, le dieu Faucon ?...

— Oui. L'œil qui voit tout, qui a toute connaissance des choses et des vivants. Dans l'antiquité égyptienne, il symbolisait l'acuité implacable du regard à qui rien ne peut échapper, veillant sur la stricte application des lois et rites des dieux.

— Les francs-maçons ont aussi ce symbole, fit remarquer le Guerrier.

— C'est exact. Il y a des siècles que de nombreuses loges maçonniques ont été infiltrées. Mais continuons... Dans la bannière qui

se trouve juste en dessous, on peut lire *Novus Ordo Seclorum*, nouvel ordre des siècles, que l'on peut actualiser par Nouvel Ordre Mondial, et une date est indiquée en chiffres romains à la base de la pyramide : 1776. Ceux qui ont étudié notre histoire savent qu'il s'agit de la proclamation d'indépendance des Etats-Unis. Mais cette date précise indique aussi la fondation de la secte des Illuminés de Bavière, en Allemagne, par un certain Adam Weishaupt, avec le fric de banquiers internationaux. Tout était déjà planifié à cette époque, on le comprend parfaitement quand on lit *Les Protocoles des Sages de Sion*. Bien que certains affirment que ce document secret est un faux, on y retrouve pratiquement tout ce qui se passe d'important dans le monde depuis qu'il a été découvert en 1777.

— J'ai eu ce texte en main. C'est une sorte de programme point par point.

— Exactement. On a cru cette secte décapitée par le gouvernement bavarois en 1785, mais il n'en est rien. Ils ont proliféré partout dans le monde jusqu'à nos jours sous l'appellation mystique *d'Illuminati*. Leur chiffre de reconnaissance était également le 13... Et que visait cette organisation secrète ? Ni plus ni moins que la prise totale de pouvoir et la planification de la fortune mondiale, par tous les moyens et quelles qu'en soient les conséquences pour l'humanité. Dans tous les événements dramatiques qui sont survenus ensuite, on retrouve les noms de ses adeptes ou de leurs descendants, depuis la révolution française, celle de 1917 en Russie, jusqu'aux guerres modernes. Il est inutile de dresser la liste de ces noms, on peut les découvrir facilement, surtout depuis qu'Internet existe... La banque mondiale leur appartient et ils utilisent comme bon leur semble les sommes colossales qui y transitent, ils contrôlent l'endettement qu'ils ont provoqué dans une multitude de pays, fabriquent des guerres ou des révolutions quand cela sert leurs intérêts et corrompent les chefs d'État qui ne leur sont pas encore acquis.

Le journaliste marqua une pose et fixa intensément son interlocuteur :

— Je suppose que vous êtes au courant ?

— Oui, fit Bolan, lui retournant son regard appuyé. Ce n'est pas la peine de me parler des treize familles régnantes symbolisées par les treize degrés de la pyramide, ni du petit hibou bien planqué en haut et à droite du billet, et qu'on retrouve sous la forme d'une statue de treize mètres de haut au Bohemian Grove, en Californie.

— Le dieu Moloch, répliqua Callaway en esquissant un sourire crispé. Il rempocha le billet et commenta :

— Tout y est inscrit pour celui qui sait interpréter ces signes.

— Vous pensez donc que ce sont ces illuminés qui tirent les ficelles ?

— Non, du moins pas depuis le sommet. La saloperie a des origines

lointaines. Au temps du paganisme, chez les Phéniciens et les Cananéens, Baal Zebuth et Moloch étaient les deux divinités qui régnaient sur le monde. D'après la légende, ils étaient alliés à Lucifer que l'on nomme aussi Satan ou le démon suprême. C'est ce que racontent les écritures. De nos jours, ça peut passer pour de la foutaise, et pourtant... On peut difficilement imaginer le nombre de sectes lucifériennes ou sataniques qui existent à notre époque. L'ennui, c'est que la Constitution américaine protège la liberté de confession. Tant qu'un crime n'est pas reconnu comme tel, aucune intervention officielle n'est possible, et ces salopards s'y entendent pour agir en douce... Avez-vous entendu parler de Ted Gunderson ?

— Cet ancien chef de département du F.B.I. ?

— Oui. Dans les années 80, il dirigeait l'antenne fédérale de Californie et avait huit cents agents sous ses ordres.

— Hal m'en a parlé. D'après lui, il y aurait en Amérique plus de trois millions de pratiquants du satanisme.

— Je confirme le chiffre, bien qu'il ait vraisemblablement augmenté. Gunderson n'a rien d'un plaisantin, mais son rapport sur la question n'a pas été pris au sérieux. En fait, des pressions ont joué dans les coulisses. Il a donc démissionné du Bureau fédéral et s'est établi à son compte en tant que consultant en sécurité. Je l'ai rencontré et je suis resté en liaison avec lui. Il m'a certifié que près de soixante mille personnes sont sacrifiées chaque année par ces ordures, surtout des gosses. Il a longuement enquêté sur les réseaux clandestins impliquant le trafic des stupés, la pédophilie, les enlèvements organisés d'enfants et la corruption politique. Toutes ces activités criminelles se rejoignent et désignent à la fois la mafia, la C.I.A. et les sectes sataniques. L'imbrication est telle qu'il est devenu presque impossible de faire la différence entre un chef mafieux, un politicard marron et un adepte du luciférisme. La société est dans la merde, Striker.

L'Exécuteur en était convaincu depuis longtemps. Il avait conscience que la guerre qu'il menait contre le Crime Organisé n'était qu'une goutte d'eau dans une mare putride où grenouillaient d'infectes créatures toujours prêtes à dévorer des proies faciles. Mais il pensait que son action était utile à la société des honnêtes gens. Des hommes tels que Jack Grimaldi, Harold Brognola, Frank Vitali et bien d'autres de ses amis, le soutenaient à leur manière. Ils disaient entre eux qu'il aurait fallu des centaines, des milliers de Mack Bolan pour venir à bout de la racaille qui avait envahi le monde.

CHAPITRE VIII

Callaway enchaîna :

— Pratiquement toutes les agences gouvernementales sont infiltrées par ces déments. Leur influence s'étend au monde entier. Ils occupent aussi des postes privilégiés au gouvernement. Quant à la mafia, c'est un terrain de prédilection pour ces types. La L.C.I. était déjà implantée à Chicago, à l'époque d'Al Capone et de Lucky Lucciano qui en ont fait tous deux partie. Ces gens-là, certes, sont des dérangés mentaux, mais ils n'en sont pas moins intelligents et puissamment outillés pour fasciner et exercer une domination incroyable sur les masses. Savez-vous comment ils présentent les choses à leurs disciples ?

— Ils prétendent que le diable est le vrai dieu ? ricana l'Exécuteur.

— C'est exactement ça ! Pour eux, Satan est considéré comme le juste persécuté par Dieu parce qu'il détient la vérité. Ses adeptes sont donc tenus de combattre Dieu pour faire triompher Satan en violant les préceptes divins. On en rigolerait si ce n'était aussi sinistre. Ils doivent faire preuve d'immoralisme, répandre le sang, symbole de vie, et le sperme, symbole de vie non encore créée. Ces types tiennent Satan pour un frère, ou un père, parce qu'il est pour eux le premier des réprouvés. Ça, c'est la croyance qu'ils affichent, et quand on parle de faire couler le sang, les gens pensent généralement aux immolations de poulets ou de moutons, à la macumba et autres séances de pseudo magie noire. Ça va infiniment plus loin. L'assassinat rituel peut sembler n'être qu'une perversion malade, un acte passager accompli sous l'emprise de la folie. Rien n'est plus faux. D'après les investigations de Gunderson et des témoignages de gens qui leur ont échappé, les satanistes immolent leurs victimes pour se repaître de leur énergie. Ça paraît insensé pour ceux qui ne sont pas informés des faits, mais ce sont les convictions de ces dingues. Ils continuent depuis des siècles d'assassiner des hommes, des femmes et surtout des enfants à l'occasion de cérémonies secrètes. Le viol et l'égorgement font partie de ces célébrations démoniaques auxquelles ils font participer les nouveaux adeptes afin de provoquer chez eux un choc psychologique et s'en faire des complices indéfectibles.

Callaway fit une moue écœurée et enchaîna :

— Si vous connaissiez tous les personnages célèbres de notre pays qui sont membre de l'église de Lucifer, vous tomberiez sur le cul.

Bolan l'observa un instant, puis questionna abruptement :

— Qui, d'après vous, occupe le pyramidon ?

Le journaliste eut un petit rire amer.

— Voyons les choses différemment. Imaginez un instant que le monde est dirigé par un petit nombre d'êtres malfaisants qui n'ont rien d'humain et qui ne se montrent jamais...

— Des démons ? sourit Bolan.

— Appelons-les n'importe comment. Démons, trolls, dieux, aliens, peu importe, ce n'est qu'une fiction. Comment croyez-vous qu'ils puissent régner sur près de sept milliards d'individus ?

— À travers des chefs d'État ou des militaires, consentants ou manipulés à leur insu.

— C'est ce qui vient tout de suite à l'esprit. S'ils ne sont que quelques dizaines ou quelques centaines, ils ne peuvent agir en direct. On pourrait imaginer aussi qu'ils ont un aspect tellement monstrueux qu'ils si on les apercevait, ils se feraient immédiatement lyncher par les gens normaux. Donc, ils se cachent pour échapper au danger.

— Dans votre hypothèse d'un petit nombre, intervint Bolan, et s'ils ne sont pas humains, ils pourraient être en possession d'armes bien supérieures aux nôtres et s'en servir pour nous liquider.

— Admettons qu'ils aient besoin des humains comme d'un immense troupeau, ou d'esclaves ignorant tout de leur présence. Dans ce cas, ils doivent exercer un contrôle permanent sur la masse globale tout en l'orientant régulièrement dans le sens qui leur convient. Peut-être aussi n'ont-ils pas ces armes dont vous parlez, mais des connaissances bien supérieures aux nôtres qui leur permettent de manipuler en douce les dirigeants des nations. Entre parenthèses, ce genre d'armes existe, l'industrie militaire en fabrique qui sont capables de tuer à des distances inimaginables ou d'agir directement sur le cerveau.

— J'en sais quelque chose, grogna Bolan. Mais revenez à vos... aliens.

— Oui, mettons-nous un instant à leur place. Comment imaginerions-nous de manipuler des chefs d'État sans leur apparaître ? Le plus simple est de les absorber en les captant à travers des organisations soi-disant ésotériques incluant la promesse d'une initiation, d'un enseignement magique, donc d'un accroissement de pouvoir. Prenons pour exemple, parmi tant d'autres, l'église de scientologie, et nous voyons que ça fonctionne à merveille ! De très nombreuses personnalités comptent parmi les adeptes de la dianétique... Les sectes sataniques sont plus discrètes mais infiniment plus redoutables. Dans ce contexte hypothétique, seuls les adeptes au top niveau sont en contact avec ces occupants du pyramidon, ils en

reçoivent des directives et bénéficient d'une situation hautement privilégiée... Quand on parle du pyramidon, ce n'est évidemment qu'une image, un symbole.

Callaway se tut, piocha une cigarette dans le coffret sur la table et fit claquer un briquet.

— La théorie vous paraît-elle tenir debout ? fit-il, souriant ironiquement avant d'allumer sa cigarette.

— Pourquoi pas ? rétorqua l'Exécuteur. Mais, vous l'avez dit, ce n'est qu'une fiction.

— Oui. L'ennui, c'est que toutes les horreurs qui se produisent depuis bien longtemps sur notre planète correspondent beaucoup trop à cette fiction. Et ce qui n'est en rien une hypothèse, c'est le fait certain que quatre-vingt-dix pour cent des richesses et des ressources du monde se trouvent concentrées entre les mains de deux ou trois cents individus qui décident de la façon dont les autres doivent vivre, survivre ou mourir. Je ne suis heureusement pas le seul à avoir cette conviction, sinon je douterais de moi-même. La plupart de mes correspondants sont arrivés aux mêmes conclusions. Il ne s'agit pas de rêveurs, mais de gens qui ont étudié l'histoire en profondeur. Certains d'entre eux sont des agrégés qui professent dans les universités. Tous ont cherché pendant longtemps à comprendre comment on nous berne et qui dirige la machine infernale par l'intermédiaire des marionnettes au pouvoir.

— Avez-vous découvert ces personnages invisibles ?

— Pas encore, mais je suis certain qu'ils existent, je les serre de près. Nous en sommes tous les deux au même point, n'est-ce pas ?

— Je ne cours pas après des entités invisibles, releva Bolan.

— Mais vous les cherchez.

— Disons que je n'utilise pas les mêmes mots. Je crois en la vie, à sa magie de tous les jours, à tout ce qu'elle pourrait apporter de bon s'il n'y avait pas autant de cannibales toujours prêts à bouffer l'humanité.

— Et vous vous efforcez de liquider ces cannibales.

— Oui. Tant que je tiendrai debout. Je ne suis pas un psychiatre qui cherche à comprendre ce qui conduit certains à pourrir la société. Quand j'ai identifié une cible, je la localise et je la détruis, c'est tout ce que je peux faire. Ceux qui ont planifié cette saloperie à Chicago font partie de mes objectifs, à quelque niveau qu'ils soient.

— Vous avez raison, nous n'avons pas la même façon de voir les choses, mais les idées sont les mêmes. Il suffit d'ouvrir les yeux pour comprendre que les événements actuels ne sont pas le fait du hasard. Ni d'Al-Qaïda. Comment comptez-vous intervenir ?

— J'ai plusieurs cibles en vue.

— Je vois. Mais le temps passe très vite.

— Il me reste une demi-journée et la nuit entière.

Les yeux de Callaway brillèrent d'un éclat électrique. Il prit un stylo

et une feuille de papier sur laquelle il se mit à inscrire des noms, des annotations et des chiffres, passa quelques minutes à remplir la page.

— J'espère que ça vous aidera, dit-il en tendant le feuillet que Bolan empocha. Certains de ces types sont extrêmement dangereux. Les deux premiers sont des barbouzes de la C.I.A. malgré les postes importants qu'ils occupent à la préfecture, et ils disposent d'équipes de tueurs. Ils sont tous plus ou moins rattachés à la L.C.I. et à *Cosa Nostra*.

— J'en tiendrai compte, répondit Bolan en se levant du canapé.

— Dommage que mes jambes ne puissent plus me supporter, j'aimerais pouvoir vous accompagner.

— J'essaierai de vous tenir au courant.

— Bon Dieu, j'y compte bien !

— Si je survis à Chicago.

— Vous survivez depuis très longtemps. On peut même dire que vous faites mentir les probabilités les plus optimistes. Comment faites-vous pour tenir ?

— Je m'accroche.

— Ce n'est sûrement pas suffisant, il y a autre chose.

— Une question d'entraînement, sans doute. Bouffer du cannibale me maintient en forme.

Le journaliste eut un rire bref.

— Faites quand même gaffe, heu... Bolan. Et bonne chance !

— Merci.

Une émotion intense passa dans son regard lorsqu'ils se serrèrent la main. Puis l'Exécuteur tourna les talons et quitta la demeure, adressant au passage un petit signe de tête au garde du corps adossé contre la façade. Le moteur de la Supra ronronna et les portes d'acier coulissèrent au bout de l'allée.

Il ne s'était écoulé qu'une demi-heure depuis l'arrivée de l'Exécuteur, mais il avait l'impression d'avoir passé dix fois ce temps. Callaway était un type rare. Malgré la perte de l'usage de ses jambes, il continuait ses activités dans cette maison qu'il avait aménagée en une sorte de temple de la recherche et de l'information. Il y rédigeait des articles qu'il publiait sur le web, s'efforçant de faire passer en clair ce que la censure n'autorisait pas aux médias assujettis à un système sous contrôle. Un combat immobile mais efficace qu'il menait à sa manière.

L'Exécuteur, lui, avait un autre combat à poursuivre sans délai s'il voulait avoir quelque chance de sauver d'innocentes vies humaines.

Il venait de franchir Elk Grove Village en direction de DuPage Airport quand il reçut un appel sur son portable.

— L'affaire a déjà transpiré, annonça Grimaldi. Faut s'attendre à la grosse pagaille.

— Éclaire-moi.

— La chaîne C.B.S. vient d'annoncer que la Sears Tower est menacée

par un attentat terroriste. Officiellement, on désigne Al-Qaïda. Je me demande qui a pu leur balancer l'information.

— Jim Norton s'est renseigné ?

— Je ne sais pas s'il est déjà au courant, il est parti il y a une demi-heure pour aller questionner les flics locaux qui ont découvert les charges de C-4. Peut-être C.B.S. a-t-elle reçu le fameux e-mail.

— Possible. Mais la fuite peut venir de n'importe quel flic ayant participé aux fouilles, la nuit dernière. En tout cas, maintenant, on peut être certain que l'opération était planifiée pour avoir un max de publicité.

— Ouais. L'information va automatiquement être reprise par les autres médias. On dirait qu'ils veulent faire bouger beaucoup de monde. On peut s'attendre à une sacrée panique, l'ordre d'évacuer la Sears Tower a déjà été donné... Où en es-tu ?

— Pas très loin de chez Satan, ricana Bolan.

— File-lui une bastos de ma part.

— Fais plutôt des prières, Jack, ça m'aidera peut-être.

— Qu'est-ce que tu as découvert ?

— Washington est plus que probablement impliqué dans l'opération.

— Tu veux dire, la Maison-Blanche ?

— Certains de ses éléments, sans aucun doute. La C.I.A., la N.S.A. et le toutim aussi. Et quand on sait que ces gus occupent des positions clés au Pentagone, on peut se faire du mouron.

— Mais, bon Dieu ! Qu'est-ce qu'ils ont en tête ?

— Toujours la même chose, ils n'ont jamais assez de pouvoir.

— Ouais... Ils auraient donc besoin d'un gros prétexte bien saignant...

— C'est devenu un schéma classique.

— Comme pour l'Irak ?

— L'Irak et l'Afghanistan ne leur suffisent pas, ils ont un appétit d'ogre.

— Oui, je vois. Tu penses toujours que ce message sur le web est une arnaque, un camouflage pour une autre dégueulasserie ?

— C'est de plus en plus évident.

— Au fait, tu as vu le barbouilleur ?

— Oui. Allongé par terre. Définitivement.

— Donc, c'est chou blanc de ce côté-là ?

— Non, je pense être en mesure de remonter la piste. À plus tard, Jack.

— Ne me laisse pas sans nouvelles.

— Ne m'appelle pas, c'est moi qui te contacterai.

— O.K. Fais gaffe.

Bolan coupa la communication et rempocha le téléphone G.S.M. Les événements s'accéléraient, il n'y avait pas un instant à perdre.

CHAPITRE IX

En quittant Callaway, l'Exécuteur avait d'abord eu l'intention de retourner à DuPage Airport afin d'étudier les fichiers contenus dans le P.C. portable d'Aleister Blum. L'accès en était protégé par un mot de passe qu'il pouvait faire sauter à l'aide des installations électroniques du TACOM. Mais il décida qu'il était plus urgent de se rendre à Elmhurst pour y rencontrer un certain Danny Chancellor, un homme important dans l'organisation criminelle de l'État d'Illinois et qui, aussi, cultivait des liens étroits avec la *Central Intelligence Agency*.

C'était samedi. Le Guerrier espérait le trouver chez lui. D'après les indications écrites de Callaway, Chancellor réglait la plupart de ses affaires dans sa maison d'Elmhurst, une belle propriété dans la banlieue ouest où il organisait aussi de fastueuses réceptions pour ses amis huppés, généralement en fin de semaine.

Bolan eut un rire silencieux. Allait-il débarquer en plein cocktail mondain ? Il se doutait de la qualité des individus qu'il risquait de trouver sur place, des *mobsters* et des barbouzes, peut-être aussi de grosses légumes de Chicago vendues au Crime Organisé. Machinalement, il caressa la crosse du Beretta 93-R niché sous son aisselle gauche. Un carton d'invitation sans équivoque.

Elmhurst n'était qu'à une douzaine de kilomètres. En prenant l'Expressway 83, l'Exécuteur y serait en moins d'un quart d'heure. Ce délai lui permit de réfléchir brièvement aux derniers événements.

Muriel Dixon était donc une « Barbie », selon le terme couramment utilisé par les dirigeants du département P3 Orion. Mais c'était aussi une tueuse. Pour Bolan, il ne faisait nul doute, à présent, qu'elle avait proprement rectifié Aleister Blum selon une consigne programmée dans son esprit et qui incluait l'amnésie immédiate des faits. Il comprenait à présent son bizarre détachement et son air égaré, lorsqu'il l'avait surprise dans l'atelier du peintre. Il l'avait crue droguée. En fait, elle se trouvait alors dans un état transitoire, une sorte de confusion mentale préluant à un retour à la normale.

Les rapports confidentiels que Bolan avait ponctionnés dans la banque de données informatiques de la C.I.A. expliquaient le

phénomène en détail. La technique était maintenant très au point, mais les spécialistes de Langley continuaient d'expérimenter leurs travaux sur des cobayes humains, consignait point par point les résultats obtenus et les commentant avec force détails.

Muriel Dixon, alias Brenda Kaiser, n'était qu'un pion secrètement manipulé, comme de nombreux autres, dans le cadre d'une opération de mainmise sur un maximum de responsables internationaux aux niveaux les plus élevés.

Quelques années plus tôt, Bolan était bien loin d'imaginer qu'un tel complot fût possible mais, hélas, il devait se rendre à l'évidence. Une récente information concordait avec ce qu'il soupçonnait depuis quelque temps : un secrétaire d'État américain n'avait-il pas obtenu de la C.I.A. d'échafauder un scénario prévoyant une prise de contrôle total du pays par l'armée, avant 2012 ? L'initiative était en apparence motivée par la crainte des attentats terroristes, et le scénario incluait une extension au Moyen-Orient et à plusieurs pays de l'Est. Un putsch, en fait, à l'échelle mondiale.

Les marionnettistes avaient-ils décidé d'accélérer la mise en œuvre du plan, à partir d'un nouvel attentat à Chicago ? La destruction de la Sears Tower ou de n'importe quel édifice occupé par des victimes potentielles pouvait représenter le prétexte à une telle action. C'était dément, monstrueux, mais le gouvernement de la nation « la plus démocratique du monde » avait fait ses preuves dans ce domaine.

Pour l'instant, l'Exécuteur ne pouvait que remonter la piste à travers les individus dont il possédait les noms, les coordonnées et les implications probables dans la conjuration. Durant quelques instants, il s'était senti dépassé par l'ampleur de ce qu'il entrevoyait, une nouvelle et sanglante horreur d'une dimension encore jamais égalée. Parviendrait-il à repérer à temps ceux dont les mains étaient déjà crochées sur les leviers de commande, prêts à déclencher l'holocauste ? La tâche lui paraissait quasiment impossible en aussi peu de temps.

Mais il avait fait taire ces pensées funestes et son esprit de combattant avait repris le dessus. Il ferait tout ce qu'il pourrait, jusqu'au bout de ses forces. Ainsi qu'il l'avait dit à Callaway, il ne courait pas après des entités invisibles. Ses cibles étaient bien réelles. Elles faisaient partie d'un monde pourri sur lequel régnaient la rapacité et la démente.

Un passage à basse vitesse devant la propriété de Chancellor lui donna un aperçu de la situation. Il n'y avait que trois véhicules en stationnement sur une aire asphaltée devant la maison, une Mercedes 500, une Ford et un 4 x 4 Pajero. Ce n'était donc pas jour de festivités. Les événements y étaient sans doute pour quelque chose...

Il gara la Supra un peu plus loin et s'avança jusqu'à la grille d'entrée, avisant une armoire à glaces en costard qui venait de se planter

derrière les vantaux en fer forgé.

— Annoncez-moi à Chancellor, lâcha-t-il abruptement.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ? fit l'autre, sur ses gardes.

— Ça ne te regarde pas. Dis-lui que Loney Miles a un message urgent pour lui.

Loney Miles était l'un des noms figurant sur la liste de l'Exécuteur.

— Pourquoi vous lui téléphonez pas ?

Le regard d'acier de Bolan se planta dans les yeux délavés du malabar.

— Tu n'as sans doute pas entendu parler des écoutes téléphoniques ? On est en pleine alerte.

L'autre grogna, puis hocha la tête, releva un pan de sa veste et décrocha un walkie-talkie de sa ceinture, laissant voir aussi la crosse d'un automatique sous son aisselle.

— Ray, lança-t-il dans l'appareil, c'est Nike. Y a un type en bas qui veut voir le boss. Un certain...

Fixant de nouveau le visiteur, il questionna :

— Comment vous vous appelez, déjà ?

— Frankie. Dis-lui que c'est de la part de Loney Miles.

— Ouais...

Il rapprocha la radio de sa bouche.

— Ray ?

— J't'écoute.

— Il s'appelle Frankie et il dit que c'est de la part de monsieur Miles.

— Bon, attends, répondit la voix dans la radio, je vois ça avec le patron.

Pendant le bref dialogue, l'Exécuteur avait noté la présence d'un second garde qui s'était un instant démasqué d'un angle de la bâtisse. Après un coup d'œil à la scène, le type s'était éclipsé.

Une vingtaine de secondes plus tard, la radio annonça :

— Ça va, Nike, tu peux le faire entrer. Je suis en haut, au premier.

— O.K.

Il y eut un bruit de gâche électrique et un battant de la grille s'entrebâilla. Bolan s'introduisit dans les lieux.

— Suivez-moi, lâcha le porte-flingue, marchant déjà vers le perron.

Ils l'avaient presque atteint lorsque le gus s'arrêta et se retourna en interrogeant :

— Dites, vous êtes armé ? Vous...

Le reste de sa phrase se bloqua dans sa gorge. Il venait d'apercevoir le mufle sinistre du Beretta qui lui cracha ensuite une ogive silencieuse à la face. Mort instantanément, il s'affaissa d'une masse tandis que l'Exécuteur s'élançait déjà vers l'extrémité de la façade qu'il contourna.

Le deuxième garde était en train d'allumer une cigarette quand il eut conscience d'une présence, pivota et ses yeux s'agrandirent. Il tenta de

saisir l'arme qu'il portait dans un étui de ceinture, mais son geste ne fut qu'une ébauche. Atteint en plein front, il mourut sans bruit et s'allongea lentement sur sa pelouse.

Faisant rapidement le tour de la grande maison carrée, Bolan en inspecta les abords, prêt à supprimer toute nouvelle résistance, mais ne découvrit pas d'autre sentinelle, et il rejoignit le perron.

La porte d'entrée pivota sous sa poussée, lui donnant accès à un hall carrelé au fond duquel s'amorçait un escalier. Un instant plus tard, il déboucha sur un palier où un grand type maigre se tenait debout contre le mur, un walkie-talkie à la main, attendant visiblement le visiteur.

— Frankie ? fit ce dernier avec un sourire ambigu.

— Oui. Où est Danny ? interrogea Bolan.

— Dans son bureau, mais il veut que vous l'attendiez dans le petit salon, au fond.

— Il est en réunion ?

— Ouais.

— Tu es au courant ?

— De quoi ?

— Ne me dis pas que personne ici ne regarde la télé.

— Je ne vois pas ce que...

— Renseigne-toi. Bon, tu me montres la salle d'attente ?

— Bien sûr, Frankie. Suivez-moi.

S'avançant dans un couloir, le type s'arrêta bientôt devant une porte qu'il ouvrit sur un petit salon cossu et s'effaça pour laisser entrer l'arrivant.

— Voilà... Heu... dites, de quoi est-ce que je devrais être au courant ?

Bolan éluda :

— Combien êtes-vous pour assurer la sécurité ?

— Pourquoi ? Quel est le problème ?

— Réponds !

— Hé ben... Trois. Nike et Sam, en bas, plus moi.

— C'est pas suffisant.

— Mais pourquoi, bon Dieu ? On n'est pas des débutants.

— Tu es avec qui, Kloske ?

Le *mobster* hésita, manifestement gêné.

— Heu... ouais... Il est en ce moment avec monsieur Danny.

— Et qui encore ?

— Je peux pas vous le dire. Vous comprenez, Frankie, on m'a...

— Ça ira comme ça, rétorqua froidement l'Exécuteur, lui logeant aussitôt une pastille de 9 mm dans la tête.

Le Beretta était apparu en un éclair dans sa main et le corps sans vie était encore debout lorsqu'il replaça l'arme dans son holster. L'attrapant ensuite par un pan de sa veste, il le tira à l'intérieur du

salon qu'il quitta sans plus attendre en refermant la porte.

Lorsqu'il avait demandé à Ray où était Danny Chancellor, il avait remarqué son coup d'œil machinal vers le second couloir partant du palier. Le bureau du boss était donc dans l'aile droite de la bâtisse. Il visita rapidement l'autre aile mais ne trouva que des pièces inoccupées. Ce fut pareil au rez-de-chaussée qu'il explora rapidement, examinant deux grands salons luxueux ainsi qu'une véranda suivie d'un patio, sur l'arrière de la maison, qu'il avait remarqués en en faisant le tour.

Remontant à l'étage, il eut conscience d'une discrète odeur imprégnant l'air, un parfum léger qu'il avait déjà senti, mais pas seulement dans cette demeure.

Il tendit l'oreille en parvenant au bout du couloir, perçut un bruit ténu de conversation filtrant à travers une porte de bois massif. Plusieurs personnes se donnaient la réplique, parfois assez vivement, mais le battant étant vraisemblablement capitonné, les paroles restaient incompréhensibles.

Il n'y avait plus une seconde à perdre. Ne sachant pas si la porte était verrouillée de l'intérieur, il tira en rafale trois balles dans le mécanisme d'ouverture et repoussa le battant d'un violent coup d'épaule.

— ... il va falloir la neutraliser, Nat, disait avec véhémence l'un des hommes présents dans la pièce, s'adressant à un autre qui le regardait fixement. Il faut que tu...

Puis le silence s'appesantit brutalement sur les lieux. Des visages stupéfaits se tournèrent vers l'entrée, fixant la grande silhouette menaçante qui venait de s'y découper.

Un homme massif engoncé dans un fauteuil plongea vivement la main sous sa veste, dans un geste irréfléchi. Sa face taurine s'agrémenta immédiatement d'un troisième œil sanglant, tandis qu'une partie de sa cervelle giclait sur le mur derrière lui. Du sang dégouлина sur son nez et ses joues.

C'était une grande et luxueuse pièce décorée de tableaux de maîtres et garnie de meubles coûteux, abritant une brochette de personnages des plus disparates. L'homme qui se tenait derrière un bureau en acajou s'était subitement statufié, les yeux agrandis par la stupeur et l'incompréhension. Il était de taille moyenne, la cinquantaine environ, avec un visage buriné et des cheveux grisonnants. Le maître des lieux, sans aucun doute.

Celui qui s'appuyait des fesses sur l'accoudoir d'un fauteuil n'était autre que Lester Kloske, le tueur à gages employé régulièrement par *Cosa Nostra*, et que l'Exécuteur avait aperçu dans la matinée à l'aéroport O'Hare. À côté de lui, assis sur un canapé, un autre personnage regardait fixement l'intrus de ses yeux charbonneux profondément enfoncés dans les orbites. Il avait un visage en lame de couteau, des lèvres minces et des oreilles effilées. Lui ne manifestait

apparemment aucun étonnement, comme s'il était complètement étranger à la scène. D'après la description, il s'agissait vraisemblablement de Henri Nathanson, un ancien agent du Mossad relié depuis quelques années à la C.I.A. Un adepte de la L.C.I., aussi.

Assis un peu à l'écart, un homme vêtu d'un costume impeccable, en revanche, manifestait un ahurissement craintif. Ses lèvres charnues tremblaient et ses yeux cillaient par à-coups nerveux derrière ses lunettes. Bolan le reconnut pour avoir déjà vu sa photo dans la presse. Il s'appelait Ronald Ranfeld et avait été secrétaire d'État à la Défense quelques années plus tôt.

Il y avait une sixième personne présente dans cette étonnante assemblée. Celle-ci était assise inconfortablement sur une chaise, au fond du bureau, le buste raide et les jambes serrées l'une contre l'autre. Muriel Dixon avait ce même air inconsistant que l'Exécuteur avait pu observer lors de leur première rencontre. Elle semblait planer dans un autre monde, son petit sac à main rouge sur les genoux.

Kloske eut un imperceptible mouvement pour se décoller du fauteuil, tandis que ses paupières s'abaissaient.

— Tu veux tenter ta chance ? lui demanda Bolan d'un ton glacial.

Sous son apparence de dandy nonchalant, Lester Kloske était rapide et plus vicieux qu'un serpent.

CHAPITRE X

Les lèvres du tueur à gages esquissèrent un sourire bizarre. Ses yeux se levèrent en direction de son adversaire.

— Tu as cinq secondes pour te décider, dit encore Bolan.

— Et après ?

— Fais ton choix.

— Tu vas me tirer dessus ? ricana Kloske.

— Mais qu'est-ce que tout cela signifie ? s'exclama soudain Chancellor d'une voix qui coinçait. Vous êtes... Frankie ?

— Non, je ne suis pas Frankie.

— Qui êtes-vous donc ? Savez-vous que vous venez d'assassiner un agent du gouvernement ?

— Un agent pourri...

— Vous êtes complètement fou !

— C'est Bolan, lança Kloske d'un ton théâtral.

— Qui ? s'exclama l'ex-ministre.

— La grande pute.

— Je voudrais bien qu'on m'explique la situation ! gémit Chancellor d'une voix détimbrée. Où sont tes hommes, Lester ?

— Je les ai refroidis, laissa tomber l'Exécuteur.

Les visages se figèrent dans une expression de terreur. Pendant quelques secondes, les respirations s'arrêtèrent. Puis il y eut un bruit de toux nerveuse.

— De quel droit vous êtes-vous introduit ici ? Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Ce fut à cet instant que Kloske joua son va-tout, pensant peut-être que l'intervention de Chancellor faisait diversion. Depuis quelques secondes, ses lèvres étaient figées dans un sourire ambigu et sa main s'était lentement glissée sous sa veste, au niveau de la ceinture. Il l'en retira avec la rapidité d'un cobra qui attaque, mais ce ne fut pas suffisant. Les autres n'entendirent qu'un infime chuintement rauque tandis que son front s'étoilait. Le silencieux du Beretta 93-R avait presque totalement absorbé la détonation.

De nouveau, un mortel silence s'installa dans la pièce tandis que le

buteur basculait dans le fauteuil contre lequel il s'était appuyé.

— Y a-t-il d'autres volontaires ? cracha Bolan.

Les yeux agrandis, la lèvre inférieure pendante, Chancellor fixait le cadavre de Kloske. L'homme qu'il avait appelé Nat paraissait statufié sur son siège, tendu et le regard haineux, muet comme une huître. Ce fut l'ancien secrétaire d'État qui ânonna quelques mots après avoir inspiré nerveusement :

— Vous ignorez sans doute... qui je suis. Vous devriez...

— Je sais qui vous êtes, le coupa sèchement Bolan. Une ordures politicarde qui a joué un rôle de tout premier plan dans le trafic des stupés. Vous et vos potes haut placés, vous avez subventionné la prolifération de la culture du pavot en Afghanistan et vous avez contrôlé l'arrivée massive d'héroïne aux U.S.A., quand vous étiez ministre de la Défense. Vous avez utilisé le fric de la grosse combine pour alimenter vos projets dégueulasses en accord avec la C.I. A. Et j'en sais encore bien plus sur votre compte.

— Vous vous trompez ! clama Ranfeld d'une voix aiguë. Où êtes-vous allé chercher toutes ces histoires à la con ?

— Dans les poubelles du gouvernement. Ce n'est pas difficile, vos systèmes de sécurité sont des passoirs.

L'ancien ponton du Pentagone se tut et son visage se ferma. Muriel Dixon, elle, affichait toujours son air absent, au fond de la pièce.

Le regard arctique de l'Exécutif se posa sur Chancellor.

— Parle-moi de l'opération, dit-il. Quel est exactement l'objectif ?

— Je ne comprends pas de quoi vous voulez parler. Je ne...

Il s'interrompit net en voyant le canon du Beretta pivoter dans sa direction, entendit le cliquetis du chien qui se redressait. Il eut conscience que sa propre mort ne tenait qu'à une infime pression sur la détente et souffla :

— Dites-moi au moins ce que vous voulez !

— La Sears Tower, ça ne te dit rien ?

— Eh bien, je... J'ai entendu parler d'un attentat possible. Où voulez-vous en venir ?

Son regard se troubla. L'Exécutif eut la sensation quasiment physique que Nathanson pesait sur sa volonté, comme s'il cherchait à l'hypnotiser.

— Continue de jouer au con et tu seras le prochain à y passer. La Sears Tower n'est pas le vrai objectif. Je t'écoute.

— Tout cela est de la démente ! Voyons, réfléchissez un peu à...

Le Beretta émit de nouveau un petit crachotement et un gros cendrier en cristal explosa sur le bureau de Chancellor qui poussa un couinement aigu. Quelques débris l'avaient atteint au visage et des gouttes de sang apparurent sur son front et l'une de ses joues.

— Tu prendras la prochaine dans le nez. Quel est l'objectif ?

— Écoutez... Ce n'est pas à moi qu'il faut poser la question, quelqu'un est au courant de cette affaire...

— Qui ? Dépêche-toi.

Chancellor eut un petit bruit de bouche répugnant et son regard se porta un instant sur l'horloge accrochée au mur. Il attendait sans doute quelqu'un ou quelque chose. Peut-être du secours.

— Je ne pense pas que vous ayez entendu parler de lui. Il s'appelle Schweff, il est peut-être informé, lui.

— Tu veux dire Schwefferman ?

L'autre tressaillit et son visage se contracta. Bolan avait vu juste. Abie Schwefferman figurait sur la liste remise par Callaway.

— Oui, fit Chancellor. C'est un homme haut placé dans l'administration.

— C.I.A. Je suis au courant.

Chancellor se mordilla la lèvre inférieure et jeta un nouveau coup d'œil à l'horloge.

— Où est-il ?

— Je n'en sais rien, peut-être à l'église.

— Quelle église, celle des adorateurs du Veau d'or ? ricana l'Exécuteur.

— À la... la L.C.I.

— À cette heure ?

La pendule indiquait 17 h 30.

— Il y a une cérémonie particulière, un samedi sur quatre.

Le Guerrier eut un regard glacial pour l'être abject qui se tenait debout de l'autre côté du bureau, et qui espérait s'en tirer par quelques bribes d'information laborieusement lâchées. Chancellor n'était qu'une sinistre crapule malgré la situation qu'il occupait en tant que conseiller en finances. Depuis dix ans, il commerçait avec *Cosa Nostra* qui l'aidait à ruiner des entreprises qu'il rachetait pour des sommes dérisoires, renvoyant l'ascenseur aux *amici* en les introduisant auprès de ses relations à la C.I.A., pour monter avec eux de sordides combines. Mais il ne réalisait pas que des affaires véreuses. Il avait aussi du sang sur les mains par l'intermédiaire de ses copains mafiosi auxquels il lui arrivait de désigner ceux qui constituaient des obstacles à ses magouilles. Il avait aussi assassiné lui-même l'un de ses anciens associés après que les *amici* le lui eurent amené pieds et poings liés, s'arrangeant pour avoir un alibi en béton. Chancellor n'avait aucun état d'âme, sauf envers son ego, le fric et la jouissance étant son principal souci. Mais il n'était pas d'une grande importance dans l'Organisation de l'État d'Illinois. Seulement une sorte de plaque tournante dont se servaient les gros requins dans l'ombre.

L'Exécuteur pensait qu'il n'en tirerait rien d'autre, à part quelques détails mineurs.

— C'est tout ? dit-il d'une voix réfrigérante.

L'autre avait les lèvres pincées et retenait sa respiration.

— Je n'ai rien à voir avec cette histoire dont vous parlez... C'est insensé ! Que puis-je faire pour que vous me croyiez ?

— Rien, répliqua Bolan en caressant la détente du Beretta.

Le haut du visage de la crapule se disloqua dans un petit bruit affreux d'os pulvérisés. Il partit à la renverse dans son fauteuil qui grinça brièvement, sa tête ensanglantée pendant au-delà du dossier.

Les yeux de l'ancien ministre s'étaient rétrécis et ses mâchoires se contractèrent.

— Je suppose que vous allez me tuer moi aussi, siffla-t-il entre ses dents.

— Ça ne dépend que de vous.

L'autre sembla reprendre du poil de la bête.

— Pourriez-vous être plus clair ?

— C'est très clair. Il me suffit d'une fraction de seconde pour vous liquider.

— J'ai vu de quoi vous êtes capable. Vous n'êtes qu'un assassin.

— On n'assassine pas une bête nuisible, on l'élimine. Vous avez cinq secondes pour cracher le morceau.

L'homme important tenta de soutenir le regard de glace, mais ses paupières s'abaissèrent et son ventre émit un petit gargouillis.

— Que voulez-vous savoir ?

— Vous avez entendu la question. Quel est l'objectif ?

— Ce n'est pas ce que vous croyez. Il s'agit d'une simulation d'alerte anti-terroriste.

— À qui voulez-vous faire avaler ça, Ranfeld ? Bolan se déplaça de deux pas et lui colla le canon du Beretta sur le cou.

— Tu n'as plus que trois secondes. Dépêche-toi. Les yeux du politicien roulèrent dans leurs orbites, se fixèrent en coin sur l'arme sinistre qui s'incrétait dans sa peau.

— Je... je pense en effet que ce n'est pas la Sears Tower. D'après ce que j'ai entendu, il s'agirait d'une... heu... comment dire ?...

— D'une diversion ?

— Oui... Ils... ils ont prévu une autre cible. Bolan sentit la tension monter dans la pièce, mais il ne s'agissait pas seulement de la trouille qui tétanisait le politicard véreux. Il n'eut que le temps de se jeter de côté pour éviter le trait étincelant qui venait de jaillir dans la main de Nathanson.

— Crève ! hurla ce dernier d'une voix suraiguë, se redressant à moitié du canapé.

Instantanément, le Beretta cracha une ogive de 9 mm qui atteignit l'ordure à la poitrine ; une autre, plus précise, s'enfonça dans sa bouche, le rejetant pantelant en arrière dans un jaillissement pourpre.

Une fraction de seconde plus tard, l'arme silencieuse se pointa de nouveau sur Ranfeld mais celui-ci avait déjà son compte. Du sang lui sortait de la bouche. Ses yeux étaient exorbités et le manche d'un poignard apparaissait sous son menton, la lame profondément enfoncée dans sa gorge.

Il s'agissait plus exactement d'un stylet que le pourri aux yeux charbonneux portait dissimulé sous sa manche, dans un étui à ressort. Il n'avait eu qu'à en actionner discrètement l'éjection avant de le projeter dans un geste rapide et précis. D'évidence, ce n'était pas Bolan que Nathanson avait visé, mais l'homme qui s'apprêtait à lui faire des révélations, poussé par une trouille viscérale.

Un soudain mouvement se fit à quelques mètres de là. La blonde s'était levée en renversant sa chaise et fixait le sanglant tableau, les yeux remplis d'effroi. Puis elle poussa un hurlement strident et continu. Bolan s'approcha d'elle, la saisit d'une main par une épaule et la gifla de l'autre, plusieurs fois, sans appuyer. Enfin, elle cessa de crier, le regarda durant quelques secondes sans paraître le voir, puis s'affaissa d'un coup.

La prenant dans ses bras, il la déposa sur le grand canapé après avoir repoussé le corps de Nathanson. Il entreprit ensuite une fouille rapide des tiroirs du bureau mais, comme il s'y attendait, ne découvrit rien qui soit susceptible de lui apprendre quoi que ce soit. Il lui fallait chercher autre part, poursuivre sur la piste sulfureuse avec l'espoir de trouver à temps des renseignements significatifs.

Son intrusion chez Chancellor n'avait fait que confirmer ce qu'il soupçonnait. L'attentat visant la Sears Tower n'était qu'un leurre, un camouflage pour quelque chose de plus important et plus monstrueux encore.

La fille était toujours sans connaissance mais elle respirait régulièrement. Il la tira du canapé et la plaça sur son épaule pour quitter la maison, s'arrêta un instant sur le perron, les sens toujours en éveil. Bien lui en prit, car il perçut presque aussitôt un crissement de pneus sur l'asphalte, annonçant un véhicule en approche rapide sur la chaussée privée.

Avec le fardeau qu'il avait sur l'épaule, il préférait éviter un nouvel affrontement, d'autant qu'il s'agissait probablement d'une équipe de gros bras attendus par Chancellor ou Kloske, des sous-fifres laissés dans l'ignorance de l'opération. Retraversant la maison, il sortit par l'arrière et marcha jusqu'à une petite porte en fer forgé au fond du jardin, qu'il avait repérée lors de son arrivée.

Dès qu'il l'eut franchie, il entendit de nouveaux crissements de pneus puis des claquements de portières. Il ne s'était pas trompé, un véhicule venait de s'arrêter devant la propriété et déversait ses occupants. Contournant la maison, il se dirigea vers la Supra. Une grosse DeSoto

noire était visible à quelque distance, près de laquelle un type se tenait debout, observant d'un air décontracté les alentours. Le chauffeur de la petite troupe, sans doute.

Marchant droit vers son véhicule, Bolan le vit tourner la tête dans sa direction puis s'immobiliser soudain avant d'extraire une arme, son autre main tenant une petite radio portative qu'il approcha de son visage. Sans ralentir, le Guerrier lui expédia une rafale de trois Parabellum silencieuses qui mirent un terme brutal à sa tentative d'alerter ses potes, alla déposer la blonde dans la Supra et s'installa au volant. Un instant plus tard, le véhicule glissait sur la route, s'éloignant dans un bruit feutré.

CHAPITRE XI

Il venait d'atteindre Glendale Heights, et Muriel Dixon avait repris un semblant de conscience depuis quelques instants.

— Pourquoi suis-je attachée ? s'était-elle tout de suite étonnée, tirant sur la ceinture de sécurité lui barrant la poitrine.

Elle n'avait plus cet air hébété que Bolan lui connaissait, mais son regard était encore flou.

— Vous étiez dans les vaps, lui dit-il. Comment vous sentez-vous ?

— Je... J'ai dormi ?

— Vous étiez évanouie.

— Pourquoi évanouie ? Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

— N'allez pas trop vite. Faites le point en douceur.

— J'ai l'impression d'avoir fait un cauchemar... Tous ces gens morts...

Du sang partout.

Elle frissonna puis poussa une exclamation en voyant que le haut de sa robe était taché de rouge.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Dites-moi... Je n'ai pas rêvé ?

— Ce n'était pas un rêve, Brenda. Mais vous êtes tirée d'affaire.

— Brenda... Oui, je suis Brenda, mais Muriel aussi.

— Brenda Kaiser.

— Et Muriel Dixon... Qu'est-ce que je fais ici ? On se connaît, je crois.

On s'est déjà vu ?

— Nous nous sommes rencontrés chez Aleister Blum, répliqua-t-il d'un ton détaché.

— Aleister... Oui, je connais un Aleister. Et... Mon Dieu !

Bolan dissimula un sourire ironique. De quel dieu voulait-elle parler ?

— Comment êtes-vous arrivée chez Chancellor et ses amis ? questionna-t-il.

— Dans cette maison ?

— Oui.

— Attendez... Oui, ça me revient. C'est Nat qui m'a amenée là-bas.

— Nathanson ?

— Eh bien... oui, il s'appelle Nathanson. Il est mort, n'est-ce pas ?

D'évidence, elle n'avait que des souvenirs partiels des événements, comme si sa mémoire était fragmentée. Il ne crut pas utile de lui préciser qu'il avait lui-même expédié Nathanson en enfer. Apparemment, c'était ce qui avait provoqué en elle un choc psychologique et elle paraissait refaire graduellement surface.

— Chancellor, vous le connaissiez ?

— Qui est-ce ?

— Il était dans cette maison, avec les autres et Nathanson.

— Peut-être. Je revois des visages, des gens qui discutaient, mais je ne les connais pas, à part Nat. Je ne me souviens pas bien de ce qui s'est passé.

— Ce Nat, que représentait-il pour vous ?

— C'était un guide.

— Vous voulez dire, un formateur ?

— Je crois, oui... Il était médecin psychanalyste.

— Et Aleister Blum, c'est lui qui vous a parrainée à la L.C.I. ?

— La L.C.I. L'église ?

— Ouais, ou plutôt un temple luciférien, grinça-t-il.

— L'ange Lucifer n'est pas ce que les gens croient en général, il nous apporte la lumière, il éclaire notre vie et nous guide, récita-t-elle sans trébucher sur les mots. Il nous aide à combattre les démons qui sont parmi nous et...

S'interrompant brusquement, elle se figea et rougit. Puis sa respiration se précipita.

— Il y a des horreurs partout... On nous les montre pour que nous sachions, pour nous exorciser. Mais... maintenant, tout ça me semble affreux.

— Revenons à Blum, intervint Bolan. Pourquoi l'avez-vous liquidé ?

— Liquidé... Comment ça ?

— Quand je suis arrivé, il avait pris trois balles dans la caisse. Vous étiez à côté de lui.

— Je me souviens, oui... Vous pensez que c'est moi qui l'ai tué ?

— Qu'avez-vous fait en arrivant chez lui ? Rappelez vos souvenirs.

Elle parut faire un effort de mémoire intense et répondit d'une petite voix :

— J'ai sonné à sa porte et je suis entrée avec une clé.

— Une clé qu'il vous avait confiée ?

— Heu... oui...

— Ensuite ?

— Je suis montée à l'étage où il avait son atelier et...

De longues secondes s'écoulèrent dans le ronronnement du véhicule qui venait de dépasser Carol Stream. DuPage Airport n'était plus très éloigné.

— Je crois qu'il y a eu une sonnerie, enchaîna-t-elle.

— Une montre, un téléphone ?

— Un téléphone, oui.

— Continuez.

Le regard de Muriel Dixon devint fixe et elle parut replonger dans une sorte de transe.

— Qui vous a appelée ? fit-il durement, la voyant aussitôt tressaillir.

— Qui m'a appelée ? Mais je ne sais pas !... Enfin... Il m'a parlé comme il le fait d'habitude.

— Qui ? Nathanson ?

— Non, ce n'était pas lui. Je n'ai jamais vu cette personne. Je connais seulement sa voix.

— Un homme ?

— Oui, une voix un peu métallique. Mais maintenant, c'est confus. Je n'arrive pas à me rappeler ce qu'il m'a dit, c'était comme...

Elle butait sur les mots malgré les efforts de concentration qui se lisaient sur son visage.

— Comme un ordre ?

— Oui... il me semble.

— Et après ?

— Après... Je ne sais plus... Vous êtes arrivé et... Oh ! Oui, il y a un détail dont je me souviens. Il y avait une arme... Un pistolet brillant.

L'Exécuteur se souvint du petit automatique nickelé de calibre .32 qu'il avait découvert dans un tiroir, chez Blum. Il manquait trois cartouches dans le chargeur et le canon sentait la poudre brûlée.

— Vous vous êtes servie de cette arme ?

— Je ne m'en souviens pas. Pourtant, il y a encore des bruits de détonation dans ma tête, je...

Un petit sanglot la secoua et elle se tut. Bolan la laissa remettre un semblant d'ordre dans ses idées. Il repensait à sa conversation avec Mike Callaway, aux opérations menées par un département de la C.I.A. sur le contrôle des cerveaux et le conditionnement du comportement. C'était à présent clair, Muriel Dixon avait été formée dans les laboratoires du P3 Orion. On lui avait probablement fait subir un lavage de cerveau suivi de nombreuses séances de dépersonnalisation. L'Exécuteur avait étudié la technique utilisée par ces techniciens de l'esclavage mental. Cela consistait à réduire la conscience d'un individu par un isolement du monde extérieur, pendant des mois au cours desquels on soumettait aussi le sujet à toute sorte de sollicitations sensorielles. Des coups de gong, des flashes lumineux ou des odeurs pestilentielles. On l'obligeait à perdre tous ses repères. L'étape suivante prévoyait des traumatismes psychiques et physiques assortis de scènes insoutenables auxquelles le cobaye humain était obligé de participer.

Bolan comprenait maintenant à quoi servaient certaines cérémonies sataniques, des rituels savamment mis en scène par des êtres tarés, des

détraqués qui se repaissaient de la souffrance des autres, allant jusqu'à la torture et le meurtre pour assouvir leurs pulsions démentielles. Il ne savait pas si c'étaient ces sectes qui avaient infiltré la plupart des agences gouvernementales de renseignement, ou l'inverse, mais c'était un fait. Il avait déjà eu affaire avec ce genre de cas d'espèce. Des êtres apparemment normaux mais monstrueux au fond d'eux-mêmes, et qui n'étaient en rien irresponsables. Ceux-là, à haut niveau, étaient d'une lucidité ahurissante, autant dans leurs projets que dans leurs décisions et les actes immondes qu'ils commettaient.

L'étape finale était réservée à la programmation des cerveaux ainsi préparés à accepter une double personnalité, voire une personnalité multiple déclenchable par un ordre secret, selon ce que l'on attend des sujets. Ceux-ci restent évidemment sous surveillance et, lorsqu'ils semblent manifester certains signes d'indépendance, ils sont retirés du circuit, « recyclés », jusqu'à ce qu'ils obéissent à neuf aux consignes et aux ordres.

Muriel Dixon faisait partie de ces victimes du *Mind Control* mis au point par les spécialistes de Langley. D'après Callaway, Nathanson avait été son formateur, mais il apparaissait évident qu'elle avait été aussi sous la surveillance d'Aleister Blum depuis des années. Aleister Blum que les grands décideurs avaient utilisé dans leurs ignobles projets et qu'ils avaient finalement liquidé à travers Muriel Dixon, le considérant comme un pion devenu dangereux.

— À quand remontent vos souvenirs clairs ? demanda-t-il d'une voix apaisante.

Elle l'observa un instant, le visage de nouveau pâle.

— J'ai travaillé pour le gouvernement, dit-elle, songeuse. Je faisais partie d'un service sous le contrôle du N.S.C., mais je n'ai pas le droit d'en dire plus. Je suis tenue au secret.

— Vous avez quitté ce service, vous n'êtes plus obligée au secret.

Après une pause, elle répondit :

— Oui, je me souviens que j'ai remis ma démission. Ça remonte à des années, après ma rencontre avec Aleister. Il avait des relations dans le cinéma et le show-business et me disait que je gâchais ma vie en travaillant comme fonctionnaire. Je lui avais fait croire que j'étais employée à la préfecture.

— Parlez-moi de ce service.

— Eh bien... Avez-vous entendu parler de la Division Oméga ?

Il hocha la tête, la laissant poursuivre.

— C'est un département chargé de la protection des personnalités politiques et militaires. On m'a fait faire un stage de cinq mois avant de me confier diverses missions, comme l'accompagnement de VIPs quand ils se déplacent. Il fallait veiller à ce qu'ils ne commettent pas d'indiscrétions, j'étais un peu leur confidente, si vous voyez...

Bolan voyait, en effet. Cela cadrait avec ce que lui avait expliqué Callaway au sujet de Muriel Dixon. À part une fausse note qu'il venait d'entendre. La Division Oméga n'était pas sous le contrôle du *National Security Council*, mais de la C.I.A., et le rôle des « accompagnatrices » consistait surtout à extorquer des informations aux personnages ciblés par l'agence de Langley.

Mais il ne lui en fit pas la remarque.

— Avant, poursuivit-elle, je me rappelle avoir fait des études de droit à Los Angeles, je voulais être avocate.

— Avez-vous de la famille ?

— Non. Je n'ai aucune famille, mes parents sont morts dans un accident, quelques mois après ma naissance. J'ai été élevée par l'assistance publique.

— Comment avez-vous fait pour payer vos études ?

— En travaillant comme serveuse dans les restaurants.

Elle se tourna vers lui, l'observant avec une subite méfiance.

— Mais... pourquoi toutes ces questions ? Je ne sais même pas qui vous êtes.

— Je suis de votre côté. Mon nom n'a pas d'importance.

— Je peux vous faire confiance ? demanda-t-elle en lui jetant un regard oblique.

Il hocha la tête et lui sourit.

— Détendez-vous, vous n'êtes plus en danger.

— Je comprends ce que vous voulez dire. Je crois qu'ils avaient l'intention de...

— Ils avaient décidé de vous supprimer.

— Ces types, dans la maison ?

— Vous étiez devenue un danger pour eux.

— Je me souviens maintenant de quelques mots que j'ai entendus là-bas... Quelqu'un parlait de me neutraliser. J'ai l'impression que des voiles se déchirent, comme des bribes de souvenirs qui ne sont pas les miens.

Après un silence, elle demanda :

— Dites... Vous êtes une sorte de flic ?

— Pas exactement.

— Quoi, alors, un bon ange ? fit-elle, tandis qu'une ombre de sourire se dessinait pour la première fois sur ses lèvres.

— Peut-être. Ça dépend pour qui.

— Vous allez m'aider ?

L'aider ? Il l'avait tirée de la gueule du monstre et n'avait nullement l'intention de la laisser replonger dans les mâchoires infâmes. Muriel Dixon était sur la bonne voie pour retrouver son équilibre. Son esprit se libérait peu à peu de l'étau qu'une bande de pourris avait constamment resserré au fil des années. Mais elle était

psychologiquement encore très fragile. Elle avait besoin d'être rassurée, besoin de compréhension et de sécurité.

— Vous ne m'avez pas répondu. Allez-vous m'aider ?

— Je ne vous lâche plus, répondit-il en lui adressant une petite grimace amicale.

Cette fois, elle sourit pour de bon, mais brièvement. Puis elle frissonna. Ils arrivaient à DuPage Airport.

CHAPITRE XII

Ancien sénateur radié pour escroquerie six ans auparavant, Garret Shuler portait beau ses cinquante-six ans. À travers la baie vitrée de son bureau, au 56e étage du Hancock Building, il laissait errer son regard sur le Central Business District, mais ses pensées étaient ailleurs.

La mine soucieuse, il se retourna pour faire face aux deux hommes installés à chaque extrémité d'un grand canapé. L'un d'eux était vêtu d'un costume de bonne coupe mais son maintien était celui d'un militaire, avec un visage anguleux et des yeux gris clair. Il se nommait Kevin Hendricks et était chef de département à la *National Security Agency*.

Le second se faisait appeler Sam Randal, mais son vrai nom était Samuel Rastelli et il était l'homme de confiance de Tony Buscetta, le *capo* de l'Illinois. Mafflu, presque obèse, il avait un visage en rapport avec son corps, mais possédait de tout petits yeux vifs et sans cesse en mouvement.

D'un ton contrarié, Garret Shuler laissa tomber :

— Nous n'avons pas la certitude qu'il s'agit bien de cet individu.

— Kloske affirme que c'est bien la grande pute, rétorqua Rastelli, la voix grasseyante.

— Tu as peur de prononcer son nom ?

— Tu parles ! J'appelle un chat, un chat.

— Kloske a pu se tromper, intervint Hendricks. On ne peut pas se permettre de lancer tout un contingent dans la rue sans être certain.

— Merde ! Il l'a déjà vu, il le connaît.

— Admettons, reprit Shuler. Mais la question est : que foutait-il à O'Hare Airport quand ce fédé a débarqué ?

— Ça fait longtemps qu'on pense qu'il a des accointances au F.B.I., et pas des petits contacts de chiotte. Toi, Kevin, t'as bien infiltré ces mecs, non ?

— Bolan n'a pas les mêmes moyens.

— Mon cul ! C'est pas la première fois qu'il pompe nos conversations téléphoniques. Cet enfoiré utilise toute sorte de machins techniques et

on est sûr qu'il s'en sert pour espionner tout le monde. Ça se pourrait même qu'il s'amuse à mater tes serveurs électroniques.

— Ne dis pas n'importe quoi, Sam, nos serveurs sont bourrés de codes d'accès.

— Crois ce que tu veux, moi je m'en fous.

— Nous nous écartons du sujet, fit Shuler. Ce qui est important, c'est de savoir si nous allons lancer tes effectifs, Kevin. Bolan ou pas.

Hendricks grimaça.

— Tant que nous n'avons pas de certitude, je ne vois pas pourquoi on sonnerait la chasse.

— C'est ce que tu dis, intervint Rastelli, mais ces putains de fédés ont dû comprendre de quoi il retourne.

— Tu veux dire, au sujet du peintre ?

— Pas seulement de lui. S'ils ont envoyé un de leurs agents à Chicago, c'est pas pour des prunes. C'est pas non plus un hasard si l'enfoiré l'attendait ce matin à O'Hare. Est-ce que vous vous êtes demandé tous les deux qui a rectifié ce peintre de merde, et qui a bousillé tous ces gars devant sa baraque ? Vous croyez peut-être que les fédéraux ont fait ce travail ?

Hendricks eut une toux sèche.

— Aleister Blum a été neutralisé sur ordre, dit-il.

— Sur ordre de qui, et par qui ? Un gus du Fencen ?

— Non. Ça ne vient pas de chez moi.

— Qui a décidé ça ?

— Ça vient d'en haut.

— Je croyais que c'était toi le chef, Kevin !

— Ils ont envoyé un agent P3 chez lui. C'était indispensable, ils auraient d'ailleurs dû le faire plus tôt.

Shuler fit claquer sa langue.

— Je n'aime pas ça.

— Le P3, c'est quoi ? s'exclama Rastelli.

— Laisse tomber, Sam, dit Shuler d'un ton gêné en jetant un regard foudroyant à Hendricks. Le problème n'est pas là.

— Ouais ! L'emmerde, c'est que quelqu'un d'autre s'est pointé chez Blum et a dessoudé deux de mes équipes. Vous ne voyez toujours pas qui a pu faire ça ? Putain ! Vous avez les yeux pleins de merde ou quoi ?

La voix de Hendricks claqua :

— Ne me parle pas comme ça, Samuel. Tu ne nous as toujours pas expliqué pourquoi tu as envoyé autant de monde là-bas.

— Après ce qui s'était passé à O'Hare, franchement, j'ai pas voulu prendre de risques.

— La situation était sous contrôle.

— Ah oui ?... On le dirait pas.

— C'est moi qui ai demandé à Sam d'intervenir, intervint Shuler.

J'ignorais que des mesures avaient été prises par ailleurs, et ça commençait à sentir le brûlé. Il aurait fallu une meilleure coordination.

— Un peu, oui ! Pour moi, ça sent carrément la merde. La grosse merde que Bolan est en train de remuer. Je vous le dis, ce fumier est en train de nous le mettre en plein !

Le téléphone sonna sur le bureau. Garret Shuler tendit le bras et décrocha.

— Oui, envoya-t-il sèchement.

Il écouta pendant une vingtaine de secondes avant de répliquer :

— Comment est-ce arrivé ?

Puis, peu de temps après :

— Tous ?... Heu... ils se sont tous fait...

Une demi-minute plus tard, il reposa le combiné et se tourna lentement vers ses visiteurs, les traits tendus.

— Eh bien... Il va falloir nous rendre à l'évidence.

— Quelle est l'emmerde ?

— Un gros problème chez Danny.

— Nous fais pas languir, grasseya Rastelli.

— Il s'est fait avoir. Abie, Nat et Ronald aussi.

— Ronald Ranfeld ? dit Hendricks, la gorge nouée.

— Oui.

— Qui sont ces mecs... Nat, Ronald ?

— Tu ne les connais pas.

— Et Kloske, où est-il ?

— Il était là-bas aussi.

— Mais qu'est-ce qu'il foutait avec eux ?

— Tu sais bien qu'il ne travaillait pas seulement pour l'Organisation.

— Ouais, je sais. Une salope, ce mec. Et il est...

— Il y est passé aussi. Je suis désolé pour toi, Sam.

— Te casse pas la tête, ricana le mafioso en haussant ses épaules grasses. Je le remplacerai sans problème.

Hendricks, lui, était devenu livide. Il avait été chapeauté par Ronald Ranfeld durant près de dix années lorsque ce dernier était secrétaire d'État à la Défense. C'était sous son parrainage qu'il avait engagé des hommes pour constituer une section du Fencen dans l'Illinois ; trois mille éléments dont certains provenaient des *Spécial Forces*, ainsi que des types formés par la C.I.A. et un bon quart recruté dans le Milieu et parmi les mercenaires. C'était un mélange hétéroclite, mais il avait su discipliner et entraîner ces hommes. Il en avait fait une troupe d'élite capable d'intervenir à n'importe quel moment sans jamais se poser de questions sur la nature de ce qui leur était ordonné. Hendricks commandait et ils obéissaient. Dans tous les cas de figure.

— Et la fille ? s'entendit-il dire d'une voix ébranlée.

— Quelle fille ?

- Dixon.
- Ah ! C'est elle l'agent du P3 ?
Hendricks soupira.
- Je crois que tu avais raison, Sam.
- Mais qu'est-ce que c'est que cette connerie de P3 ?... Merde ! Vous pourriez pas m'expliquer ?
- On en parlera plus tard.
- Ce serait bien, oui. Cette nana, c'est elle qui vous renseignait ?
- On peut voir les choses de cette façon.
- Elle y est passée avec les autres ? s'informa Hendricks.
- Apparemment non, répliqua Shuler. Est-ce qu'elle devait être là-bas ?
- C'était prévu de cette façon. Nat disait qu'elle était devenue instable.
- Donc, elle s'est envolée !
- C'est pas la peine de faire un dessin ! lâcha Rastelli.
Il ne comprenait pas bien la situation mais ne voulait pas perdre la face.
- N'en rajoute pas, tu veux !
- Bon, on peut dire que le moment est venu de lâcher ta troupe en ville.
- Pour foutre la pagaille ?
L'obèse rigola.
- Quoi ? C'était pas ce qui était prévu ?
- C'est trop tôt.
- Écoute... Tu contrôles la situation oui ou merde ? Si on n'arrive pas à lui coller la main dessus, ce fumier va planter le bordel à sa façon et on pataugera comme des cons. Ou alors tu me laisses le champ libre, je n'ai qu'à dire un mot à Tony pour qu'il fasse le nécessaire, il n'attend que ça. Mais faut qu'on soit bien d'accord. Est-ce que tu sais au moins comment fonctionne ce mec ?
- J'en sais sûrement plus que toi sur lui, Sam. On a des fichiers à son sujet.
- Pourquoi ne pas confier cette tâche à nos amis ? rétorqua Shuler.
Hendricks parut réfléchir quelques instants.
- Je peux lâcher mes gars autour de Chicago dans un rayon de cinquante kilomètres, dit-il d'un ton pénétré. Avec des moyens aériens en renfort, mais il va me falloir l'appui des flics pour monter des barrages sur les routes. Bolan peut être considéré comme un terroriste. Il faudra que Garret fasse le nécessaire pour arranger ça avec la préfecture et le C.P.D.
- Et tu nous laisserais la ville ?
- Oui. À condition que vos équipes se contentent de se renseigner.
- On a des indices partout. S'il bouge un poil ou s'il pète, on le saura

aussitôt.

— Je ne veux pas d'intervention sans que je l'aie décidé.

— C'est toi le grand chef ?

— Ils m'ont confié la maîtrise des opérations.

— Qui ça, on ? lâcha le gros mafioso un peu trop spontanément.

Les yeux gris pâle de Hendricks se braquèrent sur lui.

— Tu ne devrais jamais poser ce genre de question, rétorqua-t-il d'un ton cinglant.

— O.K., c'est toi qui tiens la barre. Nous, on s'occupe de trouver ce salaud. Mais il va falloir un sacré tas de mecs et ça va coûter du fric.

— Vois ça avec Garret.

— Oui, oui, on va voir ça, acquiesça Shuler. Je me demande... Comment ce type s'y prend-il pour faire ses coups et disparaître chaque fois sans laisser de traces ? Ce matin, à O'Hare, Kloske avait trois équipes. C'est bien ce que tu as dit, Sam ?

— Ouais. Des gars qui en avaient tous dans le pantalon.

— Et malgré ça, d'entrée de jeu, il a éliminé cinq d'entre eux avant de quitter le parking de l'aéroport. Ensuite, les autres n'ont même pas été capables de le stopper ni même de le localiser. Si je ne me trompe pas, il y avait aussi un hélicoptère avec des types du, heu... du Fencen. Est-ce que vous pouvez m'expliquer comment il a fait pour baiser tout le monde ?

Rastelli partit d'un gros rire.

— Il s'évapore ! Il se transforme en machin invisible, comme les avions furtifs.

— C'est à peu près ça, confirma Hendricks. Bolan attaque toujours furtivement. Et quand il est coincé, comme ce matin, il fait exactement le contraire de ce qu'on attend. Il contre-attaque au lieu de se casser, provoque une diversion et se transforme en caméléon pour tailler la route.

— Tu veux dire qu'il se déguise ?

— C'est évident. On peut changer d'apparence en quelques secondes, il suffit d'un chapeau, d'un manteau ou d'un imper, plus quelques autres détails et le tour est joué. Quand ça se passe rapidement, on n'a pas le temps de s'occuper des détails. J'ai étudié des tas de rapports à son sujet. À Manhattan, par exemple, il a été vu par deux flics des homicides alors qu'il pénétrait dans un café. C'était il y a deux ans. Personne ne l'a vu en ressortir, mais il n'y était plus. Pareil à Washington, plus récemment, où il a traversé un parc en voiture. Il y avait deux équipes après lui. Il a réussi à lâcher celle qui lui filait le train en poussant à fond la Porsche qu'il conduisait, et les agents qui l'attendaient à la sortie sont restés comme des glands à l'attendre sans le voir. Encore une fois, il s'était barré en douce. Il est probable qu'il avait changé de véhicule. Il avait prévu le coup, ça ne peut pas

s'expliquer autrement. Bolan n'a rien de surnaturel, il utilise seulement les techniques de la guérilla. Faut pas oublier qu'il a participé à des tas d'opérations pendant la guerre dans le Sud-Est asiatique. Les renseignements que nous avons précisent qu'il était un expert en infiltration et en destruction d'objectifs militaires. C'était aussi un sniper. Ensuite, en revenant au pays, il s'est servi de ses connaissances tactiques pour s'en prendre à des gens comme vous...

— Des gens comme nous ? releva Rastelli d'un ton hargneux. Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Rien qui puisse te donner des boutons. J'essaie seulement d'expliquer que Bolan sait comment faire perdre sa trace en utilisant des trucs de métier.

— Chicago n'est pas la jungle du Vietnam.

— Pour lui, ça revient au même. Il transpose et adapte les méthodes au terrain qu'il rencontre. Jusqu'ici, ça lui a toujours réussi.

— Ne me dis pas que tu admires ce putain d'en-foiré !

— J'essaie seulement de vous dire qu'il ne faut pas le sous-estimer. Si vous croyez, dans le Milieu, que ce n'est qu'un dingue, une espèce de don Quichotte à la manque, vous vous plantez complètement. Il vous filera entre les pattes en vous descendant les uns après les autres ou par paquets de dix. C'est pas un objectif facile à cibler. Il se déplace constamment et il utilise un mode opérationnel quasiment invariable : localisation, identification, destruction.

— Oui, et alors ?

— C'est exactement la tactique qu'il faudra faire intervenir pour l'avoir.

— Je vois pas où tu veux en venir, dit le gros Sam.

— Les deux premières phases seront pour les équipes de Tony. Je m'occuperai de la troisième. C'est comme ça que ça doit fonctionner.

— D'accord, d'accord... Nos gars vont mater et faire gaffe de pas se gourer. Mais t'auras pas intérêt à rater ton coup quand on aura trouvé ce fumier. Si on veut motiver ces gus, il faudra aussi qu'il y ait une prime à la clé, et pas du petit pèze. Faut qu'on voie ça rapidement, Garret, fais marcher les caisses noires.

Garret Shuler hocha la tête tout en songeant que ses propres bénéfices sur de nombreuses affaires ténébreuses allaient en prendre un sacré coup. Mais il était pris dans l'engrenage. La mafia lui avait mis le grappin dessus depuis bien longtemps, et ses relations avec des têtes de la C.I.A. l'avaient mouillé avec le colonel Kevin Hendricks auquel il ne pouvait rien refuser. C'était ainsi qu'il avait constitué sa fortune personnelle, mais à présent il en entrevoyait les risques et ça n'avait rien de jouissif.

Pour avoir une chance d'attraper Bolan, il allait falloir attendre que ça pète quelque part. Qui était le prochain sur la liste de ce sale con ?

CHAPITRE XIII

En arrivant à DuPage Airport, l'Exécuteur avait immédiatement appelé Harold Brognola à Washington pour lui demander une recherche. Il avait besoin d'une confirmation et d'informations supplémentaires sur plusieurs personnages inscrits sur sa liste. Il avait également réclamé l'envoi d'une équipe du F.B.I., pour une prise en charge.

— Il me faut aussi un médecin spécialisé, un psychologue ou quelque chose comme ça, avait ajouté Bolan.

Le numéro Un du *Justice Department* avait eu un petit rire.

— Ne me dis pas que tu as des états d'âme.

— J'ai récupéré quelqu'un qui a bien pire que des états d'âme.

— Explique-moi.

— Tu as vu *Matrix* ?

— Bien sûr, comme tout le monde.

— La personne a été connectée à un certain système. Elle commence à remonter à la surface, mais il y a encore du boulot à faire.

— J'ai peur de piger, Striker. Est-ce que tu fais allusion à...

— Tu ne te trompes pas. Elle est passée par le P3.

— Bon Dieu ! Tu veux dire...

Bolan avait ricané.

— Dieu n'a rien à voir avec ça, ce serait plutôt le contraire.

— Que veux-tu dire ?

— Il y a des nuages sombres au-dessus du pays, Hal, et ça n'a rien à voir avec la météo. Renseigne-toi aussi sur la L.C.I. et tu comprendras.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une secte connectée à la *Lucis Organization*. Elle a des centaines de temples disséminés partout.

— Je vois... Tu es toujours à DuPage ?

— Plus pour très longtemps.

— O.K., je t'expédie l'équipe par vol spécial. Compte au moins trois heures avant qu'ils débarquent.

— Qu'ils ne se bousculent pas, j'ai des rendez-vous entre-temps.

— Fais gaffe où tu mets les pieds. Bon, Jim Norton est avec toi ?

- Il est revenu. Il était allé fouiner du côté de la Sears Tower.
- J'ai appris qu'elle a été évacuée, y compris tout le périmètre alentour. On dirait que les événements se précipitent.
- Ça va bouger de plus en plus.
- J'imagine la panique dans le Central Business District de Chicago.
- S'il n'y avait que le C.B.D. ! Attends-toi à beaucoup plus.
- Tu crois toujours que ce n'est pas la vraie cible ?
- C'est beaucoup trop flagrant. Je pense que c'est une diversion, une sorte d'abcès de fixation pour qu'on ne regarde pas ailleurs.
- Mais les charges de C-4 découvertes dans les sous-sols ?
- Probablement une mise en scène.
- Je ne vois pas ce qui pourrait être le vrai objectif. Tu as une idée ?
- Non. Ça pourrait être n'importe quel endroit abritant une multitude de gens.
- Ce serait démentiel.
- Pas pour ces types. Rappelle-toi le 11 septembre.
- La question qui se pose maintenant concerne les intentions de ces pourris. Que veulent-ils envahir, maintenant ?
- Tu connais la réponse, Hal. Depuis une douzaine d'années, ils ont fait plusieurs répétitions pour rôder le mécanisme. Ce qu'ils veulent maintenant, c'est le monde entier.
- Ils l'ont déjà.
- Sur le plan économique et financier, oui. Les médias sont également sous leur dépendance ou leur appartiennent en sous-main, ils contrôlent le pétrole, les industries et les stupés à travers des sociétés écran. Mais ça ne leur suffit pas. Ton ami Mike en est également convaincu.
- Comment va-t-il ?
- Malgré son handicap, il est en pleine forme. C'est un type bien et il a un sacré ressort. Il m'a filé plusieurs pistes intéressantes.
- Il t'a parlé de sa thèse au sujet des *illuminati*, ces gus invisibles tout au sommet ?
- Ouais.
- Qu'en penses-tu ?
- Ça tient debout et c'est de plus en plus évident, malgré le scepticisme général et la désinformation organisée. Mais ce n'est pas mon problème immédiat. Pour abattre un objectif, il faut d'abord le localiser. Je n'ai pas de baguette magique capable de faire apparaître des fantômes. Je vais m'en prendre à des cibles bien réelles.
- Bon... Je m'occupe de cette recherche et je t'envoie l'équipe.
- Je te rappelle dans trente minutes. Ça ira ?
- Laisse-moi une bonne heure. Certains personnages que tu viens de m'énumérer sont quasiment intouchables, ou ne sont pas sur nos fiches électroniques. Je vais devoir m'y prendre par la bande et ça va

être un peu plus long.

— O.K. Ciao, Hal.

Après avoir débranché le *scrambler* de cryptage électronique, Bolan était retourné dans le module habitable du TACOM où Muriel Dixon finissait de boire un chocolat chaud préparé par Grimaldi. Il avait poursuivi avec elle la discussion entamée dans la Supra, durant le trajet jusqu'à l'aéroport.

Au bout d'une heure, il en avait suffisamment appris pour avoir une vision globale de la magouille. L'élimination de Nathanson, son ignoble mentor, ainsi que ses comparses, ne figurait pas dans les programmes imposés à son subconscient. Il s'en était suivi un choc psychologique, une sorte de flash brutal, et la jeune femme revenait graduellement à sa personnalité d'origine. Elle se remémorait peu à peu des scènes ou des événements vécus récemment, mettant bout à bout des souvenirs partiels dont l'ensemble prenait consistance. Mais ça n'allait pas sans difficulté.

Elle lui avait parlé de personnages qu'elle avait été chargée d'accompagner dans des réceptions mondaines ou des cérémonies, des politiciens de haut vol, des ministres, des militaires, dont certains étaient rattachés à des organisations secrètes ou des sectes telles que le Bohemian Grove et la L.C.I. Plusieurs noms prestigieux avaient ainsi été prononcés et il y avait de quoi frémir en entrevoyant l'effrayante conspiration qui gangrenait le pays au plus haut niveau.

Bolan se remémorait les paroles de Mike Callaway, au sujet des loges lucifériennes et de leurs connections avec les plus hautes instances politiques : « Si vous connaissiez tous ceux qui en font partie, dans tout le pays, vous tomberiez sur le cul ! »

La jeune femme lui avait également parlé d'un Kevin Hendricks dont le nom avait immédiatement tinté aux oreilles de l'Exécuteur. Il n'avait jamais vu ce type mais savait qui il était et ce qu'il avait fait, notamment pendant la Guerre du Golf et aussi au Kosovo. Pillage, trafic de drogue, détournement de matériel tactique, tortures, exécutions sommaires de prisonniers et divulgation de renseignements à l'ennemi, tels étaient les « faits d'arme » du colonel Hendricks qui, pourtant, n'avait jamais été sanctionné malgré les rapports sévères acheminés au Pentagone. Et pour cause... Des ordres avaient été donnés pour qu'ils aboutissent systématiquement dans le bureau d'un certain Ronald Ranfeld qui était alors ministre de la Défense. Les accusations portées contre celui qui avait été surnommé le « boucher du Golf » ne remontaient jamais à la surface.

Ranfeld avait été liquidé quelques heures plus tôt. Hendricks se trouvait donc privé de son éminent protecteur, mais ce n'était pas pour autant qu'il était hors d'état de nuire. Dernièrement, au Nouveau-Mexique, il avait entendu parler de l'ignoble colonel des *Spécial Forces*

et du commandement qu'il détenait sur les milices du Fencen, cette troupe paramilitaire dont les rangs ne cessaient de devenir de plus en plus nombreux.

Il était notoire, pour ceux qui étaient renseignés sur le sujet, que les milices noires du Fencen avaient été constituées pour remplacer graduellement les forces de police nationales – y compris le F.B.I. – ainsi que l'armée régulière, du moins ses composants insuffisamment fiables. Le plan d'établissement prévoyait dès l'origine une extension au continent européen, à l'Afrique et à l'Australie. Autant dire le monde dans sa quasi-intégralité.

D'après les informations recueillies au Nouveau-Mexique, le colonel Hendricks ne contrôlait que l'Illinois, l'Indiana et une partie du Wisconsin. Cela n'en représentait pas moins quelque trois mille spadassins formés pour la répression, les exécutions sur commande et la destruction d'objectifs non conformes aux desseins du pouvoir occulte.

À titre subsidiaire, ces bordilles du diable étaient parfois chargés de camoufler de saignantes interventions paramilitaires en attentats terroristes, que ce soit sur le territoire national ou dans d'autres pays.

Tous portaient des combinaisons noires sans aucun signe ni grade distinctif, à part une inscription chiffrée sur la poitrine et une étoile à huit branches sur l'épaule. Mais ils opéraient parfois sous couverture, en civil ou déguisés en policiers.

L'une des premières expérimentations du Fencen avait eu lieu en 1993 à Waco, Texas, où une petite congrégation de croyants avait bâti un refuge qui fut surnommé plus tard le Ranch de l'Apocalypse. C'était l'époque où les grands manipulateurs occultes cherchaient à faire décréter la confiscation des armes autorisées aux Américains par la Constitution. David Koresh, un doux rêveur excentrique à la tête de la congrégation, fut accusé de détenir des armes et d'en pratiquer le commerce illicite, accusé aussi de polygamie, de viols et de maltraitance d'enfants. L'intervention d'une première équipe fut donc décidée et la ferme aussitôt investie par une section de l'ATF, le bureau des Alcools, Tabacs et Armes à feu.

Tant qu'il s'agissait de l'ATF, les palabres s'enchaînèrent aux tentatives de négociation. Mais un communiqué officiel tomba d'un coup, décrétant que la petite congrégation de Waco était une secte dangereuse. Le mot avait été lâché : une secte... Un signal pour en finir, alors que tous ceux qui connaissaient David Koresh n'en disaient que du bien et témoignaient qu'il ne se passait rien d'anormal au sein de sa communauté. Paradoxalement, de vraies sectes éminemment dangereuses, celles-là, n'étaient jamais inquiétées, telles que *Moon* qui réduisait ses adeptes à l'esclavage, les contraignant, entre autres, à fabriquer des pièces d'armement pour l'industrie militaire. Mais il est

vrai que la secte de Sun Myung Moon était sous la protection de la C.I.A. et du *Council on Foreign Relations*, de même que de nombreuses associations sataniques et lucifériennes dont les temples pullulaient déjà.

À l'époque, on ne parlait plus que de Waco qui était devenu un point de mire international. L'affaire traîna durant cinquante et un jours de siège, mais les choses changèrent brutalement quand une compagnie d'une centaine d'hommes du F.B.I. débarqua et prit la situation en main, donnant aussitôt l'assaut avec l'appui de blindés utilisés comme des béliers pour enfoncer les murs, et l'emploi de grenades lacrymogènes tirées à travers les brèches ouvertes dans les bâtiments. En plus d'une vingtaine de victimes tuées par balles au cours d'un premier assaut raté, l'affaire se termina par la découverte de soixante-douze cadavres, hommes, femmes et enfants, carbonisés par le violent incendie qui avait ravagé les bâtiments en quelques minutes.

Une enquête fit ensuite apparaître que les équipes ayant participé à l'assaut n'avaient pas seulement tiré des grenades lacrymogènes à travers les ouvertures, mais aussi des engins incendiaires dont les traces de phosphore et de magnésium furent formellement identifiées. Cette découverte expliqua sans détour la rapidité de la propagation du feu aux bâtiments dont il ne restait plus qu'un amas de décombres fumants.

Des experts conclurent dans leurs rapports que l'hypothèse d'un suicide collectif par le feu était exclu. Il fut également établi qu'aucune accusation sérieuse contre David Koresh et ses fidèles ne pouvait être retenue, à part le fait d'avoir refusé d'obtempérer aux forces de l'ordre. Une vidéo destinée à la presse, visant à prouver la bonne foi des membres de la congrégation, fut séquestrée par le gouvernement, mais le document réapparut finalement sous forme d'une copie qui fut intégralement diffusée par une chaîne de télévision.

Plus tard, un agent fédéral avait déclaré : « Ce qui s'est passé là-bas n'était pas une intervention de police mais une opération de guerre. Nous n'en sommes pas responsables, mais on nous montre du doigt comme des criminels. J'ai honte d'avoir participé à cette affaire. » L'opinion public, en effet, stigmatisait le F.B.I., l'accusant d'avoir dissimulé des preuves qui auraient pu facilement éviter le massacre de Waco. Mais l'affaire avait des fondements ténébreux et bien d'autres informations avaient été soustraites à l'attention des enquêteurs.

Ce que la majorité du public ignorait surtout, c'était que les équipes d'intervention du F.B.I. étaient infiltrées à leur insu et que leurs chefs n'avaient aucune possibilité véritable de contrôler l'action. Certains journalistes courageux ayant mené des enquêtes approfondies mirent en évidence la présence de miliciens du Fencen lors de l'assaut final et leur implication dans l'holocauste qui s'en était suivi.

À l'époque, la publication de leurs articles de presse fut immédiatement suivie d'un démenti émanant du Pentagone : « Ces propos n'ont aucun fondement. Il n'existe pas dans notre pays une milice paramilitaire et ceux qui pensent le contraire ne trouveront aucune preuve officielle de ce qu'ils avancent. Cette prétendue milice de l'ombre n'existe tout simplement pas. »

Le Fencen, effectivement, n'avait pas d'existence officielle et aucune liste de ses agents n'était établie, à part celles qui figuraient secrètement dans des programmes informatiques contrôlés par des types tels que Kevin Hendricks, Ronald Ranfeld et autres.

Qu'y avait-il donc eu en jeu, à Waco, qui pût justifier l'assaut militaire d'une centaine d'hommes de troupe et l'emploi de matériel de guerre ? C'était l'une des questions posées par les journalistes qui mentionnaient aussi le fait que le coût du siège avait représenté une dépense d'un million de dollars par semaine.

En fait, il s'agissait d'une expérience, ignoble certes, mais déterminante pour tester l'efficacité du Fencen qui en était encore à ses débuts.

Mack Bolan, à travers Brognola, avait été informé des manigances qui avaient permis l'infiltration du *Justice Department* – alors qu'il n'en était encore que le numéro Deux – ainsi que d'un mot d'ordre confidentiel émanant du pouvoir exécutif, interdisant toute divulgation de la connaissance des faits.

À Chicago, l'Exécuteur avait compris que des éléments du Fencen se trouvaient déjà en place, l'hélicoptère sombre aperçu près de l'aéroport O'Hare en était une preuve confirmée ensuite par la présence d'Hendricks. Il devait donc tenir compte du handicap supplémentaire constitué par ces équipes de tueurs autorisés et entraînés à accourir sur un simple claquement de doigts.

Avant de s'équiper pour un nouveau blitz, il avait examiné le contenu de l'ordinateur portable d'Aleister Blum, dont il avait sans peine fait sauter le code d'accès grâce aux équipements très efficaces du TACOM. Mais il n'y avait trouvé aucune information utilisable. Il était évident que toute trace des e-mails ventilés sur le web avait été effacée.

Il posa une dernière question à Muriel Dixon concernant la cible visée par un attentat. Après un temps de réflexion, la jeune femme répondit d'une voix hésitante :

— Il leur arrivait de parler devant moi, comme si je n'existais pas. Je ne retenais pas consciemment ce qu'ils disaient, mais maintenant certaines bribes de leurs conversations me reviennent. Oui, ils ont dit quelque chose au sujet de la Sears Tower, que c'était un objectif dont il fallait s'occuper comme... Comme d'un phare, je crois. Un phare ou une lampe pour attirer les papillons, je ne sais pas exactement. Mais il y avait autre chose... Ils parlaient d'un grand clash... de... d'un grand...

crash, oui c'est ça ! Et que ce serait déterminant pour...

Elle cherchait ses mots, le front plissé et le regard fixe.

— Pour activer le planning... C'est bien ce qu'ils ont dit. Un autre a dit aussi que ça ferait un sacré bruit et qu'il ne resterait plus grand-chose autour de... attendez... autour de... je ne me souviens plus, mais c'était quelque chose de très important, comme une grande étendue avec une tour et...

Jim Norton avait quitté le module des opérations d'où il avait passé plusieurs appels téléphoniques et se tenait debout à côté de l'Exécuteur, prêtant une oreille attentive.

— Une tour sur une grande étendue ? avança-t-il.

— Oui. Une grande étendue plate, sans immeubles... C'est l'image qui me reste.

— On peut donc exclure la Sears Tower.

— Une tour de contrôle ? émit Bolan.

Elle le regarda et ses yeux s'agrandirent brusquement.

— Oui ! Un aéroport. C'est ça...

— Faites encore un effort. Quel aéroport, Midway, Meigs Field, O'Hare, DuPage ?...

Durant quelques instants elle parut statufiée, le regard dans le vide, puis ses lèvres tremblèrent.

— Mon Dieu ! C'est ça... Ils disaient qu'il ne resterait plus grand-chose autour de O'Hare, que... que tout serait anéanti sur des kilomètres. Je crois que... que ça doit se produire en fin de journée et qu'ils devaient se... se retirer du jeu bien avant que ça craque...

Jack Grimaldi suivait lui aussi la conversation difficile, la mine anxieuse.

— Merde ! lâcha-t-il en pâlisant. Est-ce que vous pensez la même chose que moi ?

— J'espère qu'il ne s'agit pas de ça, fit Norton lugubrement.

C'était aussi ce que souhaitait Bolan, de toutes ses forces. Le délai qui lui restait pour découvrir la monstrueuse machination lui paraissait subitement réduit à une misérable peau de chagrin.

Il allait avoir besoin de tout son matériel de guerre pour lancer un blitz sans merci contre la racaille de haut vol tapie à Chicago. De nerfs et de tripes, aussi. Il n'en manquait pas, certes. Ce qui risquait de lui faire défaut, c'était le temps.

CHAPITRE XIV

Je me méfie de ce mec, insista Tony Buscetta en regardant fixement Rastelli assis en face de lui dans un fauteuil. C'est mon territoire, faut pas qu'il croie qu'il peut faire ce qu'il veut ici.

L'homme de confiance du *capo* venait d'allumer un cigare. Il souffla un long jet de fumée et ses petits yeux se rétrécirent encore dans sa face adipeuse.

— Je m'en méfie autant que toi, Tony. Hendricks n'est rien qu'un sale merdeux de troufion prétentieux, mais faut reconnaître une chose : il a plein de gus officiels derrière lui. Il y a des gens encore plus importants qui décident ce qu'ils doivent faire et comment ça doit se passer. Si on lui fait un bras d'honneur, attends-toi à ce qu'ils nous en fassent chier gros dans pas longtemps.

— Je suis au courant, Sam, pas la peine d'en ajouter.

Buscetta, contrairement à Rastelli, était grand et sec. À soixante-six ans, il avait encore de l'allure, mais son regard étrangement fixe et ses rides d'expression trahissaient son passé. Son école s'était déroulée dans le quartier de la Petite Italie, à New York où, à l'âge de seize ans, il avait commis son premier meurtre, poignardant un membre d'une bande rivale, une peau de boudin, comme il disait à l'époque.

Il avait dû se cacher pendant des mois, se réfugiant dans des squats ou dans des taudis de banlieue, avant que l'Organisation le prenne en main et le forme pour devenir un truand plus adapté à la vie trépidante de la Grosse Pomme.

Cinq ans plus tard, il était devenu le garde du corps d'un *soto-capo* de Manhattan qui lui avait procuré une nouvelle identité et des papiers en règle, actionnant des ressorts occultes à la préfecture. Habitué dès lors à côtoyer les grands du Milieu, et doté d'une ambition démesurée, le jeune Buscetta avait pris rapidement conscience qu'il pouvait devenir leur égal, n'étant handicapé que par sa jeunesse et la pauvreté de son instruction. Il avait alors pris des cours particuliers pour apprendre à parler un anglais correct et compter sans se tromper.

Les années qui suivirent lui apportèrent la compréhension des règles propres à la société moderne et, plus particulièrement, celles qui

régissaient le Crime Organisé. C'était ainsi qu'il avait assez facilement gravi les échelons, bousculant ceux qui gênaient son ascension vers le pouvoir ou les éliminant purement et simplement. À l'âge de trente-cinq ans, Tony était devenu chef de secteur dans le Queens, contrôlait un important réseau de prostitution local ainsi qu'une filière de revente d'héroïne. Malgré l'obligation qu'il avait de reverser la moitié de ses gains illicites à l'Organisation, il s'était constitué en quelques années un pécule plus qu'enviable et menait grand train.

Un peu trop, même, au point d'attirer l'attention des anti-stups qui lui collèrent aux fesses, ne le lâchant plus d'une semelle. Puis l'incident survint. Vendu par un indic, il fut inculpé pour proxénétisme et trafic de drogue, mais il avait senti venir le sale coup et s'était enfui avant qu'une meute de flics viennois s'assure de sa personne.

Réfugié au Mexique, il y était resté un peu plus d'un an, puis était rentré sur la pointe des pieds aux États-Unis où il avait monnayé de vrais faux papiers auprès d'un employé des services de l'immigration. Deux nouvelles années plus tard, après avoir tiré de gros profits d'un réseau de call-girls qu'il avait organisé en Oregon, Tony réapparaissait en Californie où s'il se lançait dans la spéculation immobilière, investissant une partie de ses fonds pour escroquer des gogos auxquels il vendait des appartements de standing inexistant.

Avant que le vent tourne de nouveau pour lui et dans le mauvais sens, il avait quitté rapidement la Californie pour l'Illinois, s'établissant d'abord à Springfield, la capitale de l'État, qu'il utilisa comme tremplin avant d'atteindre l'objectif qu'il s'était fixé : Chicago. Springfield était une cité beaucoup trop petite pour lui. Chicago, en revanche, le fascinait. D'abord parce qu'elle avait abrité Al Capone et Lucky Lucciano, et ensuite à cause de son importance industrielle, commerciale et financière. C'était une ville à sa mesure et il le prouva.

À l'âge de quarante-cinq ans, Tony était devenu le bras droit du parrain Roberto Cortiglione, le *capo* de l'Illinois, puis *soto-capo*. Mais cette seconde position ne le satisfaisait pas. Il fit alors assassiner Cortiglione par une équipe de cinq tueurs qui surgirent, affublés de masques de carnaval, dans le restaurant favori du vieux Roberto, et rafalèrent ses deux gardes du corps avant de lui balancer un chargeur de .45 dans le ventre. Un timing précis avait été respecté. Présent dans le restaurant, Buscetta était descendu aux toilettes quelques instants avant l'attaque meurtrière et, entendant les coups de feu, il y était revenu avec un temps de retard, l'air égaré, se précipitant vers Cortiglione truffé de projectiles et inondé de sang, pleurant sur son corps jusqu'à l'arrivée des policiers.

Malgré de sanglants démêlés avec plusieurs prétendants au trône qu'il sut habilement faire disparaître, il devint le maître incontesté de l'Illinois sur lequel il régnait avec une fermeté d'acier, manageant

personnellement les grosses affaires en cours et ayant un œil constant sur tout ce qui se déroulait sur son territoire.

Il disait volontiers à ses lieutenants : une main de fer dans un gant de velours, c'est comme ça qu'il faut diriger les affaires. En fait, son gant de velours ne lui servait qu'à caresser l'énorme fortune qu'il s'était constituée sur le dos des autres, ses doigts crochus se refermant habituellement sur la gorge de ses victimes par l'intermédiaire de ses équipes de racketteurs et de tueurs.

Même avec ses hommes, il était d'une cruauté impitoyable, n'hésitant pas à ordonner leur assassinat au moindre manquement, parfois pour des peccadilles de quelques dollars oubliés dans l'impôt mafieux. Ce qui ne l'empêchait pas de gruger ses pairs de la *Commissione*, à Manhattan, truquant ses comptes et jouant sur ses importantes relations politiques pour organiser de fausses difficultés dans le déroulement de ses affaires.

Tel était Antonio Buscetta. Dur, cruel, rapace, vicieux, mais très satisfait de sa personne et de la rentabilité de son territoire, dont il avait su quintupler le chiffre d'affaires depuis qu'il en était le maître.

Tony ne voyait donc pas d'un œil bienveillant l'intervention de ce colonel de merde à Chicago. La pensée même était pour lui horrificante.

— Je t'avais dit de ne pas le laisser mener le jeu, cracha-t-il avec aigreur. C'est à nous de régler le problème de la grande pute.

— Facile à dire ! grogna Rastelli. Tous ces mecs haut placés lui ont donné carte blanche.

— Ouais, ouais, tu l'as déjà dit. J'ai pas de leçon à recevoir.

— Ils sont d'accord pour une prime d'un million de dollars quand on aura localisé Bolan.

— C'est une merde de chien ! Le Conseil de Manhattan est toujours prêt à lâcher quinze millions pour ce mec.

— Ça en fera seize en tout. Tu dis qu'il n'y a pas de petits profits.

Le visage de Buscetta se durcit. Son regard transperça l'obèse qui se sentit subitement très mal à l'aise.

— Où as-tu appris à réfléchir, Sam ? Je te croyais plus intelligent. Le pactole de Manhattan, c'est pour la tête de Bolan. Ils la veulent sur leur bureau dans un paquet-cadeau. Tu crois peut-être que je suis prêt à perdre tout ce fric pour un petit million de rien du tout ?

— Tu as raison, Tony, ce serait une grosse connerie. Mais ce fumier n'est pas facile à attraper ; ça fait des années que toute l'Organisation lui court après, et avec quel résultat ?

— Ne me raconte pas d'histoires, Sam, ce troufion n'est pas Batman. Ici, nous sommes outillés pour l'attraper par les couilles. Tu aurais dû le dire à ce merdeux d'Hendricks.

— J'ai pas oublié de lui en parler, Tony.

— Mais tu t'es laissé manœuvrer comme un gland.

— J'aurais voulu t'y voir à ma place !

De nouveau, les yeux du *capo* se dardèrent avec férocité sur son homme de confiance.

— Je ne suis pas à ta place, Sam. Et ne me parle pas comme ça. Ce que je voudrais t'entendre dire, c'est que tu as une solution à proposer. Une vraie solution, pas une histoire à la mords-moi le nœud ! Tu as bien dit qu'Hendricks nous laisse la ville pendant qu'il s'occupe de toute la région extérieure ?

— C'est bien ça. Mais...

— Mais quoi ?

Une lueur de ruse passa dans les petits yeux de Rastelli.

— Je t'écoute, Sam.

— On drague partout, on écoute, on mate et on questionne nos indics. On n'intervient pas... Ça, c'est ce qu'il veut. Seulement... il peut se passer quelque chose...

— Déballe ton idée.

Rastelli tira sur son cigare.

— Eh bien, si Bolan se sent repéré, il va sûrement pas rester les bras croisés à attendre qu'on lui fasse des politesses. Il défouraille vite, cet enculé, et il a toujours plein d'armes sur lui. Il y aura des dégâts chez nous, à coup sûr des gus allongés dans la rue.

— C'est tout ce que tu as trouvé ? dit le *capo* d'un ton dédaigneux.

— Attends, Tony, j'ai pas terminé. Ça veut dire que nos hommes seront obligés de riposter et de lui coller un max de plomb dans la carcasse. Une façon de voir les choses, quoi... Ça se pourrait aussi qu'il nous prenne carrément pour cible et que cette fois il manque de bol.

Le visage de Buscetta se détendit un peu.

— C'est l'explication que tu envisages de servir ensuite à Hendricks ?

— Tu y vois un problème ?

— Non, répliqua son boss après un temps de réflexion.

— Ça permettra d'arrondir les angles et comme ça tu pourras empocher le pactole plus le supplément. Seulement, il faudra lâcher tous nos effectifs dans la ville, envoyer des bagnoles en patrouilles et placer des équipes d'intervention là où il faut. Des équipes de buteurs bien entraînés auxquels on aura promis une grosse pincée. Qu'est-ce que tu en penses, Tony ?

Tony prit le temps d'allumer une cigarette à embout doré avant de répondre :

— Et les flics, tu as pensé aux flics ?

L'énorme mafioso balaya l'objection d'un geste du bras.

— La moitié de ces mecs palpent nos enveloppes à la fin de chaque mois. Pour les autres, faudra aviser, on fait pas d'omelette sans casser des œufs... Et puis, faudra pas oublier les gros bonnets qu'on a dans la manche à la préfecture. Ça se tient, non ?

- Tu sais te rattraper aux branches, Sam.
- J’y avais déjà réfléchi en partant de chez Shuler, mais fallait que ça mûrisse dans ma tête avant de t’en parler. Bon, on est d’accord ?
- C’est pas suffisant, rétorqua le *capo*. Bolan est peut-être en ce moment à Chicago, en ville. Il est peut-être aussi à dix ou trente kilomètres d’ici, en train de renifler des pistes. Tout le monde sait qu’il se déplace vite.
- Tu penses qu’on devrait étendre l’opération ?
- Au cas où tu l’aurais oublié, mon territoire s’étend à tout l’Illinois, jusqu’à Saint Louis, Rock Island et le lac Michigan. Je me fous de ce qu’en pense Hendricks, je suis chez moi.
- On n’aura jamais assez d’hommes pour couvrir tout l’État, objecta Rastelli.
- Il ne s’agit pas d’envoyer des équipes battre la campagne dans tout l’Illinois. Quel périmètre Hendricks veut-il occuper ?
- Il a parlé d’une cinquantaine de bornes autour de la ville.
- Depuis le centre ?
- Non, depuis la périphérie. Le lac ne compte pas.
- S’il a prévu ça, c’est qu’il a des idées en tête. Il sait jusqu’où ça craint. Le problème, c’est qu’on ne connaît pas la moitié de ce qu’il magouille, lui et ses grosses légumes. Tu as dit cinquante kilomètres ?
- Ouais. Ça fait à peu près un demi-cercle passant par Zion, Algonquin, Aurora, Park Forest et Chicago Heights. Comme tu dis, c’est pas l’Illinois, mais ça fait un sacré bout de terrain.
- Il faudra louer des hommes dans les États voisins pour constituer des équipes supplémentaires. Je veux que tu t’occupes d’arranger l’affaire, promets-leur un bon paquet de flouze à la clé. Fais-moi aussi une liste de tous les gus importants qui se trouvent dans ce secteur, auxquels Bolan pourrait s’en prendre. Si on place ces équipes en embuscade aux bons endroits, on a un maximum de chances de le faire tomber.
- Un silence plana dans le bureau pendant qu’ils supputaient leurs chances.
- En y repensant, j’ai pas tellement l’impression qu’il veut coincer le grand fumier, argua soudain Rastelli.
- Tu parles d’Hendricks ?
- Ouais. Je crois plutôt qu’il cherche à l’empêcher de foutre sa merde dans le coin pendant qu’il monte son turbin. C’est une question de quelques heures, douze ou quinze, au plus.
- Qu’est-ce qui te faire dire ça ?
- Plusieurs choses. D’abord, il était réticent, il disait qu’on ne pouvait pas être certain que Bolan avait débarqué dans le secteur, qu’il n’était pas chaud du tout pour déclencher une grosse pagaille. Ensuite, je pense que ces gars-là n’ont rien à battre du grand fumier, c’est pas

leur objectif. Sinon, ils nous laisseraient nous en occuper sans essayer de nous restreindre. Ils font cavalier seul, Tony. Faut pas avoir inventé la poudre pour comprendre ça.

— C'est pas leur objectif, hein ? Alors, qu'est-ce que c'est ? Ne me parle pas de cette putain de tour, on sait très bien que c'est un coup de bluff. Une publicité de merde.

— Je suis bien d'accord avec toi. Voyons... D'après ce qu'on a pigé, un commando de mecs d'Al-Qaïda serait déjà sur place pour faire péter quelque chose de gros. Hendricks et ses potes sont au courant et ça m'étonnerait pas qu'ils contrôlent ces types... Si tu veux le fond de ma pensée, ils se servent de nous. Autre chose... Kloske ne bossait pas seulement pour nous.

— On ne lui a jamais demandé l'exclusivité.

— Ouais, il travaillait au coup par coup. Tu te souviens qui nous l'avait recommandé ?

— Krebs, un ami de Shuler.

— Et d'Hendricks. Il était à sa botte.

— Et alors ?

— Et alors ? répéta Rastelli. C'est eux qui mènent la barque depuis le début. Ils magouillent avec les grosses têtes de Washington et de Manhattan. Ce que je veux dire, c'est que ça risque de ne pas arranger nos affaires. Il se peut même qu'ils essaient de nous faire porter le chapeau si quelque chose cloche dans leur opération.

— Tu as une idée de ce qu'ils veulent faire péter ?

Rastelli haussa les épaules.

— Ce mec est plus hermétique qu'une huître. Avec Shuler, il a parlé de drôles de trucs, comme le P3 et d'une fille qui serait devenue instable. Comme si une bonne femme pouvait être stable !

— Le P3, tu dis ?

— C'est bien ce que j'ai entendu. Tu connais ?

— C'est en rapport avec Langley.

— Les connards de la C.I.A. ?

— Oui. Ils font des expériences sur des putes et des mecs isolés. Je crois qu'ils s'en servent ensuite pour espionner des grossiums ou liquider des objectifs.

— Ça m'étonne pas. Bon, heu... J'aime pas ce qui se passe. S'il y a une grosse casse chez nous...

Pour la première fois, le visage de Tony se dérida. Un léger sourire apparut même au coin de sa bouche desséchée.

— T'inquiète pas. Ils peuvent démolir ce qu'ils veulent. Nos sociétés seront en tête sur la liste des appels d'offres. Il y aura du gros fric à se faire.

— Shuler dit qu'il faudra tous tailler la route avant demain midi pour éviter des emmerdes avec la flicaille.

— C'est aussi ce qu'il m'a dit au téléphone. Mais peut-être qu'il s'agit d'autre chose que les flics... En attendant, on va s'occuper de Bolan. Perds pas de temps, Sam, bouge ton cul.

Sam hocha la tête d'un air entendu. Il s'appuya des deux mains sur les accoudoirs du fauteuil pour en extraire son énorme corps, poussa un soupir et s'achemina lourdement vers la porte du bureau.

— Préviens Johnny, dit encore Buscetta. Je veux le voir tout de suite. Seul.

— Je te l'envoie, dit Rastelli avec empressement, avant de refermer le battant.

Johnny Rocco était le chef de toutes les équipes d'intervention de Tony. Avant d'être récupéré par la mafia, il avait servi dans les *Spécial Forces* pendant cinq ans avec le grade de sergent. Peu instruit et d'une intelligence limitée, il n'avait jamais pu accéder au grade d'officier, mais il était d'une efficacité redoutable lorsqu'il s'agissait d'exécuter des ordres précis. C'était un dur, un givré de la gâchette, comme le qualifiaient certains gars du Milieu, mais il en connaissait un rayon en matière de combat de rue et il savait mener ses hommes. Bolan l'enfoiré ne lui faisait pas peur, ça faisait longtemps qu'il espérait se trouver en face de lui et lui vider un chargeur de .45 dans les tripes.

CHAPITRE XV

Le crépuscule assombrissait le parc de verdure le long duquel Bolan venait de garer la Supra, dans Cicero. Il avait enfilé un trench-coat pour dissimuler sa combinaison noire de combat et ses armes ; le fidèle Beretta 93-R prolongé de son réducteur de son sous son aisselle gauche, le gros AutoMag .44 qu'il portait dans un étui de ceinture et un P-M Heckler & Koch à silencieux intégré suspendu à son épaule par une bretelle.

S'orientant, il marcha le long de Cermak Road jusqu'à l'entrée d'un immeuble surmontée d'un triangle gravé dans la pierre, vérifia que le numéro correspondait et appuya sur le bouton de sonnette. Il dut attendre plus de vingt secondes avant qu'un des deux battants de chêne s'entrouvre, retenu par une chaîne de sécurité et laissant entrevoir une face suspicieuse.

— Abie est encore là ? demanda-t-il.

— Vous voulez parler de frère Abie ? rétorqua l'autre.

— Oui. Schwefferman.

— Je vais vérifier. Êtes-vous un de nos frères ?

Bolan hocha silencieusement la tête.

— Comment nous avez-vous trouvés, est-ce par l'oracle pourpre ?

Il comprit qu'il s'agissait d'une phrase de reconnaissance, mais il n'en connaissait pas la réponse. Le visage de fouine le fixait d'un regard méfiant.

— On va en parler, grinça-t-il en se lançant de tout son poids sur la porte massive.

La chaîne se rompit dans un petit claquement sec et le battant percuta la tête du type qui partit à la renverse, s'étalant sur un carrelage en damier. Il n'était qu'à moitié assommé et Bolan l'attacha en quelques secondes à la rampe d'un escalier, à l'aide de deux garrots en Nylon, lui colla ensuite un morceau d'adhésif médical sur la bouche. Il n'avait aucune idée de la disposition des lieux et commença par visiter le rez-de-chaussée.

Le siège de la L.C.I. était abrité dans un ancien hôtel particulier dont on avait abattu des cloisons. La première pièce qu'il visita aurait pu

s'apparenter à une sorte de sacristie s'il s'était agi d'une véritable église. Des fresques ornaient les murs, représentant des personnages aux corps humains surmontés de visages bestiaux pour la plupart, planant entre ciel et terre et tendant les bras. Il y avait aussi des tableaux dont certains étaient signés par Aleister Blum, des peintures qui se voulaient lumineuses mais qui ne reflétaient qu'une sombre démençe.

Sur un grand plateau en marbre, des épées voisinaient avec des dagues et des plateaux métalliques dont l'un contenait un liquide rouge qui pouvait être du sang. L'une des fresques représentait un être au visage cornu et aux yeux incandescents, possédant des ailes et des pieds fourchus. Au-dessus figurait l'inscription : « La Vérité est en lui. »

Au fond de la salle, il y avait une porte à double battant que Bolan n'eut qu'à entrouvrir pour observer une vaste salle rectangulaire ceinturée par une mezzanine. Le plafond était au moins à dix mètres du sol revêtu d'un carrelage rouge. Il ne vit aucun siège, seulement des rangées de balustres délimitant des allées étroites autour d'une aire où l'on voyait un énorme pentacle noir incrusté dans le sol. Une odeur bizarre, presque fétide, imprégnait les lieux.

Tout au fond, en surplomb au-dessus d'un autel planté de bougies sombres, trônait une statue, une monstrueuse caricature d'être humain. Le corps était celui d'une femme, mais la tête avait les attributs d'un bouc dont les yeux étaient constitués par des pierres brillantes. L'infecte effigie se tenait accroupie, un serpent lové autour d'un sceptre qu'elle tenait verticalement d'une main, l'autre enserrant un globe terrestre. Une nouvelle inscription était visible à la base du socle : « Par Lui nous renaîtrons. »

Mais, à part cette représentation de l'ange déchu, aucun officiant n'occupait la salle à cet instant. La cérémonie mentionnée par Chancellor avait sans doute pris fin et les adeptes étaient rentrés chez eux. Un mouvement furtif, pourtant, attira le regard de l'Exécuteur au niveau de la mezzanine. Quelqu'un venait de refermer une porte, tout au fond d'une grande loge lambrissée.

Regagnant le hall d'entrée, Bolan s'arrêta un instant au pied de l'escalier où le portier à la tête de fouine essayait de se défaire de ses liens. Il lui octroya une ration de tranquillisant d'un coup de crosse du Beretta avant d'atteindre le palier de la mezzanine, progressa sans bruit jusqu'à arriver près de la porte qu'il avait repérée.

Un bruit de conversation lui parvint, des voix d'hommes. Mais il perçut également un toussotement venant d'une porte contiguë, ainsi que plusieurs tonalités pouvant s'apparenter à un pianotement sur un clavier. Deux pièces, au moins, étaient occupées.

Il choisit de commencer par celle de droite, d'où provenait toujours

une rumeur confuse, manœuvra aussitôt la poignée et ouvrit d'un coup. Les trois balaises qui se tenaient là mirent quelques dixièmes de seconde de trop pour comprendre la situation. Le plus proche encaissa une pastille silencieuse en plein front et s'effondra sur son copain qui essayait de dégainer un gros .45 à barillet. Le Beretta toussa une seconde fois, l'expédiant *ad patres* de la même manière, avant de venir se pointer sous les yeux ahuris du troisième larron.

— Ne... ne... tirez pas ! bégaya le gorille.

— Abie est à côté ?

— Oui... Je...

— Va l'avertir.

— Vous voulez que...

— Oui. Dépêche-toi.

Se déplaçant de côté, Bolan le laissa passer sans le quitter des yeux. Il le suivit à deux mètres de distance, le vit s'arrêter et lui jeter un regard pitoyable.

— Est-ce que... je frappe ?

— Fais comme tu veux, mais te goure pas, chuinta l'Exécuteur.

L'autre tapota la porte, la tête rentrée dans les épaules.

— Oui ! fit sèchement une voix de l'autre côté.

Le balaise ouvrit la porte et s'arrêta sur le seuil.

— Qu'est-ce que tu veux, Lucas ? reprit la voix autoritaire.

— Je... Y a quelqu'un qui veut vous voir, monsieur Schwef.

— Qui ? Qui veut me voir ?

Assis derrière un bureau, un téléphone à la main, Abie Schwefferman levait un visage rogue sur son garde du corps.

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est que...

Les mots se figèrent sur ses lèvres minces lorsqu'il entendit une sorte de souffle rauque, puis il vit quelque chose traverser l'air, entendit un bruit mat et fixa avec incrédulité le morceau de crâne ensanglanté qui venait d'atterrir sur son bureau. D'un coup, il se rejeta au fond de son fauteuil et faillit perdre l'équilibre. Les yeux hagards, il observa ensuite l'affaissement lent du grand corps qui fut violemment poussé au milieu de la pièce avant de toucher le sol, face contre terre. Un trou affreux lui ornait la nuque, par où s'échappaient des caillots de sang et de matière cervicale.

Enfin, il eut conscience de la situation, darda ses yeux vers la haute silhouette armée qui se découpait dans le chambranle et sa pomme d'Adam monta et descendit nerveusement. Bolan fit deux pas en avant, refermant la porte avec son pied.

Plusieurs secondes s'écoulèrent durant lesquelles Schwefferman s'efforça de se contrôler. Il était livide. Il transpirait abondamment et de la buée se déposait sur ses lunettes.

— Que voulez-vous ? s'enquit-il enfin, ôtant lentement ses lunettes

pour les essuyer avec un mouchoir en papier prélevé dans une boîte sur son bureau.

Il reprenait vite de l'assurance, surveillant méticuleusement ses gestes, mais il était conscient que sa vie ne tenait qu'à un fil. Bolan savait de quoi Schwefferman était capable, connaissait sa rouerie et son esprit retors. Il avait récemment été confronté à l'un de ses complices, Adam Hirschbaum, un autre financier véreux qui avait passé le plus clair de sa vie à ruiner des sociétés, à semer la désolation et la mort, avant que l'Exécuteur ne l'abatte au Nouveau-Mexique(5).

« Monsieur Schwef » était du même acabit. Comme lui, il était membre du *Policy Board*, cet organisme secret implanté à la Maison-Blanche par le *Council on Foreign Relations*, et qui soufflait à l'équipe présidentielle les initiatives à prendre. Mais, en plus, il figurait en tant que pièce importante dans un complot des plus monstrueux qui soit. Malgré leur intelligence aiguë, ces types étaient des détraqués, des déments, et Bolan n'était pas étonné de trouver Abie Schwefferman en train de mener ses ténébreuses affaires dans un temple voué au culte luciférien.

— Que voulez-vous ? répéta le pourri, replaçant les lunettes devant ses yeux.

Un second objet tomba sur le bureau, tournoya un instant avant de s'immobiliser à quelques centimètres du fragment de crâne. Les yeux de Schwefferman se fixèrent sur la petite pièce de bronze où figuraient des croisillons entourés d'un cercle. Un mafioso aurait immédiatement compris le message, mais le grossium dévoyé ne faisait pas partie du Crime Organisé, il en utilisait seulement les structures. Un temps passa avant qu'il saisisse la pièce de métal.

— Qu'est-ce que c'est ? fit-il d'un ton qu'il voulait dédaigneux. Serait-ce une médaille... heu... Marksman ?

Bolan comprenait qu'il puisait le temps de réfléchir dans des reparties apparemment anodines.

— Que dois-je en conclure ?

— Que c'est foutu pour toi, dit enfin l'Exécuteur, l'observant d'un regard de glace.

— Bolan, hein ? lâcha doucement Schwefferman.

Son regard aigu s'était attaché sur la combinaison noire visible sous le trench-coat dont les pans étaient écartés, laissant également voir le P-M Heckler & Koch et l'AutoMag.

— Pourquoi moi ? Je n'ai rien de commun avec vos victimes habituelles.

— Je sais qui tu es, dit Bolan d'une voix d'outre-tombe. Je connais ton rôle dans la combine pourrie à Chicago. Tu n'as aucune chance de t'en tirer, j'ai déjà rectifié Ranfeld, Nathanson et les autres.

Une lueur étincela derrière les lunettes à verres épais. Mais il ne

s'agissait pas de peur. Après le premier moment de stupeur, Schwefferman redevenait ce qu'il avait toujours été, un être froid, calculateur, sans la moindre pitié pour ceux dont il occasionnait le malheur, sans le moindre regret pour le mal qu'il semait autour de lui. Bolan comprit qu'il avait déniché l'un des immondes serpents qui se dissimulaient depuis des années dans l'ombre du pouvoir.

— Quelle est l'alternative ?

Les mots étaient tombés sèchement, sans émotion apparente. La réponse tomba comme un couperet :

— Il n'y a pas d'alternative.

— Voyons... Vous ne m'avez pas encore assassiné.

— T'impatiente pas.

— Qu'attendez-vous donc ?

— Je voulais voir à quoi tu ressembles.

— D'évidence, je ne vous plais pas.

— Ça n'a pas d'importance.

— Moi, je n'ai rien contre vous, mon vieux.

Bolan nota le geste de la main qu'il faisait en direction du téléphone.

— Tu veux lancer un S.O.S. ?

Les doigts s'immobilisèrent à quelques centimètres de l'appareil qui explosa brutalement sous l'impact d'une balle silencieuse. Schwefferman eut à peine un sursaut, puis sa bouche esquissa un sourire ironique.

— Je n'aurais eu aucune chance, n'est-ce pas ? Je ne fais jamais rien d'inutile ni de dangereux, déclara-t-il avec une sorte d'emphase tout en rapprochant son fauteuil du bureau. Si nous discutons ?... Je pourrais apporter des réponses à certaines questions que vous vous posez.

L'Exécuteur considéra froidement le reptile assis en face de lui, s'efforçant de sonder ses pensées tordues. De quelle façon allait-il tenter de le berner ?

CHAPITRE XVI

— Qu'en dites-vous ? insista l'infecte créature, dardant ses yeux inexpressifs sur l'Exécuteur.

— Tu as donc de quoi monnayer ta peau ?

Bolan entendit une sorte de ricanement d'hyène.

— Bien sûr. Il me faut seulement l'assurance que vous ne me tuerez pas ensuite.

Ainsi, Schwefferman proposait de se mettre à table ? L'Exécuteur pensa qu'il tentait surtout de gagner du temps.

— Ça ne marche pas de cette façon, renvoya-t-il. Lâche le morceau, on verra ensuite.

— Comment puis-je vous faire confiance ?

— À toi de voir. Tu préfères crever tout de suite ?

— Je ne suis pas stupide. Bien... Que voulez-vous savoir ? Posez-moi des questions.

— Ne joue pas au con, Abie. Tu connais les questions et les réponses.

— Peut-être. J'espère ne pas me tromper.

— Tu n'as pas intérêt.

— C'est au sujet de l'attentat contre la Sears Tower, n'est-ce pas ?

— Tu es à côté de la plaque. Encore une connerie de ce genre et je te fais péter la cervelle. Comment ça doit se passer à O'Hare ?

Cette fois, les yeux reptiliens cillèrent.

— Vous savez donc ?

— Je veux t'entendre me le confirmer.

— C'est, heu... une affaire complexe. Mais ce n'est pas ce que vous semblez croire. Une information nous est parvenue au sujet d'un commando d'Al-Qaïda dont nous pensions qu'il visait la Sears Tower. En fait, il s'agissait d'une manœuvre d'intoxication. Des messages captés ultérieurement ont permis à la N.S.A. de comprendre que l'aéroport O'Hare est le véritable objectif.

— Abrège.

Pour se donner une contenance, Abie retournait la médaille de sniper entre ses doigts.

— Oui, j'en viens au fait... Les experts pensent qu'une bombe y a été

déposée la nuit dernière. Pas n'importe quelle bombe, si vous voyez ce que je veux dire.

— Un engin nucléaire ?

— Plus précisément une bombe à fission de type Hiroshima.

Il laissa planer un silence avant de reprendre :

— D'après les renseignements interceptés, la mise à feu serait réglée par une minuterie électronique pour provoquer un maximum de dégâts dans un rayon de cinq à six kilomètres autour de l'aéroport, sans compter la radioactivité qui s'étendrait dans un plus grand périmètre. Voilà, tout se résume à cette information. Sachez aussi que tout est mis en œuvre pour localiser cet engin sans alerter l'opinion publique.

Imaginez ce qui se passerait si les médias venaient à diffuser cette affreuse nouvelle... J'ose espérer que de votre côté vous n'allez pas divulguer...

Bolan eut un rictus. La crapule ne se compromettait guère en lui révélant ce qu'il avait déjà compris. Schwefferman cherchait à gagner du temps en lui jetant de la poudre aux yeux et pensait pouvoir s'en tirer à bon compte. Puis une certitude s'imposa. Il affichait beaucoup trop d'assurance malgré la menace de l'arme braquée sur lui. Il avait réussi à alerter ses complices. L'Exécuteur ne comprenait pas comment il s'y était pris, mais il ne se faisait pas d'illusion.

Feignant d'entrer dans son jeu, il questionna :

— Qui dirige les recherches ? Hendricks ?

— Vous le connaissez ?

— Réponds.

— Oui, bien sûr. Le colonel a été chargé de constituer une équipe spéciale pour localiser l'engin et assurer la sécurité d'O'Hare. C'est un homme de valeur en qui nous pouvons avoir confiance. Il dirige aussi une équipe de techniciens pour le désamorçage. Tout cela est confidentiel, évidemment.

— Appelle-le.

— Hendricks ? Mais je...

Dans un sinistre cliquetis, le chien du Beretta se redressa à l'arrière de la culasse.

— Vous avez détruit mon téléphone !

— Tu as un portable ?

— Oui, évidemment. Mais j'ignore comment le joindre...

— C'est dommage pour toi, dit l'Exécuteur dont l'index se replia doucement sur la détente.

— Attendez !... J'ai un numéro quelque part, j'espère qu'il est encore valable.

— Fais attention, prévint le Guerrier en voyant la main de Schwefferman se diriger vers un tiroir de son bureau.

— N'ayez crainte. Je n'ai aucune mauvaise intention, je veux

simplement vous prouver qu'il s'agit d'un affreux malentendu.

Le tiroir recelait quelques papiers comportant des annotations et un calepin à couverture rouge que le financier saisit délicatement. Il glissa ensuite la main dans une poche de sa veste et en retira un petit appareil G.S.M., lentement, du bout des doigts, le visage crispé. De nouveau, une pellicule de sueur couvrait son front.

— Voilà... Je vais l'appeler, j'espère que le malentendu pourra être dissipé. Je... Je crois comprendre que vous êtes un partisan de la théorie du complot, n'est-ce pas ? Rien n'est plus faux, c'est...

— Appelle Hendricks. Fais gaffe.

— Oui... Tout de suite. Que dois-je lui dire ?

— Demande-lui où il en est. Questionne-le sur son timing.

— D'accord. Si j'arrive à le joindre...

— Sois naturel et n'oublie pas de brancher l'ampli.

Hochant la tête, Schwefferman piocha un nouveau Kleenex pour s'essuyer le front. L'assurance qu'il s'était composée s'effondrait. Les mains moites, il manipula le téléphone portable, composa un numéro et le tint contre son visage tendu, les yeux baissés.

Une voix cassante se fit entendre au bout de la troisième sonnerie :

— Oui. Qui est-ce ?

— C'est moi, Kevin... Abie. Comment ça se passe de votre côté ?

— Rien de nouveau. Vous êtes seul ?

— Heu... oui. Pourquoi ?

— Comme ça.

— Vous pensez être dans les délais ?

— Comme prévu. L'ingénieur a tout réglé. Pourquoi appelez-vous ?

Schwefferman jeta un rapide coup d'œil vers Bolan qui s'était appuyé sur son bureau, le Beretta menaçant.

— On est tous un peu sur les nerfs, c'est compréhensible.

Deux, trois secondes s'écoulèrent avant qu'Hendricks donne la réplique :

— Le central a reçu un appel automatique, il y a quelques minutes. Ça venait de Cicero...

— Ah ! C'est sans doute un appareil déréglé, ricana le gros cannibale.

Mais ses paroles sonnaient faux, il se sentait piégé à son propre jeu.

— On ne peut vraiment pas faire confiance à la technique, ajouta-t-il d'un ton faussement enjoué.

— Pas seulement à la technique, lâcha Hendricks. Une équipe est partie pour vérifier. Où êtes-vous, Abie ?

Bolan lui arracha l'appareil des mains et le porta à son visage.

— Il est devant moi, renvoya-t-il. Il vient de cracher le morceau.

Instantanément, le petit appareil devint muet, comme si la communication avait été coupée. Mais la voix cassante reprit finalement :

- Qui est-ce ?...
- Tu ne t'en doutes pas, Kevin ?
- Ah ! Serait-ce... Heu... Bolan ?
- T'as deviné.

Un rire aigre passa dans l'écouteur.

- Tu veux donc me faciliter les choses ?
- Ne te fais pas d'illusions.
- C'est toi qui t'en fais, connard ! J'ai trois mille hommes prêts à te faire la peau, tu ne peux pas te casser d'ici.

— Trois mille bordilles, des manches que tu as recrutés au rabais.

— T'es vraiment inconscient, on dirait ? Je te donne tout juste deux heures avant de te faire étendre. Tu veux parier ?

— Je ne parie pas avec les ratés. Comment vas-tu te débrouiller, maintenant que Ranfeld est rectifié ?

— T'en fais pas pour moi, j'ai besoin de personne pour me dire ce que je dois faire.

— Tu es en prise directe avec le sommet ?

— Va te faire foutre !

— Pas question, ricana Bolan. Abie m'a tout raconté, j'aurais voulu que tu l'entendes déballer ses salades.

— J'te crois pas.

— Au fait, j'ai une information pour toi. Tes potes de *Cosa Nostra* sont en train de te doubler.

Bolan bluffait, mais sa réplique était basée sur la connaissance des habitudes mafieuses. Il enchaîna aussitôt :

— Vérifie, tu risques d'être surpris.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Je te croyais moins con. Regarde du côté de Rastelli et Buscetta, tu pigeras peut-être.

— Va te faire foutre.

— Tu te répètes. Ciao, troufion.

Il coupa la communication sans ajouter un mot. Schwefferman était devenu livide. Il semblait pétrifié sur son siège mais se redressa soudain et ses yeux étincelèrent méchamment.

— Vous êtes fou ! s'écria-t-il d'un ton suraigu. Vous n'avez rien compris ! Il y a des intérêts énormes en jeu, des motivations que vous ne pouvez même pas soupçonner. Ça vous dépasse complètement, vous n'avez pas un intellect suffisamment évolué pour comprendre l'action que nous menons. Ce sont toujours des êtres supérieurs qui décident et vous ne pesez rien devant eux.

— Supérieurs... Comme toi, par exemple ?

— Je fais partie de cet ordre ! Vous n'êtes qu'un pauvre naïf qui se croit sans doute investi d'une mission. Un don Quichotte de pacotille ! Croyez-vous vraiment que ce sont les imbéciles de la rue qui décident

de leur sort ? Jamais ça ne s'est passé de cette façon. Il faut des penseurs, des maîtres d'une haute élévation spirituelle pour diriger cette masse grouillante et en orienter l'évolution. Qu'est-ce que vous croyez ? Vous allez être balayé comme un insecte, comme tous ceux qui s'opposent à nos concepts. Vous croyez pouvoir changer le cours des événements, mais il est trop tard. Nous avons tout en main, nous contrôlons les peuples et décidons de ce qu'ils doivent devenir. Vous pouvez m'assassiner, ça ne changera rien au diagramme ni à l'architecture des maîtres. Vous comprenez ce que je vous dis ? Pourquoi ne pas vous ranger de notre côté ?

L'Exécuteur comprenait en effet ce qu'il voulait dire. Il ne le comprenait que trop. Schwefferman s'était extrait de son fauteuil et, les yeux fous, continuait sa diatribe d'une voix surexcitée.

— Regardez-vous ! Vous n'êtes rien d'autre qu'un criminel, un être dégénéré qui prétend imposer sa propre justice. Vous croyez au libre arbitre ? Les autres, eux, baissent la tête et obéissent aux grandes décisions. C'est de cette façon, qu'ils survivent. Nous les utilisons et nous leur donnons à manger, nous satisfaisons leurs petits besoins et leurs ambitions médiocres. Cela ne changera jamais. Les humains ne sont en fait que des animaux auxquels on ne peut rien apprendre. Vous ne pouvez rien pour eux, vous ne savez rien de nous, le grand œuvre est en marche et rien ne pourra l'arrêter !

Durant quelques secondes encore, Bolan écouta Abie Schwefferman débiter ses paroles démentes, le voyant ponctuer ses phrases de gestes saccadés, ondoyant parfois sur lui-même comme un serpent qui cherche à hypnotiser sa proie. Puis il mit fin au lamentable discours en lui expédiant une balle de 9 mm dans la tête.

Il avait passé beaucoup trop de temps dans ces lieux infects. Ses doutes avaient été confirmés en écoutant les paroles d'Hendricks, une alerte était bien partie d'ici sans qu'il s'en aperçoive. Il comprit en jetant un coup d'œil sous le bureau, apercevant un petit bouton métallique logé dans un angle, au fond du meuble. Une simple pression du pied avait suffi.

Un système électronique avait fait le reste, envoyant un signal radio à distance.

Schwefferman était tombé sur le dos, un bras coincé sous son corps. L'ogive avait délimité un trou net dans son front sans provoquer d'hémorragie apparente. Dans la mort, son visage était devenu effrayant. Ses lèvres s'étaient largement retroussées sur des dents pointues de vampire, sa peau paraissait transparente et ses yeux restés écarquillés ressemblaient à deux gouffres ouverts sur le néant.

Bolan empocha le portable et le carnet d'adresses et jeta un dernier regard sur le cadavre de l'immonde crapule. Puis il quitta la pièce avec un sentiment d'infini dégoût, balançant deux grenades incendiaires à

retard contre les boiseries de la mezzanine.

En bas, le cerbère attaché à un barreau de l'escalier lui jeta un regard haineux en le voyant s'éloigner, poussa un grognement rauque étouffé par la bande adhésive qui lui fermait la bouche.

Les engins incendiaires explosèrent alors qu'il ouvrait la porte de l'immeuble, deux petites déflagrations molles qui précédèrent de quelques secondes une stridulation aiguë venant de l'extérieur. L'Exécuteur comprit alors que son repli n'allait pas se passer sans casse.

CHAPITRE XVII

Débouchant en trombe d'un croisement, un gros 4 x 4 noir avait négocié le virage dans un hurlement de pneus et le faisceau de ses phares inonda la façade de l'immeuble.

Aussitôt, le Guerrier se rejeta dans l'ombre de la porte, mais il était conscient d'avoir été aperçu. Ce qui suivit lui en apporta la confirmation quand plusieurs coups de feu claquèrent dans la rue, tirés depuis le véhicule, et ricochant près de lui sur la façade. Sa réplique fut immédiate. Le Heckler & Koch en batterie, il expédia une giclée de balles en direction de la caisse qui freinait bruyamment, une trentaine de mètres en amont, martelant le métal et pulvérisant les phares.

Là-bas, dans la pénombre revenue, un type lâcha un chapelet de jurons, un autre poussa un cri et il y eut des ordres lancés nerveusement :

— Virez-vous de là, nom de Dieu !... Déployez-vous ! 3 et 6, assurez la couverture ! Unité 2, où êtes-vous ?

Une voix jaillit d'une radio :

— Dans Central Avenue, à moins d'une minute.

— Contournez et verrouillez la position !

L'Exécuteur avait ôté son trench-coat pour libérer ses mouvements. Maintenant, il se confondait dans l'ombre de la nuit, avait déjà traversé la rue et sauté la petite clôture protégeant le parc public en face des immeubles. À distance, un lampadaire éclairait la chaussée derrière le 4 x 4 arrêté d'où plusieurs hommes avaient jailli à la hâte. Bolan les voyait parfois se découper brièvement dans la lueur du réverbère, vêtus de combinaisons semblables à celles des parachutistes, mais de teinte sombre. Il n'en doutait pas, c'était une équipe du Fencen et un renfort était attendu.

Il s'immobilisa contre un poteau en béton. Ses yeux s'étaient accoutumés à l'obscurité alors que les arrivants ne devaient avoir qu'une vision sombre et confuse des lieux. Le silence s'était fait dans la rue, troublé seulement par le ronronnement de véhicules, à bonne distance.

Puis une voix nasillarde se fit entendre et deux silhouettes se mirent

à progresser le long du trottoir en direction de l'immeuble de la L.C.I., marchant avec circonspection. Bolan laissa approcher les deux flingueurs et leur expédia à chacun une ogive silencieuse. Les silhouettes s'effacèrent mais une rafale éclata, dont l'écho fut renvoyé par les façades, et plusieurs projectiles ricochèrent en miaulant. L'un des deux types, dans un réflexe d'agonie, avait probablement appuyé sur la détente de son arme. Ensuite, un projecteur s'alluma depuis le véhicule tout-terrain.

Bolan avait trop tardé dans la sinistre bâtisse et risquait maintenant de se trouver coincé. En plus d'un véhicule qui arrivait en renfort, la fusillade avait pu être entendue par des policiers en patrouille et la situation risquait fort de dégénérer rapidement en hécatombe. C'était le genre d'incident que l'Exécuteur voulait surtout éviter, même si une partie des flics de Chicago touchaient des pots-de-vin de la mafia. Mais il était trop tard, une horde de chiens enragés pouvait déferler à l'improviste.

Ce fut ce qui se produisit quelques secondes plus tard, deux véhicules faisant une brutale irruption depuis une rue transversale, roulant presque pare-chocs contre pare-chocs. Un freinage intempestif provoqua un petit heurt entre les deux caisses et il y eut un juron sonore, tandis que des hommes s'élançaient dans le désordre à travers la chaussée, l'arme au poing.

Bolan eut un sourire cruel. La mafia n'avait pas manqué le rendez-vous. Il aligna une première silhouette avec le Beretta, caressa aussitôt la détente et vit le type trébucher puis bouler comme un lapin, fit feu sans attendre sur deux autres *amici* qui s'étaient plaqués contre une façade, les envoya de la même façon en enfer avant de pointer le H & K sur les hommes du Fencen dont il devinait les silhouettes. Il leur lâcha deux rafales, changea immédiatement de position et vida le reste de son chargeur sur la troupe mafieuse qui commença à se débander en tous sens.

Des détonations retentissaient de toute part, des coups de feu tirés précipitamment et sans grande efficacité mais qui ajoutaient à la confusion. De courtes flammes jaillissaient régulièrement depuis les voitures mafieuses et il y eut un cri d'agonie précédant la chute d'un corps qui s'étala sur le trottoir, une bordée de jurons lâchés hystériquement, puis une longue rafale donna la réplique, tirée depuis le 4 x 4 du Fencen. C'était au moins un calibre .50, une mitrailleuse lourde utilisée habituellement par l'armée. Au-delà de ce qu'il espérait, les deux troupes adverses se mitraillaient mutuellement dans la rue, trompées par la lueur éblouissante des phares mafieux et les zones d'obscurité entre les deux camps belligérants.

Profitant de la pagaille, Bolan se replia à l'intérieur du parc qu'il franchit en diagonale pour rejoindre sa voiture garée à l'opposé. Il en

avait presque atteint la clôture lorsqu'un bruit de pas précipités retentit derrière lui. Un coup d'œil par-dessus son épaule lui dévoila un groupe de trois hommes lancés derrière lui le long d'une allée, l'arme à la hanche. Un court instant plus tard, quatre autres apparurent sur son flanc gauche, des silhouettes sombres. Plusieurs balles sifflèrent non loin de lui sans qu'il entende les détonations. Ces gars-là utilisaient également des silencieux, ils étaient habitués aux opérations en sourdine mais, en l'occurrence, c'était plutôt raté.

Plongeant brusquement, il fit un roulé-boulé, s'immobilisa sur le ventre et calma l'ardeur des premiers poursuivants d'une rafale avec le H & K dont il avait remplacé le chargeur. Les deux premières silhouettes accomplirent quelques pas maladroits avant de s'affaler lourdement sur le gravier tandis qu'un autre lançait un grand cri en tournoyant.

Les quatre autres n'étaient plus qu'à une trentaine de mètres, l'un d'eux ayant nettement distancé les autres, fonçant comme un taureau. Une cible idéale que l'Exécuteur élimina d'une seule cartouche, criblant ensuite les survivants d'une multitude de frelons mortels qui les couchèrent silencieusement dans l'herbe humide.

Il pensait avoir eu affaire à l'équipe de renfort attendue par le Fencen mais n'avait aucune idée de ses effectifs. Se redressant, il repartit au pas de course et atteignit bientôt la clôture qu'il sauta en souplesse, atterrit sur un trottoir bosselé et marcha rapidement pour rejoindre son véhicule. Celui-ci n'était plus très loin, une centaine de mètres tout au plus, mais son instinct lui disait qu'il n'était pas encore sorti de la chausse-trappe.

En effet, deux gros coups de feu tonnèrent à faible distance et des éclats s'arrachèrent de la façade d'un immeuble, à moins d'un mètre du visage de Bolan. D'après les impacts, c'étaient des chevrotines tirées avec un riot-gun, du gros plomb qui ne nécessitait pas une grande précision de tir. Puis une rafale crépita, tirée par un P-M et faisant sauter des morceaux de goudron du trottoir, un peu en avant de lui. Crochetant brusquement, il traversa la chaussée en courant tout en expédiant de courtes giclées de 9 mm en direction de l'attaque, se référant aux lueurs des coups de feu.

Tendant tous ses muscles, il s'élança derrière une voiture en stationnement et se déplaça encore d'une vingtaine de mètres pour examiner la situation. Il y eut un flottement tandis qu'une lueur rougeâtre apparaissait de l'autre côté du parc, à travers un gros nuage de fumée. L'immeuble de la L.C.I. se consumait de l'intérieur, en proie à des flammes voraces activées par les engins incendiaires qu'il y avait lâchés.

L'ennemi avait cessé de tirer et le silence s'installa pendant de longues secondes. Puis une silhouette apparut, se démasquant d'une

porte cochère. Une autre s'avança prudemment le long du parc et il y eut un appel chuchoté. Bolan laissa les deux types prendre confiance, observant leur technique malhabile. Au lieu de se couvrir mutuellement, ils s'avançaient au milieu de la chaussée, leurs armes tenues à la hanche et scrutant les alentours. À leurs vêtements et leur dégaine, il s'agissait d'*amici*, des flingueurs alléchés par une prime, qu'un véhicule supplémentaire avait déposés dans la zone d'alerte. Il y en avait probablement d'autres, disséminés dans le quartier, pour former une tenaille qui devait se resserrer sur le gibier.

Il leur permit d'accomplir quelques pas encore, puis se redressa et les abattit de deux balles chuintantes. Quelque part, à une distance inappréciable, quelqu'un hurla un ordre dans l'obscurité. Mais ce ne fut pas de ce côté que survint le danger.

Dans sa vision périphérique, l'Exécuteur enregistra un mouvement furtif, pointa son regard dans cette direction et eut juste le temps de voir le canon d'un fusil qui venait d'apparaître, sortant de la portière d'une voiture à l'arrêt. Tout se déroula ensuite en moins d'une demi-seconde. En même temps qu'il plongeait au sol, il entendit le fracas au départ du coup, ressentit un coup de bélier dans la poitrine, se reçut durement sur le trottoir et pivota pour renvoyer le feu. Mais le percuteur du H & K claqua à vide, le chargeur était épuisé.

Ce fut l'AutoMag qui entra alors dans la danse. Trois coups rapides qui firent l'effet d'un grondement de tonnerre. Les vitres du véhicule explosèrent et le fusil dégringola tandis que le visage qui s'était tenu derrière disparaissait immédiatement.

Prudemment, Bolan se releva, prêt à faire cracher une nouvelle fois Big Thunder, s'approcha ensuite du véhicule et l'inspecta d'un regard glacé. Son unique occupant gisait affalé sur la banquette arrière, couvert de sang et de débris de verre, le front fracassé par une énorme ogive de .44 magnum. Celui-là avait fait partie d'une équipe placée en arrière-garde, en compagnie des deux autres que l'Exécuteur avait abattus quelques instants plus tôt. Il était resté bien planqué dans sa caisse pendant la fusillade, attendant que ses copains fassent le boulot, puis l'opportunité de palper la prime lui était apparue lorsque le gibier pourchassé était venu prendre position à moins de vingt mètres de lui. Une cible facile. Un rêve de quelques instants.

Bolan grinça des dents. Il éprouvait une cuisante brûlure dans le côté gauche de la poitrine ; la décharge de chevrotines ne l'avait que partiellement raté et un début de vertige le prit quand il se remit à marcher en direction de son véhicule. Il dut s'arrêter, respirant doucement et serrant les mâchoires. Passant la main le long de sa combinaison, il l'en retira rouge de sang, grogna, se secoua et repartit, apercevant bientôt la longue carrosserie bleue de la Supra le long du trottoir. L'effort qu'il fit pour ouvrir la lourde portière lui parut

démesuré et, de nouveau, un étourdissement le prit. Il dut attendre plusieurs secondes avant de pouvoir s'installer au volant, s'efforçant de respirer lentement.

Des sirènes de police se faisaient entendre, leur écho s'amplifiant. Lançant le moteur, il démarra, brancha ensuite un scanner radio pour écouter les fréquences des flics et s'éloigna doucement. Il s'en était fallu de peu, cette fois. Quelques centimètres plus à droite. Mack Bolan n'en avait pourtant pas fini avec Chicago. Il lui fallait terminer le travail. Il avait seulement besoin d'un peu de répit. Quelques instants, pour panser ses blessures.

CHAPITRE XVIII

La nuit était sillonnée d'appels émis sur des fréquences radio multiples ; celles des policiers du C.P.D. dont les rapports s'enchaînaient régulièrement, mais l'Exécuteur entendait aussi des messages brefs et concis sur une longueur d'onde spéciale que son scanner captait en bout de bande HF. Des consignes quasi militaires qui émanaient d'évidence des équipes du Fencen. La mafia ne se privait pas non plus d'échanger des informations, exhortant des troupes de *soldati* dans leur chasse à l'homme.

Le feu venait d'être mis aux poudres un peu trop tôt pour Bolan et dans de mauvaises conditions. Il roulait dans Austin Avenue pour rejoindre l'Expressway 290 et s'éloigner le plus possible de la zone de combat, craignant l'installation hâtive de barrages de police. Il n'avait nullement l'intention d'engager un affrontement avec les forces de l'ordre.

Avant d'arriver à la hauteur de Wood Dale, il lança un appel à destination du TACOM, après avoir activé le scrambler de cryptage. Ce fut Grimaldi qui vint en ligne d'un ton alarmé :

— Striker ? Ça bouge de tous les côtés, les scanners s'affolent et il y a eu un flash officiel sur presque toutes les chaînes. On te recherche partout, les bleus et les...

— Je sais, coupa Bolan. Ça va pour moi. J'ai besoin d'un équipement *highshot*.

— Tu veux démarrer la troisième guerre mondiale ? fit le pilote avec un petit rire angoissé.

— Il me le faut rapidement, Jack. C'est dans la malle numéro trois. Il me faut aussi une combinaison de rechange et du café.

— Bon, O.K. Je t'apporte ça où ?

— Envoie-moi Jim. Toi, tu restes sur place pour assurer les liaisons radio. Dis-lui qu'il prenne le Bronco de location et qu'il mette le cap sur Elk Grove Village.

— D'accord. Et ensuite ?

— On restera branché sur les portables. Qu'il m'appelle avant d'arriver au carrefour d'Higgins et de la 290.

— Entendu. On se magne de charger le matériel. Heu, tu es sûr que ça va ?

— Ça baigne, Jack. Te fais pas de mouron.

Coupant la communication, il guetta la bretelle de sortie de Wood Dale qu'il trouva un kilomètre plus loin, poursuivit ensuite dans Busse road et s'orienta pour atteindre la zone de Ned Brown Forest, un parc naturel entourant un lac alimenté par la Sait Creek River. Dès qu'il eut atteint la forêt, il s'y engagea sur quelques centaines de mètres, arrêta la Supra dans un chemin de terre, le long d'une berge, et coupa le moteur.

* * *

Jack Grimaldi se passa une main sur le front en grimaçant.

— Ça baigne... Tu parles ! Pourvu que ce ne soit pas dans son propre sang.

— Il avait pourtant une voix assurée, remarqua Jim Norton.

— Tu ne l'entendras jamais se plaindre. Même s'il était truffé de plomb, il continuerait de te regarder droit dans les yeux et te parlerait comme si tout continuait de rouler pour lui.

Le pilote se dirigea vers l'arrière du TACOM, ouvrit la porte métallique d'une armoire intégrée où étaient remisés deux gros containers en plastique et toute sorte d'armes. Il se fit aider par l'agent fédéral pour dégager le container du dessous qu'il fit glisser près d'une portière latérale, décrocha ensuite une combinaison noire qu'il plaça dessus et alla chercher une bouteille Thermos dans un placard mural.

— S'il a besoin de nouvelles fringues, ajouta-t-il en désignant la tenue de combat, c'est qu'il a dû morfler. J'espère seulement que ce n'est pas grave. Il va falloir que tu fasses entrer le Bronco sur le tarmac, Jim. Tu as le passe ?

Norton tapota de la main une poche de sa veste, acquiesçant :

— Le passe et le code du portail.

Raflant sur un siège un blouson marqué aux initiales du F.B.I., il le plaça également sur le container.

— Ça lui sera peut-être utile, ajouta-t-il.

Puis il se glissa hors du gros mobil-home, traversa la carlingue du C-130 dont il fit coulisser un portillon et descendit la petite échelle qui l'amena sur le parking de l'aéroport.

Muriel Dixon s'était plantée sur le seuil du module habitable et regardait d'un air interrogateur l'imposant container kaki.

— Qu'y a-t-il là-dedans ? s'enquit-elle.

— Du matériel de survie.

— Pourquoi ? Il est en danger ?
— Ce type est toujours en danger, rétorqua Grimaldi en grognant. Il n'en fait qu'à sa tête.

— Je ne sais toujours pas qui il est... Vous non plus ?

— Je ne suis rien d'autre qu'un pilote.

— Et... Jim, c'est un flic, lui ?

— Un fédéral, oui.

— Vous travaillez donc pour le F.B.I. ?

— Disons qu'il nous arrive de coopérer.

— Avec du matériel de guerre ?

Il pensa qu'il lui fallait lâcher un peu de lest pour éviter de l'inquiéter.

— Striker est avant tout un soldat, mais il ne fait pas partie de l'armée régulière.

— Pourquoi l'appellez-vous Striker ? Ce n'est pas un nom...

— Un simple code, en effet.

— Un attaquant, un casseur... Est-ce un agent des services secrets ?

Elle avait eu un petit frémissement en prononçant ces mots et il s'empressa de la rassurer :

— Ne vous faites pas de mauvaises idées, *miss*, il est du bon côté de la barrière. Et dans moins d'une heure et demie, une équipe du Bureau fédéral viendra assurer votre sécurité.

— Êtes-vous vraiment sûr que ces gens n'ont pas d'accointances avec...

Elle hésitait.

— Avec les ripoux de la C.I.A. ? compléta-t-il en souriant. Certainement pas. Ni avec ceux de la N.S.A.

— Je voudrais tellement vous croire...

— Ayez confiance. Bo... Striker n'a rien à voir avec ces types. Il les a dans le nez et les renifle de loin.

— Mais pourquoi se cache-t-il derrière un stupide nom de code, pourquoi est-ce si important ? Le fait de connaître son nom le mettrait-il en danger ?

— Pas spécialement. Les cannibales qu'il affronte savent parfaitement qui il est. Ce sont les gens de son bord qui sont en danger. Il a déjà perdu des amis, des compagnons de combat et de simples civils qui l'ont approché de trop près. Faire partie de son entourage constitue un danger potentiel.

— Vous êtes donc vous aussi menacé ?

— Je ne fais pas partie de sa troupe d'attaque, dit Grimaldi. Je pilote ce gros zinc pour transporter son équipement, je m'occupe de la logistique et des liaisons radio quand il monte au front.

— Vous êtes une sorte de nounou ? sourit-elle.

— On peut voir les choses de cette façon, répliqua-t-il en lui rendant

son sourire.

Ils s'interrompirent en entendant un véhicule en approche sur le tarmac. Norton revenait avec le Bronco.

CHAPITRE XIX

Il faisait frais, presque froid, et le silence régnait dans le sous-bois, à peine troublé par le ronronnement lointain de véhicules sur l'autoroute. Bolan respira profondément puis grimaça sous la douleur aiguë qui lui vrillait le côté gauche. Faisant glisser le haut de sa combinaison de combat, il alluma le plafonnier pour examiner les dégâts.

Sous une pellicule de sang coagulé, il dénombra quatre impacts répartis entre le haut de sa hanche et son aisselle, et palpa trois plaies dans son dos. Trois chevrotines avaient donc traversé son thorax mais une quatrième restait bloquée dans la chair. Appuyant sur la zone meurtrie il ressentit immédiatement une douleur caractéristique qui lui fit comprendre qu'une côte, au moins, avait été touchée. Le plus préoccupant était le projectile qui n'était pas ressorti, mais ce n'était pas la première fois qu'il prenait du plomb dans la carcasse. Il lui en faudrait plus pour l'empêcher de courir après les cannibales.

Attrapant sa trousse médicale d'urgence, il commença par nettoyer ses plaies à l'aide d'un liquide antiseptique, plaqua dessus un large tampon de gaze qu'il maintint à l'aide d'une bande autour de sa poitrine, puis se fit une piqûre d'antibiotique à forte concentration et une autre contenant une dose d'antalgique.

Après avoir replacé sur son torse la combinaison lacérée, il appela Harold Brognola. Le ton du super-flic de Washington était des plus sombres :

- J'ai l'impression qu'on n'en sortira pas, Striker. C'est effrayant.
- Quelles sont les informations ?
- Parlons d'abord du gros requin que tu suspectes...
- Gardner ?

— Oui. Walter Gardner fait partie des intouchables, il est sous la protection de l'Exécutif.

— Ça ne m'étonne pas, il a été gouverneur de l'Illinois et, d'après Callaghan, il dirigeait auparavant le département de planification des écoutes, à la N.S.A. C'est aussi un ancien général d'état-major à deux étoiles qui est maintenant candidat aux présidentielles.

— Exact. Ça, c'est le côté officiel. Mais il y a bien plus. Officieusement, c'est lui qui serait à la base de la constitution du Fencen avec son grand ami Ronald Ranfeld.

— Ranfeld est rayé de la liste, grogna Bolan. Chancellor et Schwefferman aussi. C'était Ranfeld qui donnait ses directives à Hendricks.

— Je vois... Il n'y a donc plus que Gardner pour contrôler ce troufion. On pourrait penser que, s'il disparaissait à son tour de la scène, trois cent mille hommes, au moins, se retrouveraient au chômage, Hendricks en tête... Mais le raisonnement ne tient pas, il serait évidemment aussitôt remplacé.

— Sans aucun doute. Ce que je veux, c'est qu'il vide son sac.

— Si tu t'approches de lui, tu auras tous les flics de l'État sur le dos.

— Mais si on ne fait rien, c'est une partie de la région qui va se volatiliser dans un grand boum. Je sais maintenant quelle est leur vraie cible.

— C'est pas la tour, hein ?

— Bien sûr que non. Il y a une bombe à O'Hare.

— Une bombe ?...

— Ouais. La Bombe. Un engin à fission nucléaire. Il paraît que la minuterie est déjà enclenchée, mais ça pourrait aussi se faire par radiocommande.

Brognola poussa un rugissement.

— Nom de Dieu ! Tu es sûr qu'il s'agit bien de...

— Oui, Hal. Maintenant, il n'y a plus de doute. L'information m'est arrivée de deux sources. Ils sont prêts à éliminer des centaines de milliers de gens pour déclencher leur plan dégueulasse. Dans leur esprit, ça va leur servir de prétexte magistral. Tu connais la méthode... Problème, réaction, solution.

Un grognement passa dans l'écouteur.

— Oui, je connais. C'est une folie monstrueuse. Je me demande si ces gus sont vraiment des humains.

— L'ennui, c'est que, O'Hare s'étendant sur plusieurs dizaines d'hectares, le machin nucléaire peut avoir été planqué n'importe où. Que sait-on encore au sujet de Gardner ?

— De même que Ranfeld, il a participé à l'acheminement de stup en provenance de l'Afghanistan, à travers la C.I.A. et des grossiums du gouvernement. Mais il est plus que rusé, rien n'a jamais pu être prouvé à ce sujet.

— Et les autres ? Garret Shuler, Jos Graber...

— L'ex-sénateur Shuler paraît être une sorte de plaque tournante entre la mafia de l'Illinois, la C.I.A. et le Fencen. Depuis qu'il a été condamné pour diverses arnaques, il donne l'impression de se tenir pénard, mais nous savons que les *amici* lui ont mis le grappin dessus

depuis longtemps. Il est coincé entre l'Organisation et Hendricks qui semble le tenir par les couilles. Ça pourrait bien être une histoire de détournement de fonds pour alimenter les caisses noires du Fencen... Quant à Jos Graber, c'est un ancien gros poisson de Wall Street. Condamné plusieurs fois pour délit d'initié, il a soi-disant pris sa retraite, mais il poursuit ses magouilles financières en sous-main. Il est... enfin, il était très pote avec Danny Chancellor et Abie Schwefferman. On peut dire que c'est une planche complètement pourrie, mais avec des protections et des complicités un peu partout, y compris dans le gouvernement. Ils se tenaient tous par la main jusqu'à ce que tu débarques.

— Une sacrée ronde d'ordures autorisées, ricana Bolan. Rien d'autre ?

— Peut-être un renseignement qui pourrait être important, après ce que tu m'as dit concernant O'Hare... J'ai eu de nouveau une petite conversation avec, heu... mon contact de la N.S.A. Il est évidemment au courant de ce qui se passe dans l'Illinois et il a été plutôt réticent, mais il m'a lâché un morceau d'information. Il m'a parlé d'un ingénieur qui serait chargé d'une mise en œuvre technique à Chicago. Est-ce que ça te dit quelque chose ?

— Un ingénieur ?

Bolan se souvenait des paroles prononcées par le colonel Hendricks, à travers le portable de Schwefferman : « L'ingénieur a tout réglé. »

— Oui, continua le grand fédéral. Il a utilisé aussi le mot spécialiste, une personne indispensable...

— Dans la planification des événements ?

— Non, ce serait plutôt dans le cadre d'une mise au point technique, du moins c'est ce que j'ai cru comprendre. Il serait sur place depuis plusieurs jours. Ensuite, la conversation est devenue vasouillarde et le gars s'est fermé comme une huître quand j'ai voulu insister. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Comme tu dis, c'est vasouillard. Mais ça pourrait aussi être super important. S'il s'agit réellement d'un ingénieur, on peut penser à l'installation et au réglage d'un engin...

— C'est ce que je me suis dit en t'écoutant. Assembler et régler un gadget nucléaire n'est pas à la portée de n'importe quel technicien. Bon, j'ai aussi pensé aux numéros de téléphone de ces types, postes fixes et portables. Tu notes ?

— Vas-y, dit Bolan en actionnant un mini-enregistreur qu'il appuya sur son appareil.

Brognola égreña une douzaine de séries de chiffres correspondant à la recherche réclamée par l'Exécuteur, puis commenta :

— Il se peut qu'ils utilisent aussi des cartes prépayées anonymes. Contre ça, on n'a aucun recours.

- O.K. Tes gars sont partis ?
- Ça fait plus d'une heure et demie. Des hommes sûrs. J'ai envoyé une psy avec eux comme tu me l'as demandé. Tu la connais.
- Qui est-ce ?
- Une rousse aux yeux verts. Tu l'as peut-être oublié, mais elle est bourrée de diplômes, dont un en psychologie appliquée.

Le chef fédéral voulait parler d'Eva Swanson, une fille magnifique que Bolan connaissait bien. Elle travaillait habituellement pour les anti-stups, mais il y avait un accord entre la D.E.A. et le F.B.I. pour lequel elle accomplissait parfois des missions.

- J'ai pensé que ça te ferait plaisir de la revoir, ajouta Brognola.
- Merci, Hal, je vais faire ce que je peux.
- Je croise les doigts.
- Ciao, à plus, répondit Bolan avant d'éteindre son portable.

Assis au volant de la Supra, il laissa libre cours à ses pensées. Il avait déjà fait un bon bout de route dans la connaissance des événements, mais c'était, hélas, bien insuffisant. Il avait maintenant à prendre une décision capitale pour éviter le pire, échafauder un nouveau plan d'action avant de se relancer dans le jeu diabolique. La panique régnait en ville. Les spadassins du Fencen et les *amici* s'excitaient à qui mieux mieux. Pour l'Exécuteur, c'était une conjoncture qu'il était bien décidé à utiliser comme un atout.

La douleur commençait à s'atténuer dans sa poitrine. L'antalgique faisait effet et il pouvait déjà remuer le bras gauche sans trop de mal.

Jim Norton mettrait au moins une demi-heure avant d'arriver sur place avec son équipement de guerre. Bolan avait le temps de souffler un peu, de récupérer quelques forces.

CHAPITRE XX

Il était dans une grande salle sombre faiblement éclairée en contrebas par des bougies. Dans la loge en surplomb qu'il venait d'atteindre, des hommes encapuchonnés se tenaient immobiles et silencieux, tournés vers une grande porte noire ornée d'un pentagramme, attendant l'événement. Tous présentaient des visages aux traits bestiaux, aux yeux morts. Une odeur de transpiration et d'encens imprégnait l'endroit.

Puis il y eut un coup de gong et les deux battants de la porte s'ouvrirent pour laisser passer une sorte de plate-forme basse montée sur des roues et que poussaient quatre créatures vêtues d'habits rouges qui en dissimulaient les formes. Un être monstrueux reposait sur la plate-forme, accroupi, les deux mains en appui devant lui, d'une taille énorme malgré sa position repliée. Des poils gris et ras recouvraient son corps dont les formes étaient celles d'un homme, un géant possédant une tête de fauve aux dents pointues dépassant de ses babines, aux yeux semblables à deux gouffres noirs.

Des murmures, puis une sorte d'incantation saluèrent l'apparition cauchemardesque, tandis qu'une vibration sourde emplissait les lieux. L'étrange chariot s'immobilisa ensuite au milieu de la salle en contrebas et le silence se fit. Puis la créature mi-homme mi-animal s'anima. Lentement. Pesamment. Son mufler se redressa vers la loge en mezzanine tandis que ses yeux s'illuminaient, ressemblant subitement à deux braises incandescentes, et l'un de ses bras se leva, désignant un point dans l'assemblée, au milieu des silhouettes encapuchonnées et silencieuses.

Puis une voix rauque, caverneuse, s'éleva dans la salle, comme venue de nulle part :

— Il est ici ! C'est lui ! Il est ici ! Prenez-le ! Paraissant sortir d'un engourdissement, les silhouettes environnantes se tournèrent alors vers lui, le fixant haineusement et se mettant lourdement en marche dans sa direction, s'arrêtant un instant en voyant l'arme qui venait de jaillir brusquement dans sa main. Mais le mouvement d'encerclement reprit et il dut tirer sur ces silhouettes confuses qui s'abattirent sans un

cri, sans la moindre exclamation de douleur, celles qui étaient encore debout se rapprochant inexorablement. Il dut bousculer les plus proches pour se frayer un passage, les envoyant valdinguer à coups d'épaule. Mais il se sentait affaibli, ses pas étaient lourds, ses mouvements ralentis.

Le couloir qu'il atteignit lui parut interminable et glacé, le mena jusqu'à un escalier débouchant dans un hall où deux formes indistinctes tentèrent de lui barrer le passage alors qu'une clameur retentissait de partout :

« On t'aura ! Tu nous appartiens !... On t'aura ! On te prendra ! »

Tirant sur ces êtres en houpelandes, il les vit tourbillonner sur eux-mêmes puis éclater en pièces et disparaître d'un coup à sa vue. La sortie était devant lui, à quelques mètres.

« On t'aura ! On t'aura ! » continuait de psalmodier la masse grouillante qui occupait les lieux.

Il franchit enfin la porte avec la sensation d'échapper à un filet visqueux qui le tirait en arrière, se retrouva dans une rue déserte et le vacarme cessa. Une sonnerie retentit quelque part, des notes aiguës qui lui vrillèrent les nerfs, le secouant comme une décharge électrique, et il s'éveilla.

Il était en nage, son front était trempé de sueur et il avait froid. La sonnerie venait du petit téléphone portable qu'il avait posé sur le tableau de bord de la Supra.

— Oui, annonça-t-il dans l'appareil.

— Striker ?

C'était Norton.

— Je t'écoute.

— J'arrive au croisement de la 290, par Higgins Road.

— O.K. Dépasse et prends la prochaine bretelle. Tout de suite après, il y a un panneau indiquant Busse Woods à l'entrée d'une petite route. Roule jusqu'au premier chemin de terre sur ta droite, je suis près de la berge. Compte deux minutes à partir du panneau.

— *Roger* ! fit l'agent fédéral.

Reposant le portable, Bolan s'épongea le visage et mit pied à terre, respira lentement l'air de la nuit et fit quelques prudents mouvements d'assouplissement. Il n'éprouvait pratiquement plus de douleur dans la poitrine, mais l'effet du calmant ne durerait que quelques heures. Il avait surtout une sale impression dans la tête, une sensation pesante et visqueuse. Sans doute était-ce dû à la forte dose de produits qu'il s'était injectée et qui réagissait avec ses défenses naturelles. Mais il y avait aussi ce rêve dont les péripéties restaient gravées en lui comme si elles avaient été réelles. Un cauchemar plutôt, au cours duquel il lui avait semblé reconnaître Abie Schwefferman et Nathanson, malgré les capuchons dissimulant leurs visages.

Ceux-là étaient morts, mais leurs images persistaient, surtout celle de « Monsieur Schwef ». Quelle importance ce dernier avait-il eue dans la machination pourrie ? En le découvrant, l'Exécuteur avait d'abord cru pouvoir l'obliger à lui fournir des précisions sur l'engin infernal dissimulé à O'Hare, lui faire avouer l'endroit exact où il avait été déposé ainsi que le code de neutralisation. Mais il avait vite compris qu'il n'y parviendrait pas. Le savait-il seulement ?

L'abject Abie n'avait parlé que d'informations en général, allant dans le sens de ce que Bolan connaissait déjà, gagnant du temps jusqu'à l'arrivée d'un secours qu'il avait secrètement alerté. Mais il y avait plus. Schwefferman était un « Illuminé ». Du moins était-ce ainsi que les dingues de son espèce se qualifiaient eux-mêmes. Des déments occupant néanmoins les plus hautes positions dans les sphères occultes du pouvoir. Ces types se croyaient largement au-dessus des autres, au-dessus de la mort, même, simplement parce qu'ils détenaient des connaissances cachées au commun des mortels. Mais que cachaient-ils donc, sinon ce qu'ils avaient eux-mêmes manigancé et manipulé depuis toujours ? Cela, bien sûr, dans le seul but d'assouvir leur soif de puissance par le maintien des autres sous leur joug.

Il y eut bientôt un ronronnement ténu de moteur, puis deux brefs appels de phares. L'Exécuteur y répondit en allumant par deux fois le plafonnier de la Supra et attendit que le Bronco vienne s'arrêter à quelques mètres. Dans la faible lumière des veilleuses, Norton sauta à terre et s'approcha du guerrier, remarqua aussitôt les déchirures sur la combinaison et le sang séché, la bande médicale dont une partie était visible par l'échancrure du vêtement de combat.

— Merde ! s'exclama-t-il. Jack n'avait pas tort.

— Rien de grave, sourit Bolan. Tu n'aurais pas du café, par hasard ?

Hochant la tête, le fédé piocha la bouteille Thermos dans le 4 x 4 et en dévissa le gros bouchon qu'il remplit du liquide fumant.

— Tu as mis du sucre, constata le Guerrier après y avoir goûté.

— C'est Jack qui te l'a préparé. Il se fait du souci pour toi.

Après avoir bu un deuxième gobelet, Bolan ôta sa combinaison de combat lacérée et revêtit la nouvelle en s'efforçant de ne pas déranger son gros pansement. Puis il ouvrit le coffre de la Supra et, aidé de Norton, entreprit de transférer le matériel qui s'y trouvait, armes et équipement de base. S'assurant ensuite qu'il ne restait rien dans l'habitacle, il s'installa dans le fauteuil passager du Bronco et le G'man prit le volant.

— Je te dépose où ? demanda ce dernier.

— Devant une station de taxis.

— À O'Hare ?

— Ouais. C'est toi qui descendra de cette caisse.

— Merde ! Tu as besoin d'un coup de main, Mack. Dans l'état où tu

es...

— Je tiendrai le temps qu'il faudra. Retourne au camp de base, il faudra que tu te fasses reconnaître de l'équipe envoyée par Hal.

— Jack attend leur appel, il connaît le mot de passe.

— Sors-nous d'ici ! gronda l'Exécuteur. Mets le cap sur O'Hare.

— O.K. ! Tu sauras où me trouver si tu as besoin de moi, dit Norton d'un ton nerveux.

Le moteur ronfla. Quelques instants plus tard, ils quittèrent les sous-bois et rejoignirent l'Expressway 90. Pour O'Hare Airport, la distance n'était que d'une douzaine de kilomètres qu'ils franchirent en moins d'un quart d'heure sans échanger la moindre parole. L'agent fédéral était tendu et inquiet. Avant d'y parvenir, il toussota avant de demander :

— As-tu du nouveau concernant cette saloperie ?

— Rien de précis encore.

— Je pourrais appeler Hal et lui demander d'évacuer tout ce périmètre. Si le truc est commandé par une minuterie...

— Rien ne le prouve. Je crains plutôt un amorçage par radio, à bonne distance. Une évacuation prendrait au minimum quatre heures et ça n'échapperait pas à ces ordures. Ils n'auraient qu'à appuyer sur le bouton.

Dis-toi aussi que ce n'est pas seulement O'Hare qui disparaîtrait en fumée, l'onde de choc arriverait en quelques secondes sur Chicago.

— Que faut-il faire, alors ? dit Norton en se bouffant un ongle.

— Trouver la saloperie et la désamorcer.

— Tu t'y connais en technique nucléaire ?

— Je connais le principe, mais ne me demande pas de mettre les mains dans le système.

— Je ne vois vraiment pas comment on va se sortir du merdier !

— Quelqu'un sait comment s'y prendre.

— Et tu... Enfin, bon Dieu, sois plus clair !

Ils arrivaient à proximité des stations de taxis. Norton fit stopper le 4 x 4 et jeta un coup d'œil à l'Exécuteur.

— Qui sait s'y prendre ?

— Quelqu'un que je vais devoir trouver très vite, Jim. Un ingénieur ou quelque chose comme ça.

— Tu as eu une information à ce sujet ?

— Oui, c'est confirmé.

Le G'man poussa un soupir.

— Combien y a-t-il d'habitants à Chicago ?

— Environ trois millions. Multiplie par trois pour englober tous ceux qui occupent le périmètre à risque, et tu seras dans le vrai.

— Et malgré ça, tu restes optimiste ? s'exclama Norton.

— Seulement objectif, rétorqua Bolan d'une voix basse, presque

rauke. Descends de cette caisse, Jim. Je passerai un message toutes les heures. Si je dépasse le délai... si tu ne m'entends plus, vois avec Hal ce qu'il faudra faire.

— Fais gaffe, Striker, renvoya le fédé, la gorge nouée.

Ouvrant la portière, il mit pied à terre, fit une grimace amicale et s'éloigna rapidement. L'Exécuteur comprenait l'émotion qui l'étreignait. Il était toujours conscient du danger qu'il côtoyait lorsqu'il se lançait dans un blitz. Mais cette fois il ne s'agissait pas seulement de lui. Le risque était démesuré pour tous ceux qui se trouvaient dans un rayon de trente kilomètres autour de O'Hare.

Mais il pensait que ceux qui avaient monté l'opération criminelle – et qui étaient encore sur place – ne se risqueraient évidemment pas à déclencher l'horreur avant d'avoir pris un maximum de distance. Cela signifiait l'évacuation en douce d'un nombre important de grossiums ainsi que leurs complices, et aussi le repli complet des équipes du Fencen qui assuraient leur sécurité. Tant que l'Exécuteur aurait la certitude de leur présence à Chicago, il pouvait miser sur un délai. Il espérait ne pas se tromper dans ses déductions. Il savait aussi que le temps lui était compté.

Mais il n'avait pas le choix. C'était un banco monstrueux.

CHAPITRE XXI

La tactique employée jusqu'alors n'était plus de mise. Il devait donner à ses ennemis l'impression qu'il s'égarait dans des coups frappés sans discernement, leur faire croire qu'il s'éloignait de l'axe suivi. C'était la seule façon qu'il entrevoyait pour redonner confiance aux cannibales et gagner ainsi un peu de temps. Il avait aussi adressé une muette prière aux dieux de la guerre pour qu'ils lui soient favorables, un court instant d'humour macabre traversant la nuit pendant qu'il inventoriait son attirail de guerre.

Ayant soigneusement choisi ses nouvelles cibles, il entama une série de blitz en commençant par Andy Lipska, un gros complice de Sam Rastelli qui dirigeait une vingtaine d'équipes de racketteurs. Il n'y avait aucune lumière dans la maison de Lipska, à Schaumburg, celui-ci était probablement en train de faire la fête avec ses amis dans l'une de ses boîtes de nuit, comme cela se passait presque tous les week-ends. Et il était probable qu'on ne l'avait pas mis au courant de ce qui se préparait.

L'Exécuteur arrêta le Bronco dans une zone d'ombre, près de la villa du racketteur en chef sur laquelle il tira un LAW. Le missile anti-char fit un trou énorme dans la façade et transperça deux cloisons supplémentaires dans un fracas retentissant. Sans s'attarder à constater les dégâts, Bolan reprit la route en direction du sud.

Son radio scanner était branché en permanence et lui retransmettait les messages des patrouilles de police, lui permettant ainsi de les éviter. Il avait fait une recherche sur la fréquence utilisée par les troupes du Fencen, mais n'avait obtenu qu'un bruit de souffle haché dont il comprit la signification. Ils émettaient maintenant en mode crypté. Cela voulait sans doute dire qu'ils étaient passés dans la phase active de leurs opérations.

Du côté des *amici*, en revanche, les appels téléphoniques allaient bon train. Des hommes importants tels que Samuel Rastelli et Tony Buscetta rameutaient fréquemment leurs lieutenants, s'appelant aussi mutuellement pour se tenir informés, à mots couverts, et Bolan avait entendu plusieurs fois un nom sur son récepteur multi-fréquences :

Johnnie Rocco. Celui-là ne figurait pas sur sa liste, mais il devinait qu'il s'agissait du coordinateur des équipes mafieuses.

À Wheaton, il s'arrêta dans une rue sombre, à quelque distance d'une banque appartenant en sous main à Tony Buscetta. La vitrine était fermée par un rideau métallique qu'il réussit à relever de quelques centimètres en s'aidant d'un levier, et glissa dans le passage un petit container de plastic C-4 comportant un détonateur radiocommandé.

Quelques instants plus tard, l'Exécuteur roulait sur l'Expressway 355 vers Butterfield où un certain Ned Patrosky possédait une agence immobilière camouflant une officine de blanchiment d'argent en provenance d'un trafic de came local. Comme à Wheaton, il déposa une charge explosive à déclenchement radio contre la porte d'entrée et fila ensuite jusqu'à Warrenville pour piéger la demeure d'un certain Ralf Vescovo, un proxénète notoire.

Après une courte observation des lieux, Bolan comprit que Vescovo ne se trouvait pas sur place, probablement était-il en train de relever les compteurs auprès des filles qu'il contrôlait. Il nota pourtant la présence de deux hommes débraillés qu'il aperçut derrière une fenêtre, en train de regarder une vidéo porno. Brisant les vitres avec la crosse de son Beretta, il vit les deux types quitter précipitamment leurs fauteuils en empoignant leurs armes, les élimina proprement de deux balles silencieuses de 9 mm, puis truffa la maison de deux nouvelles charges de C-4.

Remontant vers Naperville, l'Exécuteur s'en prit à une grande villa appartenant à un important mafioso de Chicago qu'il liquida après avoir éliminé son garde du corps. Là encore, il laissa sur place une double charge d'explosif prête à souffler une partie de la demeure.

Une heure venait de s'écouler depuis que Jim Norton l'avait quitté à O'Hare et il n'oublia pas d'appeler le TACOM.

— L'équipe de Washington est arrivée, l'avertit Grimaldi. Jim est avec eux dans un hôtel, pas loin de l'aéroport, il leur fait un briefing. Quelqu'un d'autre a débarqué avec eux, une personne que tu connais.

— Une rousse ?

— Tu es déjà au courant ?

Une voix féminine se fit entendre dans l'appareil :

— Salut, Striker ! Quand rentres-tu ?

— Je n'en ai aucune idée. Ça peut durer encore deux ou trois heures ou toute la nuit.

— Je viens d'avoir quelques minutes de conversation avec Hal, après l'atterrissage. Il paraît que ça sent le soufre, par ici.

— Plutôt, oui !

— Ne t'expose pas trop, il est prêt à ordonner l'évacuation générale de toute cette zone de l'État, malgré l'avis contraire de l'Exécutif.

— Qu'est-ce qui grippe ?

— Plusieurs grosses têtes de la C.I.A. et de la N.S.A. prétendent que l'hypothèse d'une attaque nucléaire n'a aucun fondement et qu'il serait désastreux de provoquer une panique de masse. Pour eux, c'est bien la tour qui est visée. Le préfet a fait le nécessaire à ce sujet.

— Sait-on qui sont ces grosses légumes ?

— Non. C'est un porte-parole de la Maison-Blanche qui a fait circuler le communiqué. Mais Hal est prêt à passer outre.

— Dis-lui qu'il ne bouge pas, Eva. Pas avant que j'envoie un *mayday*.

— C'est ce que Jim m'a déjà signalé... Mack...

— Oui ?

— Tu es blessé ?

— Quelques petits plombs. Ça attendra.

— Ne tarde pas trop. Dès que tu...

— T'en fais pas. Tu as vu la fille Dixon ?

— Oui.

— Qu'en penses-tu ?

— En arrivant, elle m'a paru tout à fait normale, mais j'ai remarqué qu'elle est hypersensible à certaines paroles ou à certains sons. J'ai l'impression qu'il va falloir des mois pour la récupérer mentalement. Elle a dû subir toute sorte de traumatismes.

— Ouais. À tout à l'heure, Eva.

— Je te chauffe la place.

Il entendit le bruit d'un baiser avant de couper la communication, sourit dans l'obscurité de l'habitable, puis son visage redevint granitique.

Pendant plus de trois heures, Bolan poursuivit son action visant à détruire un maximum d'objectifs reliés directement ou en sous main à Tony Buscetta. Son intention n'était pas seulement de donner l'impression qu'il harcelait la mafia, délaissant son premier objectif. Le moment venu, il se servirait des paquets-cadeaux qu'il laissait derrière lui pour créer des diversions et orienter les équipes de recherche dans de fausses directions. Il avait mieux à faire que de liquider des *amici* de moindre importance.

Il écouta un nouveau flash d'informations sur la radio de bord et apprit que non seulement la Sears Tower avait été entièrement évacuée, mais aussi que tous les habitants des buildings voisins avaient dû quitter leurs domiciles sur ordre de la préfecture qui avait diligenté un maximum de policiers pour contrôler l'évacuation.

Les patrouilles officielles continuaient aussi leurs rondes, constituées surtout de flics de banlieue venus prêter main-forte, avec comme consigne de rechercher et d'appréhender un certain Mack Bolan considéré comme un dangereux terroriste.

À 2 heures du matin, l'Exécuteur décida de se ménager une pause. Ses blessures recommençaient à le faire souffrir. Il s'administra une

nouvelle injection de calmant, but une tasse de café et enfila le blouson du F.B.I. que Norton lui avait apporté. La nuit était froide. Il dut brancher le chauffage du véhicule pour empêcher la formation de buée sur les vitres.

Alors qu'il redémarrait, une voiture de police déboucha d'une rue transversale et vira dans sa direction. Il n'était pas question de prendre la tangente, encore moins de tenter un passage en force. Freinant doucement, il laissa dépasser son bras par la portière, adressant un signe de ralentissement aux flics. Leur véhicule s'arrêta près du Bronco et quatre visages se tournèrent dans sa direction. Des armes à feu étaient visibles dans l'habitacle.

Bolan leur montra une plaque fédérale, s'arrangeant aussi pour que l'inscription F.B.I., en haut de sa manche, soit bien visible.

— Quel est votre secteur ? questionna-t-il sèchement.

— On patrouille entre Woodridge, Naperville et Downers Grove, répondit le conducteur, un jeune gars moustachu. Vous êtes de l'antenne locale ?

— Non. Washington. Vous savez ce qui s'est passé à Schaumburg ?

— Vous voulez parler de cette explosion ?

— Tu vois quelque chose d'autre ? gronda Bolan.

— Heu... Non, c'est pas souhaitable.

L'homme assis à côté du chauffeur se pencha dans l'habitacle, levant la tête pour observer le conducteur du Bronco.

— Il paraît qu'il y a eu un tir de missile, expliqua-t-il. Une section du C.P.D. est sur place. Vous avez des informations ?

— Pas plus que vous. Toujours rien au sujet de ce type ?

— Vous voulez parler de... de ce prétendu terroriste ?

— Pourquoi prétendu ?

— Ça m'étonnerait qu'il s'en prenne à un objectif civil.

— Bolan pète la gueule à la mafia, enchérit le jeune moustachu, pas aux civils. Je crois que c'est lui qui a lancé une roquette contre cette baraque, à Schaumburg. Il paraît qu'elle appartient à un type de *Cosa Nostra*.

— Schaumburg, c'est au nord ?

— Oui, à une quarantaine de kilomètres d'ici. Mais on dit qu'il se déplace vite.

— Il est peut-être déjà derrière vous, ricana Bolan.

Le gars jeta un coup d'œil machinal dans le rétroviseur puis haussa les épaules avec un sourire un peu crispé.

— On dit aussi qu'il ne tire pas sur les flics.

— Je ne vous conseille pas de le vérifier de trop près. Ouvrez l'œil, répliqua Bolan en embrayant doucement, dépassant la voiture de patrouille.

Deux cents mètres plus loin, il vira dans une rue adjacente,

poursuivit en direction de l'est vers Woodland Hills. S'arrêtant sur un terre-plein d'une route en mauvais état, il fit une nouvelle exploration des fréquences radio, tentant une nouvelle fois de capter une émission du Fencen. Mais il ne perçut que le même bruit de souffle hachuré qu'il avait déjà entendu quelques heures plus tôt. Par contre, l'une des émissions qu'il accrocha était beaucoup plus puissance, plus proche, peut-être. Il ne s'agissait pas d'une transmission en continu, mais d'impulsions d'une quinzaine de secondes chacune.

Relançant le Bronco, il longea la clôture d'un grand parc entourant un immense bâtiment plat, vit bientôt un panneau éclairé par un projecteur : *Ferni National Accelerator Laboratory*. C'était dans cette enceinte que des chercheurs se livraient à des expériences nucléaires en accélérant toute sorte de particules dans un gigantesque cyclotron. Par enchaînement d'idées, il repensa à l'ingénieur dont il avait entendu parler de diverses sources. Mais ça n'avait évidemment rien à voir. Ces types étaient spécialisés dans la recherche scientifique, pas dans la manipulation de bombes.

Dépassant le parc, il nota que le souffle électronique capté par le scanner s'était encore intensifié, au point de devenir un gros bourdonnement saccadé. Il se trouvait donc à proximité de l'émetteur. Il continua de rouler dans la même direction, mais s'aperçut bientôt que l'intensité diminuait rapidement. L'endroit où le signal lui avait paru le plus puissant se situait près de l'intersection de deux routes, Kirk Road et Wilson Road.

Rebroussant chemin, l'Exécuteur eut la confirmation qu'il ne s'était pas trompé, mais il faillit rater l'objectif. Celui-ci était aux trois-quarts dissimulé derrière les hautes herbes d'un terrain vague, en retrait d'une vingtaine de mètres par rapport à la chaussée, un gros véhicule plat utilisé ordinairement par l'armée, mais dont la couleur noire se confondait pratiquement dans la nuit. Si le faisceau de ses phares n'avait pas accroché un court instant un reflet de vitres, il n'aurait eu aucune chance de remarquer le Hummer M-1025 tapi comme un animal dans cet endroit désert.

Il dépassa l'endroit, ralentit après plusieurs centaines de mètres et parqua le Bronco sur l'accotement, le long d'un bois de pins. Puis il ôta le blouson du F.B.I., vérifia ses armes et ses munitions et se mit en marche vers sa cible, s'enfonçant dans une végétation humide lorsqu'il eut conscience de n'en être plus qu'à une cinquantaine de mètres.

Le M-1025 se tenait au milieu d'une petite clairière, moteur arrêté, une grande antenne dressée à la verticale. Les ouvertures latérales de la grosse jeep étaient dégagées, laissant parfois passer des voix et des bruits électroniques.

CHAPITRE XXII

Après s'être glissé silencieusement entre les arbres bordant le terrain vague, l'Exécuteur s'arrêta contre un buisson, s'accroupissant pour observer et écouter. Il entendit d'abord un gros rire, puis une plaisanterie salace ponctuée de claquements de doigts. Une canette de bière vide fut projetée hors du véhicule et roula à moins d'un mètre de Bolan, qui entendit ensuite un rot sonore. Puis, une voix différente intervint, jaillie d'une radio :

— Unité 30 !

Plusieurs secondes s'écoulèrent avant qu'un des occupants du véhicule donne la réplique :

— Oui, ici Unité 30 !

— Les équipes 19 à 28 ne parviennent plus à communiquer normalement. Vérifiez votre matériel.

— Une seconde, on voit ça.

Un peu plus tard :

— Tout fonctionne normalement. Les voyants sont dans le vert, le relais est assuré. C'est sans doute un réémetteur secondaire qui déconne.

— Roger ! On va vérifier.

— Est-ce qu'il y a du nouveau au sujet de ce mec ?

— Rien qui vous intéresse, Unité 30. Ce n'est d'ailleurs plus notre problème.

— Vous laissez la mafia se démerder avec lui ?

— Surveillez vos paroles !

— Quoi ? Merde, on est en codage !

— Faites ce qu'on vous dit.

— O.K., central... Ce qu'on voudrait savoir, c'est combien de temps ça va encore durer.

— Attendez les ordres. *Stand bye*.

— Hé ! Dites, n'oubliez pas de nous prévenir avant le grand boum, on n'aimerait pas...

— La ferme, Unité 30 ! J'ai dit, *stand bye* !

La communication cessa. Quelques secondes plus tard, une voix

reprit :

— Ça fait plus de cinq plombs qu'on est là comme des cons à assurer un relais pour des mecs qui savent même pas se servir de leur matériel.

— C'est quand même pas trop fatigant, fit un autre.

— D'après toi, il y a combien d'ici à O'Hare ?

— À peu près trente bornes.

— C'est pas des masses. Je voudrais pas être trop près quand ça va s'éclairer, mais pas trop loin quand même pour voir le spectacle.

— Tu sais ce que tu veux, au moins ? fit une voix hargneuse.

— Hé ! Ça va... Foutez-moi la paix avec vos conneries !

— T'as raison, Buck. De toute façon, tout le monde recevra l'ordre de repli.

Le silence se fit, mais Bolan en avait assez entendu. Ainsi, le Hummer servait de relais pour les radiocommunications des équipes engagées dans l'Illinois. Il y en avait sûrement d'autres, répartis en des points stratégiques. Les fréquences utilisées par les milices noires rayonnaient à l'extrémité de la bande UHF et pouvaient être atténuées, voire stoppées par des obstacles importants, tels que les immeubles. Il fallait donc des réémetteurs afin de couvrir un maximum de surface.

C'était une chance pour l'Exécuteur. Un quasi-miracle qui allait peut-être lui permettre d'accélérer ses recherches nocturnes.

Ce qu'il savait du Fencen lui était une nouvelle fois confirmé. Ces types n'avaient rien de commun avec des soldats, ils n'étaient que d'infects spadassins engagés par ceux qui tenaient la barre dans les coulisses du pouvoir. Des butors qui auraient aussi bien pu figurer parmi les *mobsters* de *Cosa Nostra*.

Il les surprit alors que le gars au volant s'étirait sur son siège. Quatre bordilles qui ne se doutaient de rien. L'un d'eux, cependant, poussa un cri en apercevant la haute silhouette noire se profiler devant l'ouverture latérale et projeta sa main vers un pistolet-mitrailleur déposé à ses pieds. Il mourut le premier d'une balle en plein front, quelques fractions de secondes avant que le Beretta silencieux crache trois nouvelles ogives avec une précision diabolique.

Bolan, ensuite, débarrassa le véhicule des corps pantelants, prit place dans la cabine et en vérifia les installations. Quelques instants plus tard, il sifflota de satisfaction. Le Hummer était équipé comme un laboratoire électronique. En plus du système de retransmission UHF, il y avait deux émetteurs-récepteurs dont l'un était couplé à un puissant scanner capable d'intercepter les émissions GSM des téléphones portables, même les plus lointaines.

Un module de cryptage était intégré au tableau de bord et, fixé contre une paroi latérale, un mini-écran vidéo affichait une multitude de points lumineux sur une trame que l'on pouvait agrandir ou réduire à l'aide d'un zoom. Chacun de ces points comportait un numéro

correspondant vraisemblablement à un indicatif.

C'était presque l'équivalent du matériel équipant le TACOM. Bien mieux, en tout cas, que le petit scanner embarqué dans le Bronco.

Collée contre le tableau de bord, une feuille de papier plastifié mentionnait des codes de cryptage ainsi que des fréquences attribuées séparément à chaque groupe d'équipes.

Bolan était tombé sur le gros lot. Saisissant le micro abandonné par l'opérateur, il en actionna la pédale d'émission :

— Unité 30 pour Central !

— Je vous écoute, Unité 30, fit la voix entendue un peu plus tôt.

— On vient de trouver une panne sur le circuit de retransmission.

— Grave ?

— On n'en sait encore trop rien. Le voyant est resté sur le vert, mais ça ne module qu'à moitié.

— Pouvez-vous réparer ?

— On va essayer.

— Tenez-moi informé.

— O.K., Central.

Raccrochant le micro, il coupa ensuite l'alimentation du système relais, privant ainsi les miliciens du Fencen d'une partie de leur possibilité de communiquer entre eux. Puis il lança le moteur de l'imposante jeep, qu'il sortit du terrain vague et fit rouler jusqu'au Bronco. Vidant celui-ci de son arsenal, il chargea le tout sur la plateforme arrière du 4 x 4 dont il reprit aussitôt le volant.

Une minute plus tard, il roulait sur Wilson Road en direction de l'ouest. Son intention était de rejoindre Glendale Heights, une position médiane et légèrement surélevée d'où il pourrait espionner certains personnages importants qui détenaient nécessairement les informations qu'il recherchait.

Dans l'heure qui suivit, il écouta ainsi une douzaine d'appels téléphoniques émanant d'hommes tels que Garret Shuler, Samuel Rastelli et Jos Graber. Tous ces types manifestaient une inquiétude grandissante mais leurs propos n'intéressaient que médiocrement l'Exécuteur, à part le fait que certains d'entre eux parlaient d'un point de chute près de la frontière où ils devraient se rendre sans trop tarder. L'un d'eux avait parlé de Rock Falls avec des trémolos dans la voix.

Mais il n'y avait pas eu que des appels téléphoniques. Parallèlement, Bolan avait surveillé les fréquences du Fencen et il avait eu la satisfaction d'entendre la voix de Kevin Hendricks, sèche et coupante comme un rasoir :

« — Prévoyez l'évacuation des numéros 1 à 8 selon le nouveau planning. Faites ça avec discrétion.

— Et les autres ? avait rétorqué le correspondant.

— Quels autres ?

- Vous savez bien... Il y en a qui sont au courant.
- Dois-je vous faire un dessin ?
- D'accord. On va s'en occuper. Et, heu... l'ingénieur ?
- Il est remplaçable.
- Vous voulez dire qu'il reste sur place ?
- C'est exactement ça.
- Entendu, colonel. »

Il y avait eu un déclic marquant la fin de l'émission. Il était 4 h 30 du matin. L'Exécuteur décida qu'il était temps de provoquer quelques diversions. À l'aide d'un émetteur longue portée, il activa les trois charges de C-4 qu'il avait déposées à Wheaton, Naperville et Butterfield, les faisant exploser à des intervalles irréguliers.

Des appels, des ordres et des injonctions crépitérent alors dans la nuit, portés par les ondes radio de la police, mais il n'y eut que quelques brefs commentaires de la part des équipes du Fencen.

Un peu plus tard, un nouvel appel téléphonique eut lieu entre Hendricks et Walter Gardner. Cette fois, le ton du colonel s'était fait déférent :

« — Nous serons prêts à 10 heures du matin, je n'attends plus que votre accord.

— Vous pensez qu'il est vraiment nécessaire d'accélérer le planning ?

— Oui. Il faut éviter tout risque à ce sujet.

— Précisez, Kevin. Vous pensez à ce... Bolan ?

— Non. En ce moment, il fonce dans le brouillard, il est en train de s'attaquer à des objectifs reliés à Sam.

— Sam Buscetta ?

— Oui. Heu... vous devriez éviter de prononcer des noms.

— Vous avez raison. Qu'avez-vous prévu au sujet de notre... spécialiste ?

— Il reste là où il est.

— Nous pourrions encore en avoir besoin.

— Ce n'est pas mon avis. Des types comme lui, on peut facilement en trouver.

— Mais il est toujours dans ma maison de Hanover Park ! claqua la voix de Gardner. Dans ma propriété occupée par plusieurs de vos hommes. Sortez-le de là, je ne tiens pas à être stupidement compromis.

— Ne vous en faites pas, rétorqua Hendricks avec un rire sec. Hanover Park est à moins de vingt kilomètres de O'Hare, il n'en restera plus grand-chose. Je suis sûr que vous êtes bien assuré. »

Il y eut un grognement.

« — Est-ce que vous me donnez votre accord ? insista Hendricks.

— Vous prévoyez l'action pour 10 heures... Il faudra évacuer à 8 heures au maximum.

— C'est évident. Nos équipes vont bientôt commencer à se replier.

— Eh bien... C'est d'accord, allez-y comme ça.

— Je viendrai personnellement vous prendre en voiture. Un avion spécial nous attendra à DuPage Airport. À tout à l'heure, Walt. »

Bolan émit un soupir. Il tenait enfin l'information manquante. Hanover Park n'était qu'à une quinzaine de kilomètres de Glendale Heights, sans doute une résidence secondaire de Gardner. En prenant l'Expressway 290, puis le Highway 20, il pouvait y être en moins de vingt minutes.

Toutes les conversations, les rapports et les appels radio qu'il avait captés avaient été enregistrés automatiquement sur une bande magnétique. Il pensait que cela pourrait être utile par la suite, mais, en attendant, il avait une urgence à assurer.

CHAPITRE XXIII

Localiser la planque n'avait présenté aucune difficulté. À l'entrée de Hanover Park, l'Exécuteur avait stoppé le gros Hummer sur un accotement pour consulter l'écran vidéo où s'affichaient les positions des équipes du Fencen. Après une série de rapprochements, au zoom, une carte graphique du secteur était apparue, comportant un point orange à l'extrémité de la petite agglomération. Deux chiffres verts surmontaient ce point, ainsi que l'énumération de la fréquence correspondante.

Réglant l'émetteur de bord sur cette indication, il lança un bref appel :

- Unité 57 !
- Oui, ici la 57, répondit une voix traînante.
- On vient prendre livraison du paquet.
- Quel, heu... Ah ! Vous voulez dire l'ingénieur ?
- Ouais. Le colonel en a besoin.
- On ne vous attendait pas si tôt.
- Comment ça se passe avec lui ?
- Pas de problème, il attend qu'on évacue. Il a seulement demandé quand il palperait l'autre moitié de son fric.
- On va bientôt tous déménager. Vous n'avez pas eu d'ennuis de transmission ?
- Quelques coupures, et pendant plus d'un quart d'heure il y a eu un black-out. Vous savez ce qui s'est passé ?
- Un relais a sauté, on n'arrivait plus à vous joindre.
- On a entendu parler de ça, c'est arrivé du côté de Winfield ?
- Affirmatif. Ça risque de se reproduire, répondit Bolan dans un grincement de dents.
- Vous êtes quelle unité ?
- Te frappe pas pour ça, on arrive dans moins d'une minute.
- O.K., on vous attend.

Quelques secondes après avoir coupé la communication, il fit redémarrer le Hummer et traversa Hanover Park, roulant à allure modérée dans le silence de la nuit. D'après la carte vidéo, il s'était fait

une idée précise de l'objectif à atteindre, une bâtisse blanche entourée d'un parc fleuri derrière de hauts murs. Phares allumés, il se dirigea vers une imposante grille en fer forgé derrière laquelle il aperçut un véhicule M-1025 semblable à celui qu'il conduisait.

Il fit un double appel de phares, provoquant l'arrivée d'un homme vêtu comme lui d'une combinaison noire et portant un P-M suspendu à son épaule. Celui-ci fit un signe en direction de la maison et les deux battants s'ouvrirent, lui donnant accès à la propriété, se refermèrent aussitôt derrière lui.

Un second Hummer était garé plus loin, contre la façade. Bolan estima qu'il y avait au moins huit hommes dans les lieux, en aperçut deux qui sortaient de la maison lorsqu'il vira avant d'arrêter son véhicule. Celui qui s'était approché de la grille revenait rapidement, s'immobilisant et cherchant à distinguer l'intérieur de l'habitable.

— Où sont les autres ? s'étonna-t-il, observant l'arrivant qui mettait pied à terre.

— Ils ont eu un problème, grogna l'Exécuteur en lui envoyant une pastille silencieuse de 9 mm dans la tête.

D'un geste rapide, il attrapa le type par une épaule, le fit pivoter et l'installa sur le siège qu'il venait de quitter. Il se munit ensuite du Heckler & Koch dont il passa la bretelle autour de son cou, vérifia la présence de chargeurs supplémentaires fixés à son ceinturon, puis marcha carrément à la rencontre des deux silhouettes visibles le long de la façade. Les gars, apparemment, n'avaient aucune méfiance, mais l'un d'eux détacha un walkie-talkie de sa ceinture et l'approcha de son visage, voulant sans doute avertir les occupants de la bâtisse.

Bolan n'avait pas besoin d'être annoncé. Sans ralentir sa marche, il tira deux balles qui atteignirent le type au cou et à la mâchoire, deux autres encore qui s'enfoncèrent dans le crâne de son copain dans d'affreux petits bruits d'os brisés.

S'immobilisant ensuite, il inspecta les alentours, le Beretta prêt à entrer de nouveau en action. Mais rien ne bougeait dans le parc. Quelques pas l'amènèrent près de la porte d'entrée restée ouverte, qu'il franchit sans hésitation, et se retrouva brusquement en face d'un type qui sortait d'une pièce, le haut de sa combinaison largement ouvert, laissant voir une poitrine velue. Il lui balança un atêmi dans la gorge, le fit pivoter pour lui appliquer les mains autour du cou et du front et lui brisa les vertèbres.

Le hall d'entrée débouchait sur une cage d'escalier et sur un immense salon où un autre pion du Fencen se prélassait dans un canapé, regardant un programme de télévision. Il le fit passer de vie à trépas d'une balle dans le nez avant de poursuivre sa visite du rez-de-chaussée, escaladant ensuite silencieusement l'escalier garni de moquette.

Des éclats de voix et des plaisanteries fusaient d'une pièce à l'étage, un autre salon aussi imposant que le premier. Bolan y jeta un coup d'œil à travers une porte vitrée garnie de rideaux, aperçut quatre hommes vêtus de l'uniforme du Fencen, vautrés dans des fauteuils et buvant de la bière à même le goulot. Ces soudards s'étaient débarrassés de leurs armes pour se sentir plus à l'aise, celles-ci étaient disséminées un peu partout, sur des meubles ou à même le sol.

Un cinquième homme – en civil – se tenait à l'écart, assis sur un pouf et lisant un magazine.

Ouvrant carrément la porte, l'Exécuteur fit deux pas en avant tandis que cinq visages se tournaient dans sa direction.

– Vous venez chercher le paquet ? fit l'un des types avachis et rigolards.

Un autre ricana en se torchant la bouche avec son avant-bras.

Puis un silence se fit soudain, lourd et poisseux. Malgré la beuverie à laquelle ils s'étaient livrés, ils venaient de prendre conscience de leur erreur. Deux d'entre eux se ruèrent sur leurs armes, les deux autres s'élançant à leur tour avec un temps de retard, alors que le H & K commençait déjà à cracher sa mitraille.

Il les fit danser frénétiquement, criblant leurs corps de projectiles dans un multiple jaillissement de sang. Le visage de l'un d'eux parut se volatiliser dans un bouillonnement pourpre tandis qu'un autre hurlait en tressautant, martelé par une volée de frelons métalliques. En quelques secondes, quatre cadavres jonchèrent la moquette du salon et l'odeur du sang se mélangea à celui de la poudre brûlée.

Le type en civil s'était à moitié levé de son siège et fixait la scène macabre, les yeux exorbités. Puis il regarda la grande silhouette noire, toujours immobile devant l'entrée du salon.

– Grands dieux ! s'exclama-t-il ensuite. Merci !... Ces salauds me retenaient prisonniers...

– C'est vous l'ingénieur ? cracha Bolan.

– Je... Oui, j'ai été kidnappé chez moi, ils voulaient que...

– Te fatigue pas, je suis au courant.

– Vous... vous ne me croyez pas ? Vous pouvez facilement vérifier, mon nom est Karl Voegel, je travaille à la base militaire de Coronado.

– Combien as-tu touché pour ce boulot ?

– Mais je...

– Ça va, sors d'ici !

– Attendez !... Vous n'êtes pas avec ces individus, je crois savoir qui vous êtes. Ils parlaient de vous, je les ai entendus qui disaient...

L'Exécuteur franchit les quelques mètres qui le séparaient du type et l'empoigna rudement, l'envoyant valdinguer en direction de la porte.

– Descends ! gronda-t-il.

– Mais je vous assure...

Il le cueillit d'un revers de main à la tempe puis le propulsa vers l'escalier, l'obligeant ensuite à traverser le parc jusqu'au Hummer où il l'attacha solidement sur le siège passager à l'aide de fines cordes de Nylon.

Tirant ensuite sa première victime hors du véhicule, il prit place au volant et démarra en trombe, lançant le gros 4 x 4 sur la grille qui céda dans un fracas d'acier déchiré. Traversant l'agglomération à une allure plus modérée, il perçut une voix impatiente qui jaillissait de la radio :

— Unité 57 ! Qu'est-ce que vous foutez ? Répondez.

La radio était restée branchée sur la fréquence qu'il avait utilisée pour appeler la 57. Il jugea prudent d'envoyer un accusé de réception :

— Ici la 57, identifiez-vous !

— Unité Trois. On n'arrivait pas à vous joindre, qu'est-ce qui se passe ?

— Ces relais à la con ne tiennent pas le coup, on a eu plusieurs interruptions. De quel secteur appelez-vous ?

— Nous sommes à quelques minutes d'Hanover Park, sur Elgin Road.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— On vient régler un problème technique.

— Apparemment, les transmissions n'ont plus de problèmes.

— Rien à voir... C'est au sujet de l'ingénieur, le colonel veut mettre fin au contrat. Maintenez-le au frais.

— Ouais, je vois. O.K., on vous attend.

Raccrochant le micro sur son support, Bolan se tourna vers Karl Voegel :

— Tu as besoin d'une explication ?

L'autre hocha lentement la tête dans la pénombre.

— Qu'attendez-vous de moi ? fit-il d'une voix étranglée.

— Que tu désamorces la saloperie.

L'autre resta muet durant de longues secondes, tandis que Bolan accélérât pour sortir de la petite ville. Il lâcha ensuite :

— Qu'est-ce que j'y gagnerai ?

— Rien. Tu m'éviteras de te foutre tout de suite une balle dans la tête.

— Bolan, c'est bien ça, hein ?

— Tu as tout compris.

— Mais ils... ils peuvent faire éclater l'engin à n'importe quel moment.

L'Exécuteur savait qu'ils ne le feraient pas avant d'avoir évacué les grosses légumes de la combine pourrie, surtout Walter Gardner. Voegel le savait aussi. Les commentaires étaient superflus.

Il fit sèchement stopper le M-1025 sur un accotement de la route et consulta l'écran vidéo contre la paroi. Un point orange s'y déplaçait en diagonale, accompagné du chiffre 3, en approche directe et à faible

distance.

Prélevant un LAW dans son arsenal, il en dépla le tube et se maintint contre le Hummer. Il fallut moins d'une minute avant qu'apparaissent des phares, au débouché d'un virage. Bolan attendit quelques secondes avant d'allumer ses propres phares en grand, mettant en évidence la masse trapue du M-1025 qui arrivait à vitesse élevée. Il devina l'angoisse soudaine de ses occupants devant le flot brutal de lumière qui les aveuglait, centra les réticules de visée sur la grosse calandre et appuya sur la détente électrique.

La roquette partit dans un grondement rageur, la trajectoire tendue vers son objectif qu'elle atteignit deux secondes plus tard provoquant aussitôt un énorme flash accompagné d'un coup de tonnerre. Touché de plein fouet, le véhicule du Fencen se souleva de l'avant, partit ensuite de travers, effectuant plusieurs tonneaux tout en répandant sa ferraille sur la chaussée. Au terme d'une bruyante glissade sur le toit, il y eut une seconde explosion provenant du réservoir d'essence et des flammes voraces s'élevèrent dans la nuit, parachevant le travail.

Sans un mot, Bolan réintégra le Hummer qu'il relança sur la route, le faisant rouler sur une partie de l'accotement pour dépasser l'inférieur brûlot. Quelques centaines de mètres plus loin, sans ralentir, il actionna son téléphone portable pour appeler le TACOM.

— Alerte Jim, annonça-t-il à Grimaldi. J'ai trouvé le maillon manquant.

— Tu... Tu veux dire que...

— Oui. L'ingénieur est avec moi.

— Bon Dieu ! s'exclama le pilote d'une voix remplie d'émotion.

Il y eut ensuite un soupir aussi bruyant qu'une tornade.

— Je l'appelle ! Nom de Dieu ! Tout le monde est à cran... Hal n'a pas arrêté d'appeler, il a déjà demandé l'appui de l'armée pour faire évacuer toute la zone...

— Calme-le. Dis à Jim qu'il se rende immédiatement à O'Hare avec les autres fédés. Je lui remettrai le paquet-cadeau.

— *Roger ! Roger !*

— Il est noir, ajouta l'Exécuteur. Il marchait dans la combine. Qu'ils ne le ménagent pas.

— Compris, Striker !

— Terminé.

Bolan se tourna ensuite vers l'ordure civile qui n'en menait pas large sur son siège.

— J'ai mal, gémit celui-ci. J'ai pris l'onde de choc de votre missile en pleine tête. Avant de faire quoi que ce soit, je veux voir un docteur.

— J'ai un calmant à ta disposition, gronda l'Exécuteur, lui montrant le Beretta.

L'autre loucha sur l'arme sinistre et son visage se décomposa.

— Ne faites pas ça, vous avez besoin de moi !

— Ne te fais pas trop d'illusions.

Bolan accéléra après s'être engagé sur l'Expressway 90, ses pensées orientées vers un seul but. Oui, il avait besoin de cette charogne. Mais il était prêt à le faire danser et chanter à la moindre velléité de résistance. Même si ensuite il lui fallait le porter sur son dos, il l'amènerait jusqu'à la saloperie atomique qu'il avait assemblée à O'Hare et réglée pour une mise à feu.

Quelques kilomètres avant l'aéroport, son portable vibra contre lui. C'était Norton.

— On arrive au niveau de Wood Dale, sur la 190, déclara le fédé. Où en es-tu ?

Ils avaient fait vite depuis DuPage.

— À moins de cinq minutes de O'Hare. Un gros 1025 pris à l'ennemi.

— Ton passager est prêt à mettre les mains dans la grosse saloperie ?

— Le corps entier s'il le faut.

— *Roger !* On se retrouve devant le Terminal 2.

— Négatif ! Jonction à l'entrée du parking extérieur K. Je te largue le colis et je dépasse.

— O.K., Striker. Parking K. À tout de suite.

Bolan serra les mâchoires. Ses blessures le faisaient de nouveau souffrir. Une douleur lancinante qui commençait à lui bloquer la respiration. Mais il ne lui fallait que quelques minutes avant d'en avoir terminé. Enfin, presque...

CHAPITRE XXIV

Il était 7 h 30. L'aube pointait. L'Exécuteur était rentré à DuPage Airport une heure plus tôt, accueilli par Eva Swanson qui avait tenu à s'occuper personnellement de ses blessures. Elle lui avait renouvelé son pansement, administré une nouvelle dose de calmant et d'antibiotiques, et lui avait servi un grand bol de thé avec des biscuits vitaminés.

Muriel Dixon était allongée sur une couchette latérale du TACOM, sous l'influence d'un calmant. Vingt minutes auparavant, Jim Norton avait établi un contact avec l'Exécuteur :

— C'est bon, Striker. Le type a d'abord essayé de nous faire le numéro de la victime, mais il s'est vite calmé. La saloperie est désamorcée, on n'attend plus qu'une équipe technique pour l'embarquer dans un vol spécial. Tu avais raison, ils avaient prévu de déclencher la mise à feu par radio.

— Où l'avaient-ils planquée ?

— Dans un hangar réservé au fret. Un container tout ce qu'il y a d'anodin avec une étiquette mentionnant du matériel agricole. Il est évident qu'ils ont bénéficié de complicités pour lui faire passer les contrôles. Une enquête est déjà lancée, mais faut pas se leurrer, ceux-là doivent déjà être loin.

— Tu peux confier la suite à tes potes ?

— Tu veux dire que tu as besoin de moi ?

— Affirmatif. Amène-toi dès que possible. Je veux que tu récupères une bande magnétique comprenant des conversations édifiantes. Au cas où je devrais décarrer avant ton retour, tu trouveras ça dans le M-1025, sur le tarmac. O.K. ?

— Bien sûr. J'arrive !

Confiant la surveillance radio à la rousse Eva, Bolan était descendu du TACOM pour rejoindre Grimaldi dans la cabine du C-130. Le pilote vérifiait ses instruments de bord en vue d'un décollage proche, le récepteur de bord calé sur la fréquence de la tour de contrôle.

— Où en est le trafic ? lui demanda l'Exécuteur.

— Quelques vols réguliers en approche pour O'Hare et Midway

Airport, et aussi un Lear Jet en provenance de Kansas City vers DuPage. Du moins, c'est ce qui a été annoncé dans le plan de vol. Renseignement pris au district aéronautique, il a décollé d'une base militaire proche de Rock Island et l'identification radio qui a été fournie n'existe pas dans les registres. Quelqu'un d'autre m'a ensuite pratiquement dit d'aller me faire voir. C'est peut-être ce que tu attends.

— Combien de temps avant l'atterrissage ?

— Quinze minutes tout au plus.

— O.K. Fais chauffer les moteurs jusqu'à ce qu'il se pose.

— Et ensuite ?

— Tiens-toi prêt, Jack.

— Je suis déjà prêt. J'ai fait enregistrer un plan de vol renouvelable toutes les demi-heures.

Descendant du gros appareil ventru, Bolan traversa le parking pour rejoindre le Hummer qu'il avait fait entrer dans l'enceinte de l'aéroport. Son attirail de combat avait été transféré à bord du TACOM, à part une grosse carabine de sniper Barrett M-82 et le Heckler & Koch à silencieux intégré.

Ayant enfilé un imperméable bleu marine, il avait fixé l'étui de l'AutoMag à son ceinturon et le Beretta 93-R était comme d'habitude bien au chaud sous son aisselle gauche.

Quelques instants plus tard, les moteurs du gros transporteur aérien démarrèrent bruyamment après avoir lâché un nuage de fumée. Ils cessèrent de tourner à 7 h 55, à l'instant où le Lear Jet se posa puis roula jusqu'au parking Charly, s'arrêtant à une centaine de mètres du C-130. Mais aucun membre de l'équipage n'en sortit.

Il s'écoula ensuite près de trois quarts d'heure avant que deux limousines pénètrent dans l'enceinte de l'aéroport, roulant tout droit vers le Lear Jet.

L'énorme Barrett M-82 était déjà en batterie, en appui sur le capot avant du Hummer. Bloquant sa respiration, l'Exécuteur caressa doucement la détente et une grosse balle de .50 gicla du canon à la vitesse de 900 mètres par seconde, faisant exploser l'un des pneus du train d'atterrissage. Le petit biréacteur piqua brusquement du nez et s'inclina encore plus quand une seconde ogive faucha le fût du train avant.

Les deux véhicules arrivants freinèrent brutalement, deux silhouettes noires descendant aussitôt du premier, armées de pistolets-mitrailleurs. Bolan les découpa en pointillés d'une double rafale du H & K, poursuivit son tir sur les deux grosses caisses mais comprit immédiatement que les carrosseries étaient blindées. Les pneus aussi étaient à l'épreuve des balles.

Se replaçant derrière la Barrett M-82, il largua coup sur coup cinq ogives monstrueuses dans le capot moteur et le bas de caisse, doubla à

l'identique contre la seconde limousine et vit avec satisfaction une fumée dense s'échapper de l'avant. De courtes flammes apparurent ensuite, sortant de la calandre, tandis que le véhicule de tête hoquetait sous les vains efforts de son chauffeur pour le faire redémarrer.

Des portières s'ouvrirent alors à la volée dans une frénésie générale. Des hommes tentèrent de s'éloigner, s'éparpillant sur le tarmac. L'un d'eux voulut courir en direction d'un hangar pour y trouver refuge, un autre clopina en se dirigeant vers le Lear Jet, et un autre encore se mit à marcher à quatre pattes en poussant des petits cris syncopés.

En tout, Bolan dénombra huit hommes affolés qui essayaient de s'éloigner dans le désordre, identifia plusieurs d'entre eux, dont Jos Graber, Walter Gardner et Garret Shuler. Kevin Hendricks, lui, s'était élancé vers un petit avion Cessna derrière lequel il se croyait à l'abri.

Les autres, Bolan ne les avait jamais vus, mais il devinait leur identité et savait qu'ils avaient tous participé au complot immonde. Il ne leur fit pas de cadeau. Plusieurs rafales de Parabellum les cisillèrent en silence, ponctuées seulement de quelques cris et de gémissements.

Remplaçant le chargeur du H & K, il paracheva son œuvre, expédia une giclée de 9 mm sous le Cessna derrière lequel se planquait le colonel du Fencen.

— Sors de là, Hendricks ! cracha-t-il. Tu as trois secondes.

Pour le convaincre que son abri était plus qu'illusoire, il tira trois balles qui traversèrent de part en part la carlingue du petit avion de tourisme. Aussitôt, la silhouette rigide se démasqua, brandissant un pistolet-mitrailleur au-dessus de sa tête dans un geste de reddition.

— Ça va ! Ça va ! cria l'infect colonel. Tire pas, on peut discuter...

— Négatif. Lâche ton flingue !

— Merde !... Je peux encore arranger ta situation, Bolan, avant qu'il soit trop tard. Toute cette zone est investie par mes gars !

— Tu n'as plus qu'une seconde !

— O.K. ! fit Hendricks en se baissant pour déposer son arme au sol.

Mais ce n'était qu'une feinte grossière. Une fraction de seconde plus tard, le P-M cracha une salve hargneuse en direction de l'Exécuteur qui s'était déjà laissé tomber au sol, répondant instantanément par un tir infiniment plus efficace. Une volée d'ogives s'enfoncèrent dans la poitrine de Kevin Hendricks qui recula par saccades sous les impacts, dans un éclaboussement pourpre.

Bolan eut un regard circulaire pour examiner le champ de bataille, ne vit que des corps inertes, mais il perçut des gémissements en direction du Lear Jet : Walter Gardner. L'ignoble créature était couchée au sol, du sang maculant son pantalon. Le Guerrier l'avait volontairement épargné, se contentant de le toucher aux jambes pour le neutraliser.

Alors qu'il s'approchait de lui, il entendit divers bruits confus ; l'arrivée d'un nouveau véhicule par l'entrée de service, des appels

provenant des bâtiments administratifs de l'aéroport, puis il vit des flics en uniformes se déployer prudemment et prendre position à bonne distance. Il y eut ensuite un coup de frein strident et la voix de Jim Norton éclata à travers un mégaphone :

— *Stand-bye* pour tous ! La situation est sous le contrôle du F.B.I. ! *Stand-bye* ! Maintenez la position !...

S'arrêtant devant Gardner, l'Exécuteur lui jeta un regard de glace.

— C'est fini pour toi, lui dit-il. Tu as perdu la partie dégueulasse.

Le gros AutoMag était venu se loger dans sa main.

— Ne... Ne faites pas ça, Bolan ! geignit l'ancien général dévoyé. Ne faites pas ça...

— Donne-moi seulement une bonne raison.

— Vous ne savez pas qui je suis...

— Je sais exactement quelle crapule tu es, Gardner.

L'Exécuteur n'avait aucun doute quant aux exactions multiples commises par l'homme étendu à ses pieds et qui s'était cru intouchable. En plus de sa participation dans le monstrueux simulacre d'attentat terroriste, il était l'un des principaux responsables de l'entrée aux États-Unis de centaines de tonnes de drogue en provenance de l'Afghanistan. Entre autres actions abjectes, il avait été l'un des décisionnaires du plan d'attaque et d'invasion de l'Irak, bien qu'il sût, à l'époque, qu'aucune trace d'armes de destruction massive n'y serait trouvée. Malgré ça, l'ex-général avait été gouverneur de l'Illinois et il figurait à présent parmi les candidats aux élections présidentielles. Gardner n'était qu'une bête abominable, une créature insensible à tout sentiment humain et qui n'avait pas la moindre excuse. Le simple fait qu'il continue à vivre n'était pas concevable pour l'Exécuteur.

L'AutoMag émit un petit bruit métallique quand son index commença à se replier sur la détente, tandis qu'une mince silhouette accourait dans sa direction, entrant dans sa vision périphérique.

— Ne commettez pas l'irréparable, je vous en prie..., suppliait l'animal à visage humain étendu sur le tarmac. Je ferai tout ce que vous voulez. Je peux faire votre fortune, vous deviendrez intouchable... J'en ai les moyens. Soyez des nôtres !

— Négatif ! gronda Bolan.

Puis il perçut un cri. Un appel, presque un hurlement.

— Striker !

Eva Swanson s'arrêta à quelques mètres de lui, haletante.

— Lâche la cible, Striker ! dit-elle d'une voix rauque. Il le veut vivant.

Les mâchoires contractées, l'Exécuteur demeura immobile pendant de longues secondes, l'énorme flingue toujours braqué sur le front de Gardner.

— Hal a de quoi l'envoyer en taule pour le restant de ses jours, Mack. Il veut lui faire cracher le morceau sur tous ses autres complices. Tu

comprends ? Tu ne peux pas lui refuser ça, bon Dieu !

Enfin, l'AutoMag se releva, reprit lentement place dans son étui.

— O.K., fit Bolan, se détournant pour observer l'avion cargo dont les moteurs venaient de redémarrer.

— Casse-toi vite, fit la rousse Eva. Jim attend toute une équipe fédérale. Ils vont débarquer d'un instant à l'autre.

— Et toi ?

— Nous prenons le relais. J'ai fait sortir la fille de ton gros veau, j'espère qu'elle va s'en tirer sans trop de problèmes.

— Hal a toujours une fuite, chez lui ?

— Il a trouvé d'où ça venait. L'un de ses plus proches collaborateurs, un type qui palpat gros de la N.S.A. Ne traîne pas, Mack.

Se haussant sur la pointe des pieds, elle lui déposa un baiser rapide sur les lèvres avant d'ajouter :

— Ne m'oublie surtout pas.

Une petite grimace souriante apparut sur le visage granitique de l'Exécuteur.

— Tu sais comment me joindre.

— Oui. Et tu auras intérêt à décrocher quand j'appellerai !

Puis elle le regarda s'éloigner vers le C-130.

— Fais gaffe à toi, Mack Bolan, dit-elle tout bas. On a besoin de toi. Je...

Elle ne prononça pas le dernier mot, mais son cœur se serra quand elle le vit disparaître à l'intérieur de la grosse carlingue. D'un geste furtif, elle essuya ses yeux humides, accrocha sur son blouson un badge du F.B.I. et marcha à la rencontre de l'agent Norton qui s'affairait à récupérer une bande magnétique dans le Hummer.

Des sirènes de police retentissaient, lançant leur lugubre plainte. Chicago avait échappé d'extrême justesse à l'horreur mais n'en avait pas fini avec la pagaille.

Là-bas, en bout de piste, le mastodonte aérien commençait à prendre de la vitesse dans le grondement de ses gros moteurs, emmenant Striker et son attirail de guerre vers d'autres horizons. Et le cœur d'Eva se serra un peu plus.

FIN

1 L'As noir de Washington. L'Exécuteur N°208.

2 Federal Emergency National Center, troupe paramilitaire forte de 300000 hommes – agents de la CIA, ex-militaires, mercenaires, ex-légionnaires de pays étrangers, barbouzes et tueurs à gages – répartie dans des bases militaires US évacuées par l'armée régulière.

3 Voir les Exécuteurs N°203, 208 et 212.

4 Mortel assaut sur San Diego. L'Exécuteur N°203.

5 Les otages de Regina City. L'Exécuteur N°212.